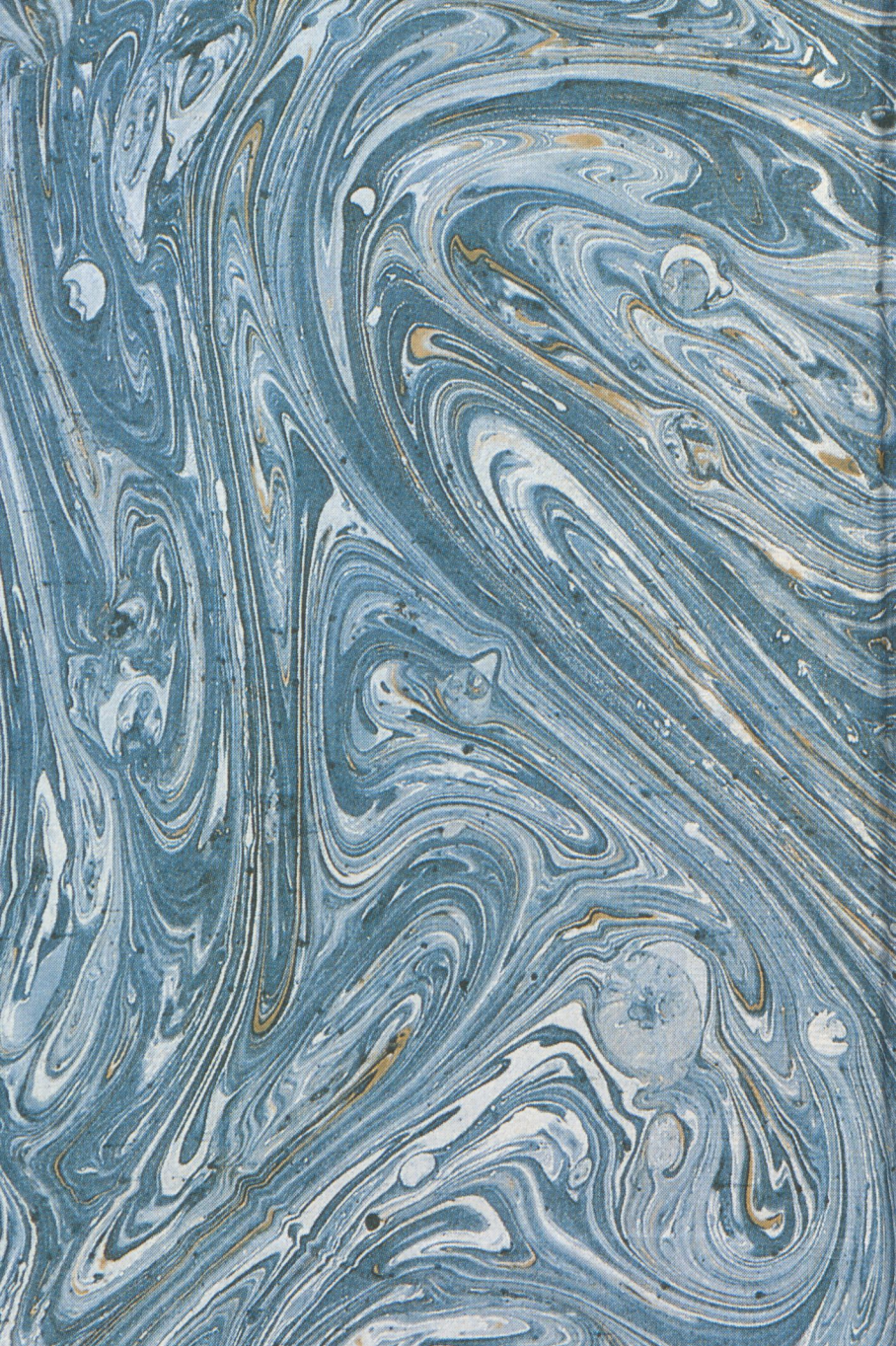
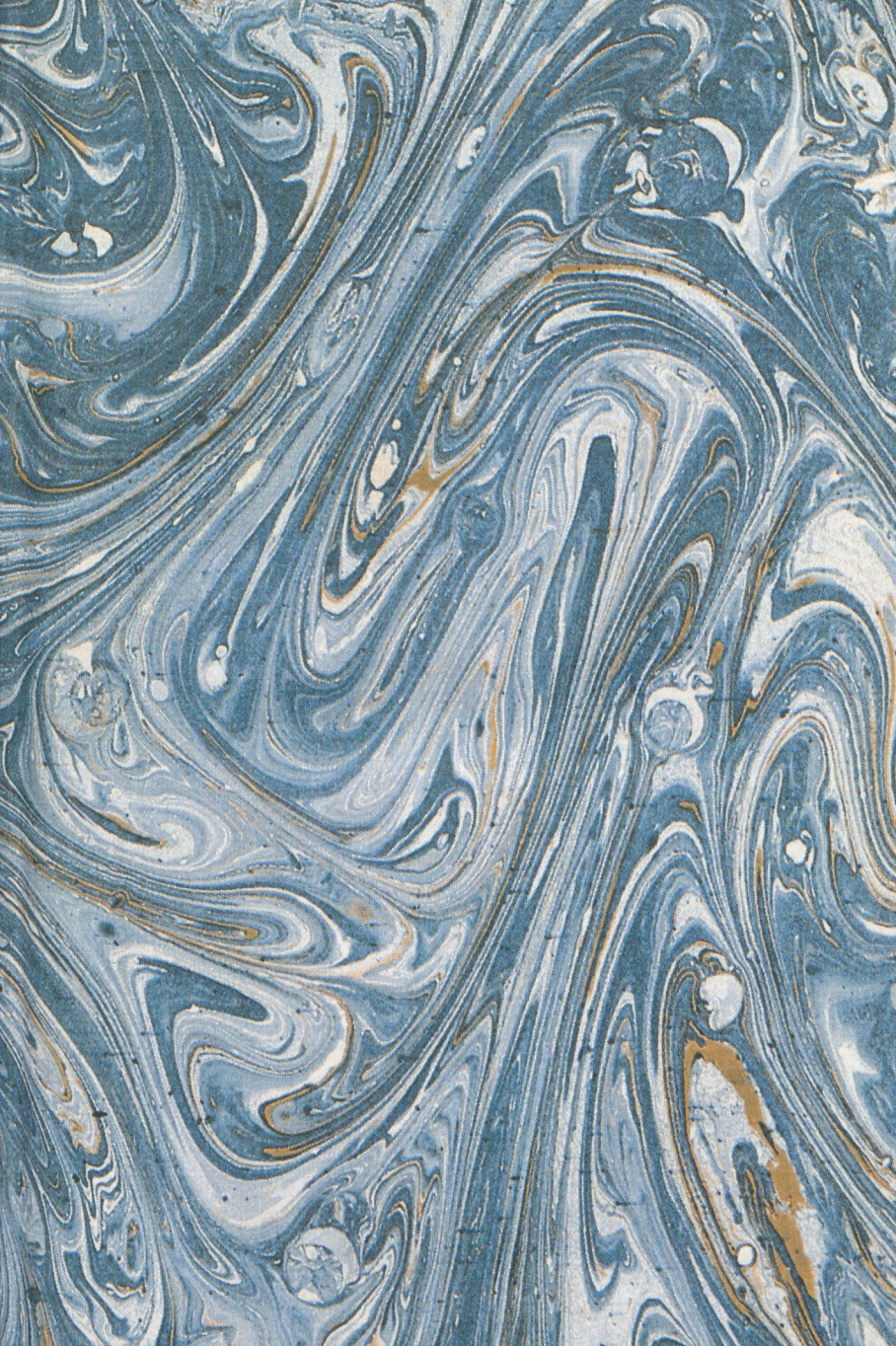




FRANTZ EYQUEM

ÉTUDE

SUR

GONSALVE DE CORDOUE

Documents et lettre autographe inédite.

Portrait gravé à l'eau-forte par P. TEYSSONNIÈRES.

PARIS
H. CHAMPION, LIBRAIRE-ÉDITEUR
15, quai Malaquais, 15.

1880.

5000

ANT
XIX
883

ÉTUDE

SUR

GONSALVE DE CORDOUE

DIT

LE GRAND CAPITAINE

GONSALVE de CORDOUE

d'après une médaille

appartenant à Mr Heïss

Imp A.Delâtre, 92, Rue Lepic. Montmartre

19 cmg

R-91438

FRANTZ EYQUEM

ÉTUDE

SUR

GONSALVE DE CORDOUE

DIT

LE GRAND CAPITAINE

SUIVIE DE DOCUMENTS
ET D'UNE LETTRE AUTOGRAPHE INÉDITE
DE CE GÉNÉRAL ESPAGNOL

Portrait gravé à l'eau-forte par P. TEYSSONNIÈRES.

PARIS
H. CHAMPION, LIBRAIRE-ÉDITEUR
15, quai Malaquais, 15.

1880.

IMPRIMERIE

Ve COCHARD-TREMBLAY

A LA ROCHE-SUR-YON

—

1880.

INTRODUCTION

ÉTAT DE L'EUROPE ET PRINCIPALEMENT DE L'ITALIE ET DE L'ESPAGNE, A LA FIN DU QUINZIÈME SIÈCLE

Le quinzième siècle doit être considéré comme la période de transition entre le moyen-âge et les temps modernes, comme l'heure de la révolution morale et politique de l'Europe barbare. A cette époque la civilisation s'enrichit d'éléments nombreux par les nouvelles découvertes, dont la plus importante, celle de l'Imprimerie, deviendra bientôt l'instrument de propagation de la pensée humaine. La science

s'accroît débarrassée des vieux préjugés. L'art revêt un nouveau caractère immortalisé dans la Renaissance. La théologie va naître de la possibilité de la discussion, passionner les esprits dans la chrétienté, ébranler la puissance des papes. En vain prononceront-ils des excommunications : cette mesure, prodiguée déjà contre les ennemis politiques du pouvoir pontifical, demeurera sans effet ; elle n'a point fait taire la voix de Jean Huss, ni celle de Jérôme de Prague ; elle sera encore bravée par la parole inspirée de Savonarole, et la papauté apprendra avant longtemps, par les nombreuses adhésions aux idées de Luther et de Calvin, ce que lui coûte la vente simoniaque de pardons, le honteux trafic des indulgences.

La chrétienté est bouleversée, ses chefs sont impuissants à en réunir les membres disjoints. En vain Calixte III, ce courageux vieillard, prêche-t-il la croisade, en vain Pie II (Sylvius Piccolomini), ce héros chrétien, veut-il à la diète de Mantoue (1459) provoquer une expédition universelle contre les Turcs : l'Europe ne répond point à ces appels. L'époque des alliances contre un ennemi qu'on croit imaginaire est terminée. Chaque pays a une politique nationale à suivre, des droits ou des prétentions à faire valoir contre ses voisins. Les princes n'ont plus à intervenir à tout moment dans les querelles de leurs vassaux : la guerre des Deux-Roses est

finie, Armagnacs et Bourguignons se sont apaisés, Guelfes et Gibelins n'existent plus que de nom.

En moins d'un demi-siècle, la maison royale de France a acquis un pouvoir considérable. En 1453, Bordeaux ouvrait définitivement ses portes aux armées françaises : par la conquête de la Guienne, Charles VII avait expulsé pour toujours les Anglais du sud-ouest de la France et mis fin à la guerre de Cent-Ans. Son fils Louis XI, en lutte contre de puissants vassaux, les faisait rentrer dans le devoir, et, par le traité d'Arras en 1482, portait le dernier coup à la féodalité.

Quoique menacée de l'invasion ottomane, l'Italie était très divisée. Les cinq états qui la composaient, s'affaiblissaient par des guerres continuelles. C'étaient : au nord, les duchés de Milan et de Venise ; au centre, Florence et les États de l'Église ; au sud, le royaume de Naples.

Le Milanais, qui étendait sa suprématie sur la République de Gênes, était opprimé depuis 1450 par la famille des Sforza. En 1476, Jean Galéas, encore enfant, succède à son père. Son oncle Ludovic Sforza, plus connu sous le nom de Ludovic le More, ne tarde pas à s'emparer du pouvoir après avoir fait enfermer son neveu. Mais le jeune prince avait épousé Isabelle de Naples, et Ludovic, menacé par les Napolitains, se proclamant le champion de la

politique anti-aragonaise en Italie, appelle le roi de France à son secours.

Venise, la reine de l'Adriatique, la cité la plus commerçante du monde, était gouvernée par une aristocratie méfiante. Quoique dépossédée par les Turcs d'une grande partie de ses places en Orient, elle avait conservé Candie, et venait d'acquérir Chypre (1475).

Florence, l'Athènes de l'Italie, accrue des Républiques de la Toscane (Lucques, Sienne, Pise), était devenue le centre littéraire et artistique de la péninsule. La famille des Médicis, riches banquiers, y est toute puissante. Sans fonctions déterminées, Cosme (1434-1464) mérita par ses bienfaits le titre de Père de la Patrie. Pierre le Gonfalonier (1464-1469) eut les mêmes pouvoirs que son père et laisse après sa mort ses deux fils, Laurent et Julien, à la tête de la République. La tranquillité de Florence est un instant troublée par la conjuration des Pazzi excités par Sixte IV (1478). Julien est assassiné, Laurent blessé, et le pape, soutenu par le roi de Naples, déclare la guerre à la République en faveur de qui Venise se déclare. Les Florentins, battus au Poggio-Imperiale (1479), se réconcilient immédiatement avec leurs ennemis à l'approche menaçante de la flotte du Sultan. La mort de Mahomet II rend l'Italie à la sécurité. La paix rétablie, Laurent s'entoure de savants qu'il fait

venir de tous les points de l'Europe, et, par des prodigalités qui lui vaudront le surnom de Magnifique, compromettra bientôt la fortune publique.

Les États de l'Église, outre les territoires de Rome et d'Ancône, possédaient plusieurs petites villes dont les seigneurs reconnaissaient à peine la suzeraineté pontificale. Des papes nombreux se succèdent en quelques années : Nicolas V, ami de Cosme de Médicis, comme lui protecteur des savants, essaie vainement de concilier les États d'Italie ; Calixte III et Pie II font des appels désespérés à la Catholicité pour arrêter l'invasion des Turcs dans l'ancien empire d'Orient. Paul II, ennemi déclaré du retour des idées de l'antiquité qu'il considère comme hérétiques, persécute les philosophes et tourne ses armes contre les Hussites. Après lui, sous un pontificat plus long (1471-1484), le débauché Sixte IV ne songe qu'à enrichir ses neveux aux dépens des barons du Saint-Siège. Il suscite le complot des Pazzi contre les Médicis et fait la guerre à Florence. Son successeur, Innocent VIII, continue cette politique égoïste du *népotisme*, tandis que le brigandage désole Rome et les États de l'Église. En 1492, Rome salue celui qu'un conclave simoniaque vient de proclamer le vicaire du Christ. Alexandre VI résumera sous la tiare, tous les vices et les crimes de ses prédécesseurs, et « le Vatican deviendra une Gomorrhe rivale en

abominations du sérail ottoman ». La débauche avec les raffinements de l'adultère et de l'inceste, les crimes les plus honteux, voici désormais l'apanage de la chaire de Saint-Pierre.

A Naples, la famille régnante d'Aragon lutte contre la maison d'Anjou. Alphonse V, le Magnanime, roi d'Aragon et de Sicile, appelé au trône par le testament de Jeanne II (1435), s'entoure de lettrés et de savants, et triomphe de René d'Anjou. Mais il ne laisse qu'un fils naturel, Ferdinand, contre qui Jean de Calabre, fils de René, vient faire valoir ses prétentions et remporte même la bataille de Sarno (1450). Jean est vaincu à son tour à Troya (1462) par Ferdinand, fort de l'alliance des princes italiens, lequel désormais certain de la tranquillité, pourra régner en paix sur son trône.

Au premier abord, la péninsule Ibérique ne paraissait pas moins rebelle à l'unité que l'Italie. La différence des races qui la peuplaient paraissait un obstacle sérieux à cette unification. Les Maures, rejetés dans le royaume de Grenade, étaient devenus dans leurs délicieuses vallées des agriculteurs consommés, des fabricants fort habiles. Les Juifs, possesseurs de richesses considérables acquises dans le négoce, le trafic et la banque, étaient plus nombreux en Espagne que dans tout autre pays. Enfin la masse chrétienne, plus répandue que les

deux autres et destinée à les anéantir, aimait passionnément les combats et la gloire.

Ces trois races étaient plus ou moins libres, plus ou moins opprimées dans les cinq royaumes de la péninsule, divisés eux-mêmes pour la plupart dans des luttes intestines.

A l'ouest, le Portugal, le seul royaume qui restera toujours indépendant du reste de la péninsule, était gouverné despotiquement par Jean II (1481-1495), la terreur des grands et des nobles. Le peuple enthousiaste de sa prospérité, était tout entier occupé dans les expéditions maritimes. Sous Emmanuel le Fortuné (1495-1521), Vasco de Gama, accompagné de quelques navires, double la pointe méridionale de l'Afrique, établit des comptoirs le long de la côte et découvre les Grandes-Indes.

Au nord de la péninsule, en Navarre, l'héritier de ce royaume, don Carlos, fils de la reine Blanche morte en 1441 et de Jean d'Aragon, était dépossédé et empoisonné par son père excité par l'ambition de sa seconde femme, Jeanne Henriquez.

La guerre civile allumée en Navarre, s'étendit dans toute la partie septentrionale de l'Espagne. Jean devenant (1458) roi d'Aragon et de Sicile, par la mort de son père, Alphonse V (le Magnanime), est à son tour menacé par les Beaumont en Navarre, et par une insoumission en Catalogne. Il mourut en 1479. Son fils Ferdinand (appelé plus tard le

Catholique), issu de son second mariage, lui succède dans l'Aragon et la Sicile. La Navarre passe aux mains de Léonore, complice de Jean dans l'assassinat de don Carlos et sœur germaine de ce malheureux prince ; mais elle meurt au bout de quelques mois (1480). Son petit-fils Phœbus règne à peine trois ans et sera remplacé (1483) par sa sœur Catherine de Foix qui, par son mariage avec Jean d'Albret, portera la couronne dans une maison française.

La Castille était gouvernée depuis 1454 par Henri IV, prince faible et maladroit, qui se laissait dominer par un favori débauché, Bertrand de la Cueva. Après avoir divorcé avec Blanche de Navarre, il épousa Jeanne de Portugal. Les désordres de la nouvelle reine servirent de prétextes aux grands pour refuser de reconnaître l'infante doña Juana qu'ils prétendaient être fille de Bertrand et qu'ils appelaient *Beltraneja*. Ils opposèrent immédiatement au roi son frère Alphonse et prirent les armes en faveur de ce dernier. L'archevêque de Tolède, qui était à leur tête, déposa solennellement Henri IV en effigie, et Alphonse fut proclamé roi (1465). Mais ce jeune prine mourut en 1467, peu de temps après la bataille indécise de Medina del Campo. Les rebelles opposent aussitôt à Henri sa sœur Isabelle qui, sur le conseil des grands, épousa secrètement Ferdinand, fils du roi d'Aragon. Enfin Henri, méconnu et sans autorité, consent pour vivre tranquille

à désavouer sa fille et à reconnaître sa sœur comme l'héritière de Castille. C'est l'union inévitable et prochaine de l'Aragon et de la Castille; ce sera l'unité et la grandeur de l'Espagne.

Les Maures, dont l'établissement dans la péninsule datait de 713 ap. J.-C. et qui n'occupaient plus que l'Andalousie à la fin du xve siècle, offraient le spectacle le plus frappant de l'affaiblissement politique causé par d'interminables discordes. Abul-Hacen, leur roi, en répudiant sa première femme Aïxa pour épouser une esclave chrétienne, s'était aliéné une grande partie de ses sujets. Les uns s'étaient déclarés immédiatement en faveur du fils d'Aïxa, Boabdil; les autres, prirent parti pour El-Zagal, frère d'Abul-Hacen, aussitôt que ce dernier fut chassé de Grenade par son fils. Même en face de l'ennemi chrétien, et malgré les efforts d'un grand nombre de conciliateurs, l'oncle et le neveu ne peuvent s'entendre. C'est au milieu de ces discordes que l'armée espagnole habilement dirigée par Gonsalve de Cordoue, enlèvera peu à peu toutes les places fortes des Maures, et, par la prise de leur capitale en 1492, les forcera à traverser le détroit pour retourner en Afrique. Au Grand Capitaine revient l'honneur d'avoir délivré la péninsule des Musulmans, d'avoir couronné par la prise de Grenade près de huit siècles de combats. L'unification

de l'Espagne peut être vraisemblablement considérée comme un fait acquis. L'année même de la reddition de Grenade un grand évènement s'accomplissait au loin : Colomb découvrait un monde.

Tel était à la fin du xve siècle, l'état de l'Europe. L'expulsion des Maures fut considérée par la chrétienté comme une consolation de la chute de l'empire Byzantin (1452). Si le Croissant avait passé le Bosphore et vaincu à Constantinople, la Croix avait triomphé à Grenade, et repoussé les Musulmans au-delà de Gibraltar *(Gibel-el-Tarik)*; si l'empire d'Orient était fini, à l'Occident un empire allait commencer. Charles-Quint pouvait naître.

LIVRE PREMIER

DEPUIS LA NAISSANCE DE GONSALVE DE CORDOUE, JUSQU'A LA PREMIÈRE CAMPAGNE D'ITALIE. (1453-1495).

CHAPITRE PREMIER

SOMMAIRE : Naissance de Gonsalve de Cordoue. — Son origine. — Sa famille. — Il va à la cour de don Alphonse. — Il est appelé auprès d'Isabelle. — Ses premières armes dans la guerre contre le Portugal. — Il revient à la cour et accompagne Ferdinand et Isabelle dans leur expédition contre les Maures (1453-1486).

onsalve de Cordoue naquit à Montilla en 1453, de Pierre Fernandez de Aguilar et d'Elvire de Herrera (1).

(1) Manuel José Quintana. *Vidas de Españoles Célebres*, t. II, p. 1. — L'année 1443 est indiquée comme date de la nais-

Son père, issu d'une famille qui avait fondé la ville d'Aguilar et qui faisait remonter son origine à des enseignes des légions romaines *(Aquilares)*, était le chef du parti d'Aguilar, par opposition à celui de Cabra, tous deux formés des descendants de ceux à qui revint l'honneur d'avoir contribué principalement à la prise de Cordoue en 1236, et de porter le nom de cette ville.

Elvire de Herrera appartenait à la famille des Henriquez, l'une des plus nobles et des plus anciennes de l'Espagne.

Pierre d'Aguilar mourut jeune ; il laissait deux fils : Alonse et Gonsalve. Alonse l'aîné, héritait, selon la coutume, de la fortune de son père, et Gonsalve, suivant l'usage, dut se destiner à la carrière des armes ; néanmoins, son frère ne négligea pas son instruction : il le fit élever avec soin à Cordoue et l'envoya, dès l'âge de douze ans, sous la conduite de son précepteur Diego Cárcamo, à la cour de don Alphonse, frère du roi Henri IV.

La Castille s'était alors révoltée, et les grands,

sance de Gonsalve de Cordoue, par la plupart des auteurs et dans tous les dictionnaires historiques français, et cependant quelques-uns de ces derniers mentionnent l'âge de soixante-deux ans comme celui qu'avait le Grand Capitaine à sa mort, le 2 décembre 1515. Il s'ensuit donc que, si l'on admet que Gonsalve est mort en 1515, date incontestée, à l'âge de soixante-deux ans, ce qui n'est pas plus douteux, il a dû naître en 1453.

indignés de l'incapacité de Henri et de la confiance accordée à son favori, Bertrand de la Cueva, qu'ils prétendaient le père de l'infante doña Juana, venaient aussi de se soulever. En 1465, Henri IV fut solennellement, mais en effigie, déchu de ses droits à Avila, et l'archevêque de Tolède, Carillo d'Acuñha, proclama Alphonse roi de Castille.

Partisan déclaré de ce prince, le frère de Gonsalve avait préféré ne pas attendre plus longtemps pour initier, aux principes dignes d'une famille aussi noble que la leur, celui dont il avait pris à cœur l'éducation. Diego Cárcamo conduisit Gonsalve à la cour d'Alphonse. C'était alors de ce côté que la fortune paraissait pencher et qu'un gentilhomme avait plus de chances de parvenir. Mais cette prospérité ne dura point : après la bataille indécise de Medina del Campo, Alphonse mourut empoisonné : le pape Paul II lui avait fait prédire cette fin quelque temps auparavant.

Gonsalve revint aussitôt à Cordoue (1467), et y demeura jusqu'au moment où il fut appelé à Ségovie auprès de la princesse Isabelle, sœur de Henri IV, à laquelle, ceux qui l'avaient connu à la cour d'Alphonse, avaient vanté ses qualités chevaleresques. Gonsalve ne faillit point à ce qu'on attendait de lui, et fut bientôt remarqué parmi tous les autres seigneurs. Sa courtoisie, sa noblesse, sa distinction, lui valurent en peu de temps le surnom de Prince de la Jeunesse.

Personne n'était plus habile à dompter un cheval. L'épée espagnole et la lance mauresque lui assuraient également le prix dans les tournois. Sa conversation délicate, ses répliques faciles eurent bientôt séduit la jeune princesse, et il n'était bruit à Ségovie que de la perfection, de la libéralité et de la magnificence de Gonsalve. Le luxe inoui qu'il déployait, et qui était disproportionné avec ses revenus, fut le sujet, de la part de don Alonse, son frère, de quelques réprimandes : « Ne cherche point, mon frère, répondit Gonsalve, à m'enlever ce désir que j'ai de glorifier notre nom et de me distinguer. Tu m'aimes trop pour me priver des moyens d'entretenir cette ambition, et le Ciel ne faillira pas, sois-en persuadé, à celui qui cherche la grandeur par de si louables procédés ».

Il ne manquait plus à Gonsalve que de se faire apprécier contre des ennemis. L'occasion ne tarda pas à s'en présenter.

A la mort de Henri IV (1474), l'infante désavouée, doña Juana, trouva un puissant protecteur dans la personne du roi de Portugal, Alphonse V, son oncle, qui l'avait demandée en mariage et qui voulut par les armes faire valoir les droits de sa fiancée. Les anciens partisans de Henri IV, qui soutenaient maintenant la princesse Juana, se rallièrent bien vite sous les drapeaux portugais. La conséquence de leur victoire eut été l'union de la Castille à la

couronne du Portugal, et Alphonse V n'hésitait pas à prendre déjà le titre de roi de Léon et de Castille.

La guerre fut déclarée, et Gonsalve y fit ses premières armes sous les ordres de don Alonso de Cárdenas, Grand Maître de l'Ordre de Saint-Jacques. Ce général lui donna le commandement du régiment de cent vingt cavaliers de son frère qui se trouvait en ce moment à Cordoue. Gonsalve accomplit bravement sa mission. Les autres officiers avaient coutume de se vêtir, pour les batailles, d'habits simples et d'armes communes, afin de ne pas attirer sur eux l'attention des ennemis: Gonsalve au contraire se distinguait dans ces occasions par la magnificence de son armure, les plumes de son casque et la pourpre de son costume, prétendant que cet éclat, en servant de point de mire aux ennemis, exigeait de celui qui le déployait, une conduite plus noble, une action sans relâche. En effet, après la bataille d'Albuhera, le général réunit ses officiers pour les féliciter, et complimenta surtout Gonsalve auquel il assura que, pendant la bataille, il ne l'avait pas perdu un seul instant de vue, grâce à la magnificence de ses habits, et qu'il l'avait toujours aperçu au centre de la mêlée, au plus fort du péril.

La guerre de Portugal terminée, Gonsalve revint à la cour. Trois ans après (1479), Ferdinand devenait roi d'Aragon, par la mort de son père. L'union de la Castille et de l'Aragon était effectuée. Ferdinand

et Isabelle crurent leur pouvoir suffisant pour tenter l'extermination des Maures et leur arracher Grenade. Gonsalve les suivit dans cette expédition. C'est là qu'il allait définitivement conquérir sa réputation militaire.

CHAPITRE DEUXIÈME

SOMMAIRE : Les Maures en Espagne. — Leurs divisions intérieures. — Ils violent leur traité avec les Espagnols. — Irruption des armées de Ferdinand dans le royaume de Grenade. — Boabdil et El-Zagal. — Gonsalve assiége et prend Tajara, puis Ilora dont il est nommé gouverneur. — Il attaque une porte de Grenade. — Il envoie des secours à Boabdil pour combattre El-Zagal. — Expédition contre El-Zagal. — Mundajar, Alhendin, et Mahala se soumettent à Gonsalve. — Siége de Nihula. — La couronne murale est décernée à Gonsalve. — Episodes du siége de Grenade. — Gonsalve va traiter avec Boabdil pour la reddition de Grenade. — Capitulation des Maures ; entrée solennelle de Ferdinand et d'Isabelle. — Gonsalve revient à Ilora puis retourne à la Cour où il occupe le premier rang parmi les favoris. — Il est nommé général en chef pour la guerre d'Italie. — (1486-1495).

L'établissement des Maures en Espagne datait de l'an 713 après Jésus-Christ. Bien que les chrétiens ne fussent pas inquiétés au sujet de l'exercice

de leur religion, ils ne pouvaient souffrir d'être dominés par leurs ennemis, et la plus grande partie de la population espagnole ne tarda pas à se réfugier dans la Biscaye, la Galice, les Asturies et l'Aragon. Peu à peu ces chrétiens réussirent à s'y rendre indépendants, puis ils parvinrent à rejeter plus au sud leurs conquérants. En 718, réunis seulement au nombre de mille, sous la conduite de Pélage, le fondateur d'Oviedo, ils battirent trente mille Maures à Cavadonga. Après la victoire, Pélage fut proclamé roi des Asturies. Plus tard, en 860, Garcie Ximénès, roi de Navarre, avec une petite armée de six cents hommes causait aux Maures à plusieurs reprises des pertes sensibles. Les chrétiens ne s'en tinrent pas là ; ils continuèrent à agrandir chaque jour leurs possessions par des luttes successives, et, à la fin du xve siècle, les Maures ne détenaient plus dans la péninsule que le royaume de Grenade.

Cette guerre, qui durait depuis bientôt huit siècles, était interrompue par de courtes trèves conclues entre les deux nations et qui leur permettaient de se reposer pour recommencer la lutte. C'est pendant une de ces trèves que le pacte ayant été violé par la prise d'une place espagnole, Ferdinand et Isabelle crurent le moment venu et leur puissance assez considérable pour expulser à jamais les « Infidèles » de la péninsule. Les Maures pensant

que les chrétiens n'étaient pas prêts pour la guerre et qu'ils allaient demander la prolongation de la trève, sur le point d'expirer, s'étaient facilement emparés de Zahara. Cette place, située entre Ronda et Medina-Sidonia, était défendue seulement par un petit corps espagnol.

Ferdinand indigné, ordonna aussitôt à son armée de Murcie et d'Andalousie de faire irruption dans le royaume de Grenade. La frontière fut franchie et la ville d'Alhama enlevée par les Espagnols. Abul-Hacen voulut à tout prix reprendre cette ville et réparer ainsi le mal qu'il avait causé par la rupture de la trève. A trois reprises différentes il vint assiéger inutilement Alhama que don Henri de Guzman avait eu la précaution de fortifier. Pendant ce temps Ferdinand mettait le siége devant Loxa, place très-forte, qui se défendait avec acharnement.

Ces évènements n'avaient pas contribué à rendre Abul-Hacen populaire dans Grenade. La tribu des Abencerrages, irritée déjà par les cruautés du roi et par son mariage avec Zoroya, une esclave chrétienne, s'était accrue de tous les partisans de Boabdil, prince héritier et fils d'Aïxa, femme répudiée d'Abul-Hacen. On persuada facilement à Boabdil que Zoroya ne cessait de demander sa mort, et le jeune prince consentit à renverser son père. En peu de temps, Grenade fut aux mains des Abencerrages qui proclamèrent roi Boabdil, et l'établirent dans la citadelle

de l'Alhambra. Le fils d'Abul-Hacen envahit aussitôt les territoires de Lucena et d'Alligur, mais il fut battu dans une rencontre et fait prisonnier. Il n'obtint sa liberté qu'en se reconnaissant vassal du roi d'Espagne. Abul-Hacen fut rappelé. Voulant se venger de son fils, il fit occuper l'Alhambra; la garnison du jeune prince fut égorgée, et Boabdil ne fut sauvé de la mort qu'en se réfugiant à Almeria où il fut secouru par les Espagnols. Avec quelques Maures, Boabdil se mit en mesure de soulever le peuple contre son père et, peu de temps après, Abul-Hacen fut définitivement déposé, mais ses partisans allèrent à son frère El-Zagal qui avait une grande réputation d'audace et de bravoure. Boabdil ne se découragea pas ; sur le point de tomber par trahison entre les mains des soldats d'El-Zagal à qui les portes d'Almeria avaient été ouvertes, il échappa encore une fois à la mort, et se décida à combattre ouvertement son oncle. En vain essaya-t-on de les réconcilier en convenant que tous deux régneraient simultanément, El-Zagal ayant provoqué son neveu, Boabdil marcha sur Grenade et s'empara du quartier de l'Albaycin. El-Zagal se renferma alors dans l'Alhambra. Une bataille sanglante, mais qui n'eut point de résultat, fut livrée hors de la ville entre les deux partis, et chacun reprit son poste.

Telle était la situation de Grenade au moment où Gonsalve arriva au camp espagnol. Ferdinand

l'employa d'abord au siège de Tajara. Située entre Alhama et Loxa, elle offrait, par sa position stratégique, une défense à Grenade dont elle rendait l'abord impossible pour les ennemis. Gonsalve mena vivement l'attaque, et les assiégés se réfugièrent dans la citadelle, abandonnant aux Espagnols leurs biens et leurs trésors. La réduction de la citadelle devenait d'autant plus difficile que les environs ne fournissaient aucun abri aux assiégeants. La première idée de Ferdinand avait été d'affamer l'ennemi, mais Gonsalve craignit un siége trop long et usa de stratagème : il utilisa le liége des nombreuses ruches qu'il avait trouvées dans la ville et en fit faire des mantelets à ses soldats, auxquels on tailla des boucliers dans les portes des maisons. Sous cet appareil bizarre, les Espagnols approchèrent sans danger de la forteresse, qui fut enlevée par un violent assaut, l'ennemi n'ayant pas voulu se rendre à des conditions qu'il estimait trop onéreuses; tout soldat maure ayant les armes à la main, fut passé au fil de l'épée et le reste de la garnison fut emmené en captivité. La citadelle fut rasée.

Ferdinand confia alors à Gonsalve la réduction d'Ilora « l'œil droit de Grenade ». Cette place, aussi importante que Tajara par sa position, dominait tout le pays d'alentour et facilitait l'approvisionnement de Grenade, dont elle n'était éloignée que de cinq lieues. Gonsalve, par ordre de Ferdinand, fit

battre les murailles avec l'artillerie : en peu de temps les fossés furent comblés par les débris, mais l'assaut général paraissait impossible, et, sans la capitulation du gouverneur Halatar, les Espagnols se seraient difficilement rendus maîtres de la ville. Halatar proposa des conditions qui furent acceptées sans hésitation, et Ferdinand, pour récompenser Gonsalve, le mit à la tête, comme son frère, d'un régiment de cent vingt chevaux, puis lui conféra le titre de gouverneur d'Ilora, avec la liberté de demander autant d'hommes qu'il en désirerait pour harceler les ennemis (1486).

Grenade vit alors quel voisin elle avait dans Ilora : toute rentrée de convois ou sortie de troupes se trouvait régulièrement arrêtée, tous les villages environnants étaient pillés ou brûlés par les Espagnols. Gonsalve prouva même aux ennemis qu'en se renfermant dans leur ville, ils n'étaient pas en sûreté : il attaqua pendant la nuit une porte de Grenade, appelée Bitaube, où se trouvaient des moulins ; la garde fut exterminée et les moulins démontés en si peu de temps que les Maures crurent à une trahison.

Cependant Grenade était toujours divisée. El-Zagal dans l'Alhambra, plus riche que son neveu, avait une armée plus nombreuse, et les partisans de Boabdil diminuaient chaque jour. Gonsalve ayant appris cela, fit proposer à Boabdil de lui faire

passer des provisions, de l'argent et des troupes, s'il consentait à lui livrer des ôtages. Boabdil lui envoya ses deux frères, en lui indiquant l'heure où il pourrait le faire entrer. Gonsalve ayant prévenu son ami Martin de Alarcon, qui se trouvait à Moclin et qui commandait aussi un régiment de cavalerie, ils rejoignirent leurs troupes et entrèrent à Grenade au moment convenu. La prospérité revint alors à Boabdil, mais El-Zagal était inattaquable dans l'Alhambra. Gonsalve, pour l'en faire sortir et le couper, engagea Alphonse de Pennasiel, qui commandait à Loxa, et Sanche Lopez à Alhama, à attaquer ensemble la petite ville d'Alhendin qui se trouvait en la possession d'El-Zagal. Selon les prévisions de Gonsalve, El-Zagal eut l'imprudence d'aller au secours d'Alhendin, et sans les Alfaques, prêtres des Maures, qui prévoyant le danger le firent rentrer, il serait tombé au pouvoir des Espagnols ; mais il se sauva seul et son armée fut mise en déroute.

Peu de temps après, Gonsalve vint à Ilora et renvoya Alarcon à Moclin. Il se servit alors de tous les moyens pour affaiblir ses ennemis. En quelques jours, Halatar, l'ancien gouverneur d'Ilora, qui commandait à Mundajar, vendit cette place aux Espagnols, et Mamphot, le gouverneur d'Alhendin, qui en était sorti pour défendre Nihula, fut pris et n'obtint la liberté qu'en livrant Alhendin. Enfin

Mahala fut achetée par Gonsalve à son gouverneur Ameelech.

Après tant de revers, les Alfaques tentèrent de réconcilier El-Zagal et son neveu. On persuada même à Boabdil qu'il pourrait surprendre Gonsalve à Nihula. Mais auparavant il fallait s'assurer d'Alhendin, et l'on marcha sur cette ville, lorsque en route on apprit que les Espagnols étaient assiégés par les Maures à Solabreña, et qu'ils manquaient d'eau. Boabdil voulut aller à l'aide des siens, mais une armée commandée par le comte de Tendilla se présenta au secours des assiégés et tailla en pièces les Maures ; leurs bagages furent pillés, et Boabdil n'eut le temps que de se réfugier dans les Alpuxarres, montagnes neigeuses, par lesquelles il put gagner Grenade. Ferdinand fit attaquer par son armée une forteresse dans ces montagnes, et Gonsalve y mérita la couronne murale, récompense qui était décernée à celui qui se présentait le premier au haut des murailles et ouvrait un passage aux assiégeants.

Un incendie ayant détruit en quelques heures tout le camp, par l'imprudence d'une des filles d'honneur qui avait mis le feu aux rideaux de la reine, Isabelle eut tous ses effets consumés et ne trouva que le temps de s'enfuir. Gonsalve fit aussitôt réclamer à Ilora des meubles et des vêtements à sa femme, Marie Manrique, qu'il venait d'épouser en secondes

noces ; le trousseau qu'elle envoya fut si complet et si riche, qu'en le recevant, Isabelle dit à Gonsalve que le feu avait fait moins de ravage au camp que dans la ville d'Ilora : Gonsalve répondit que tout cela était peu de chose pour une si grande reine. En quatre-vingts jours, les Espagnols bâtirent à la place du camp la ville de Santa-Fé.

Une autre fois, Isabelle souhaitant de voir de près la ville de Grenade, Ferdinand ordonna à ses officiers, le marquis de Cadix, le comte de Tendilla, le marquis de Villena et don Alphonse d'Aguilar, de se tenir prêts à marcher le 25 août (1491). La reine et ses filles entrèrent dans une maison d'où elles purent apercevoir la magnifique cité. Mais à l'approche des chrétiens les Maures firent une sortie ; quarante cavaliers de l'escadron du marquis de Cadix se jetèrent sur eux. Isabelle et ses filles se prosternèrent alors en demandant à Dieu la victoire pour les Espagnols. Les ennemis furent battus ; ils laissèrent six cents morts et quatorze cents blessés ou captifs sur le champ de bataille ; s'il faut en croire les histoires du temps, aucun chrétien ne fut tué. Gonsalve et son frère voulurent s'embusquer la nuit suivante, pour surprendre les Maures quand ils viendraient chercher les cadavres des leurs ; mais ceux-ci ayant été prévenus, les Espagnols furent assaillis, et Gonsalve ayant eu son cheval tué sous

lui, aurait assurément péri, si l'un de ses soldats ne lui eut porté un secours immédiat.

Boabdil n'ayant plus d'argent, voyait de nouveau sa puissance s'amoindrir et ne pouvait plus douter de l'issue de la guerre. Il résolut de traiter avec les Espagnols, mais il ne se dissimulait pas la difficulté de convaincre ceux qu'il avait déjà trompés. Néanmoins il envoya auprès de Gonsalve un Maure nommé Jucef-Aben-Comija, grand Alfaqui de Grenade (1). Ce messager avait pour mission d'inviter le capitaine espagnol à venir lui-même dans Grenade, avec toutes les garanties promises pour entrer et sortir sans danger. Gonsalve comprit qu'il s'agissait de reddition, et en parla à Ferdinand. Le roi manifesta alors ses inquiétudes au sujet de cette expédition. « Il est vrai, Sire, répondit Gonsalve, qu'il pourrait y avoir quelque danger, mais l'honneur de servir Votre Majesté m'en ôte la vue et la crainte. D'ailleurs, la consternation extrême de l'ennemi presque réduit aux abois ; la protection du Ciel qui ne peut manquer à ceux qui s'emploient pour le service d'un prince si plein de religion et de piété ; cette puissante armée que les Barbares voient sous leurs murailles, et la vengeance inévitable d'un si lâche stratagème, si ce n'était que pour tendre un piége à ma vie et à ma liberté ; tout cela m'inspire

(1) Juan de Ferreras. *Hist. de la España*, an. 1491.

une intrépidité qui n'attend que vos ordres pour aller où la gloire m'appelle. (1) » Le roi lui ayant donné plein pouvoir pour traiter, Gonsalve partit pour Grenade avec Zafra, secrétaire de Leurs Majestés. Après une longue entrevue, Boabdil lui promit de se rendre et de livrer la ville au bout de soixante jours, à condition que lui-même pourrait se retirer à Almeria et que les Maures auraient la liberté de pratiquer leur religion en Espagne. Gonsalve accepta et présenta le traité à Ferdinand qui le ratifia.

Aussitôt que cet acte lui fut notifié, El-Zagal furieux s'éloigna de Grenade et s'embarqua pour l'Afrique.

La capitulation avait eu lieu le 25 novembre 1491, après un siège de sept mois et huit jours, qui durait depuis le 17 avril.

A la suite d'une tentative de sédition des Maures, qu'il parvint à réprimer, Boabdil, pour éviter de nouveaux troubles, écrivit à Ferdinand de se présenter avant le délai convenu des soixante jours. Le 1er janvier 1492, le roi reçut les clefs de la ville des mains de Boabdil lui-même, qui se retira aussitôt sur le mont Padul, dans les Alpuxarres, d'où l'on découvre Grenade. En apercevant sa mère, il ne put retenir ses larmes. « Pleure comme une femme, lui

(1) Le P. Duponcet. *Consalve de Cordoue*, liv. 1 in-fine.

dit Aïxa, cette ville que tu n'as pas su défendre comme un homme ».

Le 6 janvier, eut lieu dans Grenade, au bruit du canon, l'entrée triomphale du roi, de la reine et de l'armée. Des courriers furent expédiés au pape, aux cardinaux, aux princes chrétiens et dans toutes les villes de l'Espagne. Jean d'Estrada porta à Innocent VIII la nouvelle de la part de Ferdinand ; il arriva à Rome le 1er février. Le pape fit sonner toutes les cloches et décida que, le dimanche suivant, il irait publiquement en procession avec les cardinaux à l'église Saint-Jacques des Espagnols, pour rendre des actions de grâces ; mais ce jour-là une pluie abondante mit obstacle à la cérémonie (1).

Innocent VIII conféra alors à Ferdinand et à Isabelle le titre de « Rois Catholiques », avec droit de transmission à leurs successeurs.

Ferdinand donna à Gonsalve un domaine seigneurial, et fit prélever à son bénéfice un impôt dans toutes les villes du royaume.

Après quelques jours de repos passés à Ilora, Gonsalve revint à la cour où la reine Isabelle le reçut dans une étroite intimité. Gonsalve ne négligeait pas de lui prodiguer ses soins, et, depuis le jour où il avait, pendant la guerre de Grenade, pourvu si magnifiquement au remplacement des effets d'Isa-

(1) Juan de Ferreras. *Hist. de la España*, an. 1492.

belle, il eut l'occasion de lui rendre de ces services insignifiants en apparence, mais inappréciables pour les femmes, qui s'en souviennent toujours.

Plus tard, en 1495, Isabelle venait de conduire en barque, jusqu'au vaisseau qui devait l'emmener dans les Pays-Bas, sa fille Jeanne, fiancée à l'archiduc Philippe d'Autriche. En arrivant près du rivage, il fut impossible au petit bateau d'approcher jusqu'à terre et des matelots s'offrirent pour transporter sur leurs bras la reine Isabelle. Gonsalve, trouvant indigne qu'un tel fardeau fut confié à des épaules aussi plébéiennes, se jeta à la mer tout paré de riches habits et porta la reine sur le rivage, au milieu des applaudissements et des félicitations de tous les seigneurs qui avaient assisté à cette scène.

Devenu absolument le favori de Leurs Majestés Catholiques, Gonsalve ne tarda pas à être en butte aux jalousies des courtisans. On l'accusa même d'être l'amant de la reine ; mais rien ne justifie cette supposition. Il resta trois ans à la cour de Ferdinand, jusqu'au moment où le roi le nomma général en chef des armées espagnoles, qui s'embarquaient pour aller faire prévaloir les droits de la maison d'Aragon en Italie.

LIVRE DEUXIÈME

DEPUIS LE DÉPART DE GONSALVE POUR L'ITALIE JUSQU'À SON EXPÉDITION CONTRE LOUIS XII. (1495-1500).

CHAPITRE PREMIER

SOMMAIRE : Charles VIII envahit l'Italie. — Ligue contre la France. — Gonsalve est envoyé par Ferdinand le Catholique au secours du roi de Naples. — Il arrive à Messine et passe à Reggio. — Défaite de Séminara. — Prise de Naples par Ferdinand le Jeune. — Gonsalve mandé à Atella. — Il s'empare de cette place. — Il est surnommé le Grand Capitaine.— Traité avec les Français. — Mort de Ferdinand. — (1495-1496).

Charles VIII, roi de France, avait succédé à son père, Louis XI, le 30 août 1483. Nourri d'idées chevaleresques, ce prince avait rêvé de conquérir Naples en vertu des droits de la maison d'Anjou, et d'aller ceindre

à Constantinople la couronne des empereurs d'Orient.

Charles d'Anjou avait, en mourant (10 décembre 1481), cédé à Louis XI les droits qu'il tenait de son oncle, le bon roi René, sur le royaume de Naples que la maison d'Aragon possédait actuellement, au détriment des princes angevins, à la suite d'un testament ambigu de Jeanne II morte sans héritiers légitimes en 1435.

Le moment paraissait propice pour l'expédition du jeune roi de France. Les états de l'Italie présentaient l'aspect de la décadence politique la plus complète, et semblaient appeler d'eux-mêmes l'intervention de l'étranger. Or les trois puissances en mesure d'envahir la péninsule étaient la France, l'Espagne, le Turc. Les deux premières viendront disputer en Italie une couronne à la pointe de l'épée, et s'uniront quand il faudra, au nom de la chrétienté repousser l'invasion musulmane. Le royaume de Naples va devenir le théâtre d'une longue guerre entre la France et l'Espagne.

Charles VIII, après s'être arrêté quelque temps à Lyon, passe les Alpes au mont Genèvre le 2 septembre 1494, arrive en Piémont, entre à Suze, où il est accueilli triomphalement par la duchesse de Savoie, Blanche de Montferrat, puis il se rend à Turin le 7 septembre. De là il marche vers Asti, où il est reçu par Ludovic Sforza qui le retient par des

fêtes et des tournois jusqu'au 6 octobre. Il traverse alors le duché de Montferrat. Sa pénurie fut telle que Blanche de Savoie lui ayant offert ses joyaux, il les mit en gage pour 25,000 ducats.

Il passe ensuite dans la République de Florence, où Pise et Livourne lui ouvrent leurs portes. Florence ne résiste pas davantage, et les Médicis sont expulsés (17 novembre). Après avoir traité avec Savonarole le 26 novembre, Charles prend le chemin de Rome. Il y arrive le 31 décembre. Les premiers honneurs lui sont rendus par les cardinaux et le Sénat, pendant qu'Alexandre VI se renferme au Château Saint-Ange. Après quelques concessions faites par le pape et des indulgences plénières accordées à toute l'armée, le roi de France se dirige vers Naples (28 janvier 1495).

Le vieux roi de Naples, Ferdinand, fils d'Alphonse V d'Aragon, était mort le 25 janvier 1494, et son successeur Alphonse II avait déjà commencé à irriter son peuple par ses débauches et ses cruautés ; il abdique (23 février) à l'approche de Charles VIII, et se réfugie dans le couvent de Mazara. Son fils Ferdinand le jeune, malgré tout son courage, ne peut gagner la confiance de ses sujets qui ont déjà, depuis le 12 février, ouvert aux Français les portes de leur ville. Ferdinand se réfugia dans Ischia ; Charles après avoir soumis la Pouille, la Calabre et l'Abruzze, fit son entrée à Naples le 12 mai, et prit

aussitôt le titre de roi de Naples, de Sicile et de Jérusalem.

Cependant, effrayés par les progrès du roi de France, l'empereur Maximilien, le pape, Ludovic le More, maintenant duc de Milan, et Ferdinand le Catholique formèrent à Venise, le 31 mars, une ligue pour la préservation de l'Italie. Charles, averti par Comines, son ambassadeur à Venise, se hâta de revenir sur ses pas avec son armée afin de n'être pas coupé. Après avoir confié la garde de Naples à Gilbert Montpensier, nommé vice-roi, et à Stuart-d'Aubigny, nommé gouverneur de la Calabre, il battit en retraite le 20 mai. L'armée des confédérés, forte de trente-cinq mille hommes, sous les ordres de Gonzague, marquis de Mantoue, rencontra l'armée française, réduite seulement à neuf mille hommes, près du village de Fornoue, le 6 juillet 1495. L'action fut très vive, et les Français remportèrent une victoire complète. Charles VIII traita avec Ludovic le More à Novarre, et retourna en France.

Au moment où se formait la ligue, le roi d'Espagne, dont la nièce était mariée à Ferdinand le Jeune, roi de Naples, chargea Antonio Fonseca d'aller sommer Charles VIII de sortir de Naples, et de lui déclarer la guerre en cas de refus. Le roi de France ayant objecté à Fonseca le pacte d'alliance au moyen duquel Ferdinand le Catholique avait obtenu le

Roussillon sans indemnité, l'ambassadeur déchira le traité.

A cette nouvelle, le roi d'Espagne fit partir, sous les ordres de Gonsalve de Cordoue, une flotte qui se tenait prête à Carthagène et sur laquelle se trouvaient, selon Sismondi (1), cinq mille fantassins et cinq cents chevaux.

Obligé, par les vents contraires, de relâcher à Majorque et, peu de temps après, en Sardaigne, Gonsalve ne put arriver à Messine que le 24 mai 1495. Là se trouvaient Ferdinand le Jeune accompagné de Fridéric, son oncle, et d'Alphonse, l'ancien roi de Naples, venu de son couvent, portant la tonsure et revêtu de l'habit ecclésiastique : il était tout prêt à saisir l'occasion de remonter sur le trône, maintenant que les affaires changeaient de face. Gonsalve, ainsi qu'il était convenu entre le roi son maître et Ferdinand de Naples, prit possession de Crotone, d'Amantea, enfin de la ville et du château de Reggio. Les trois princes délibérèrent ensuite avec lui sur le parti à prendre pour continuer la guerre. On convint de part et d'autre qu'en premier lieu il était urgent de lever des troupes en Sicile. Le vice-roi de cette île, Hugues de Cardonne, dont la sœur avait épousé Alphonse d'Avalos, favori du roi d'Espagne, appuya en tous points les avis de Gonsalve. On

(1) *Histoire des Républiques italiennes.*

hésita ensuite sur la question de savoir si l'on marcherait d'abord sur Naples, c'était l'opinion de Ferdinand le Jeune, ou si l'on se bornerait à la défense de la Sicile. Mais Gonsalve ne voulait pas abandonner la Calabre où il était maître des meilleures places : il préféra opérer une descente en Italie, attendu qu'on pourrait toujours s'assurer une retraite et qu'on serait à même de profiter des fautes de l'ennemi. Cette opinion fut adoptée sans contestation.

La flotte débarqua à Reggio. Les Français venaient d'abandonner cette ville pour se fortifier dans une place voisine que Gonsalve fit battre ; les assiégés ayant demandé une trève pour attendre les ordres de leur gouverneur de Calabre, on fit malgré l'avis du capitaine espagnol une suspension d'armes de quelques jours. Mais Gonsalve s'étant aperçu que ce temps était mis à profit pour fortifier la ville, il l'attaqua vivement et l'emporta d'assaut. De Reggio, les alliés marchèrent sur Sainte-Agathe qui se rendit à la première sommation, et se présentèrent devant Seminara. Les Français ne s'y attendaient pas et se trouvaient dispersés dans les environs ; ils ne purent rentrer dans la ville, et Gonsalve se mit à haranguer les habitants : « Je sais, dit-il, que votre garnison est très faible ; le régiment qui courait à son secours est tombé entre nos mains, vous pouvez l'apercevoir. Croyez-vous pouvoir résister à la puissante

armée qui vous menace et se tient à deux pas de vous ? Voyez ces drapeaux qui flottent dans l'air, écoutez ces tambours : la voici. » Les soldats français s'enfuirent par une porte au moment où les Espagnols entrèrent par une autre.

D'Aubigny alarmé rassembla toutes ses troupes, et renforcé des armées des deux frères Persi et Yves d'Allègre, il résolut de provoquer l'ennemi à sortir de Seminara, ou d'attendre des renforts, si les assiégés s'obstinaient à rester dans la ville. Ferdinand ignorait que d'Aubigny se fut adjoint de nouvelles forces. Il crut que le fait de ne pas accepter le défi et de demeurer dans Seminara, serait considéré par son peuple comme une lâcheté. Gonsalve, au contraire, proposa de temporiser : il hésitait à faire engager contre l'armée française, ses bataillons espagnols habitués à combattre les Maures, et des soldats italiens qu'il ne connaissait point. Ferdinand critiqua vivement cette opinion ; il menaça même de laisser à Seminara les troupes espagnoles et d'aller courir avec l'armée italienne au-devant de la victoire qui l'attendait. Ces paroles ne persuadèrent ni Hugues de Cordonne, ni Benavide, ni Manriquez, mais Gonsalve ne voulut pas résister à Ferdinand, et l'on se disposa à l'expédition.

Seminara est située sur une hauteur suivie d'une chaîne de collines, à l'extrémité desquelles se trouve une vallée où coule une petite rivière. Au-delà du

cours d'eau, s'étend une immense plaine, et c'est là que d'Aubigny s'était installé avec ses troupes. Ferdinand conduisit son armée par les hauteurs, et l'ayant menée dans la vallée, il plaça la cavalerie à droite et l'infanterie à gauche.

D'Aubigny opposa alors son infanterie suisse à celle de Ferdinand, et son infanterie italienne en arrière de celle-là pour lui servir de réserve. La cavalerie entièrement française fut divisée en deux corps, dont l'un commandé par d'Aubigny lui-même et l'autre par Persi, à droite et à gauche de l'infanterie, formèrent les ailes de l'armée.

Les forces espagnoles s'élevaient à sept mille hommes environ, les Français comptaient seulement cinq cents chevaux et deux mille cinq cents fantassins.

Ferdinand attendait les ennemis de l'autre côté de la rivière. D'Aubigny ayant donné l'ordre de traverser, la cavalerie passa la première et protégea l'infanterie qui arriva sans difficulté au bord opposé. La cavalerie française s'étant déployée, attaqua vigoureusement l'armée de Ferdinand ; la cavalerie espagnole, accoutumée à caracoler contre les Maures, ne sut pas se réunir une fois dispersée et causa la déroute de l'infanterie. Ferdinand ne put arrêter les fuyards ; il fit en vain des prodiges de valeur : son cheval tomba sous lui, et sans le comte Jean d'Altavilla qui lui donna le sien, il serait resté sur le

champ de bataille. Il put ainsi regagner Seminara, où Gonsalve se replia avec les bataillons espagnols (21 juin 1495).

Tel fut le seul combat d'où Gonsalve ne sortit pas victorieux. Mais la défaite de Seminara peut-elle être imputée à la charge du capitaine espagnol? Devait-il, en un mot, s'opposer aux projets du roi de Naples? — En cédant à ce prince, Gonsalve ne faisait qu'exécuter les ordres de Ferdinand le Catholique. Le roi d'Espagne avait envoyé à Ferdinand le Jeune, un général et des soldats pour reconquérir son royaume. C'était dans l'intérêt de ce prince que Gonsalve travaillait; il devait se soumettre à ses volontés. L'on verra dans la dernière période de cette guerre d'Italie, quelle sera la conduite de Gonsalve auprès du roi de Naples, et de quelle manière il mettra en pratique les nouveaux desseins de son maître.

D'Aubigny étant tombé malade, les Français ne purent profiter de leur victoire. Au lieu d'aller à Seminara surprendre Ferdinand et Gonsalve, ils laissèrent à ceux-ci le temps de se retirer avec le reste de leur armée et de s'embarquer à Reggio pour la Sicile.

Cependant les Napolitains, las de l'exigence des Français, firent un appel à Ferdinand et offrirent de lui ouvrir les portes de leur ville.

Le roi de Naples, ayant réuni à Messine près de

quatre-vingts voiles, se présenta dans le port avec sa petite flotte ; mais aucune manifestation ne s'étant produite, il fut obligé de s'éloigner. On lui fit alors de nouvelles propositions, avec la promesse certaine que la ville se soulèverait, si l'armée espagnole opérait un débarquement. Ferdinand fit mettre pied à terre à huit cents soldats et autant de matelots. Trompés par cette manœuvre, l'armée de Montpensier sortit de Naples le 7 juillet 1496. Les cloches de la ville sonnèrent et quand le général français voulut revenir, il trouva les portes fermées. Avec toutes ses forces il se saisit du Château-Neuf et tenta de pénétrer dans la ville ; mais les habitants le chassèrent. Il dut se renfermer dans la forteresse et, faute de vivres, il traita trois mois après. Il fut convenu que, si pendant les trente jours suivants aucune armée française ne venait au secours des assiégés, toutes les forteresses du royaume seraient livrées aux Espagnols et que Montpensier se retirerait. Les Français envoyèrent comme ôtages Yves d'Allègre, Jean de Roquebertin, Catelan et deux autres gentilshommes. Persi s'étant avancé pour venir en aide à Montpensier, et, ayant remporté quelques succès sur Ferdinand, les assiégés se replièrent pendant la nuit sur Salerne, après avoir laissé dans le Château-Neuf une faible garnison. Ferdinand furieux se plaignit de la violation du traité, et il se serait vengé sur les ôtages, si les

Français, pressés par la faim dans la forteresse, n'eussent capitulé avant les trente jours convenus.

C'est pendant ce siége de Naples que se manifesta une maladie qu'on prétendit avoir été apportée d'Amérique par les compagnons de Colomb. Les Français lui donnèrent le nom de « mal italien », les Italiens le nom de « mal français » : la science l'a appelée la *syphilis*.

De Salerne, Montpensier marcha sur Saint-Séverin d'où il chassa les Espagnols qui s'en étaient emparés, et il établit son quartier-général dans cette ville.

D'Aubigny, toujours malade, avait commandé à Persi de former une armée et de marcher vers Montpensier. Les postes français en Calabre durent par conséquent être dégarnis. Gonsalve profita de cette situation pour employer la tactique qui lui avait si bien réussi en Espagne pendant la guerre de Grenade. En quelques jours il eut soumis les villes de Muro, de Crotone, de Sibaris et de Squillace, et il ne visait plus qu'à terminer la conquête de la Calabre, quand il reçut ordre de Ferdinand de venir auprès de lui pour l'aider à repousser le reste de l'armée de Montpensier. Pour le décider, le roi de Naples lui avait envoyé à Nicastro un homme de robe nommé Béruard (1).

(1) Le P. Duponcet. *Consalve de Cordoue*, livre II.

Gonsalve abandonna à regret la soumission de la Calabre qu'il avait commencée, mais il résolut de mettre à profit le voyage qu'il allait entreprendre pour rejoindre Ferdinand.

Il sort de Nicastro, entre dans le territoire de Cosenza, donne trois assauts dans la même journée à la ville, et s'en empare malgré la résistance de la garnison française et ses efforts pour soulever la bourgeoisie ; il soumet plusieurs villages dans la vallée du Crati, puis se rend maître de Castrofranco et de Castrovillari. Il apprend alors que les paysans de la contrée doivent se grouper pour l'attaquer dans une forêt par laquelle il est obligé de passer pour se rendre à Murano. Il divise son armée en trois corps et arrive à la forêt qu'il enveloppe d'un cordon de troupes. Les paysans furent tous égorgés, et Gonsalve se vanta ne n'avoir jamais fait si bonne chasse.

Murano se rendit le lendemain. Le chemin de Lario était désormais ouvert. Gonsalve était d'autant plus impatient de s'emparer de cette ville, qu'il avait été informé par des espions, qu'Alméric Saint Séverin et le comte Moret qui la gardaient étaient rappelés, eux aussi, par Montpensier. Il fallait donc les enlever avant leur depart.

Un faubourg séparé par une petite rivière ne communiquait avec la ville que par un pont facile à garder. Le tout était défendu par un château situé

sur une hauteur voisine. Gonsalve partage son armée en deux corps. Avec le premier il donne ordre à Cardonne de marcher droit au pont et de le garder ; lui même, à la tête de l'autre, attaque la ville pendant la nuit. Les sentinelles endormies sont tuées dans leur lit, et la garnison passée au fil de l'épée. Saint Séverin n'échappa même point à la mort. Le château ne pouvant se défendre seul ne fut pas long à capituler.

Gonsalve arrive le 7 juin 1496 à Gilano qu'il prend de force ; il y fait reposer ses soldats, et un peu plus loin, à Pierre-Pertus, son armée reçoit le nécessaire de la part des habitants ; ceux-ci s'étant plaint au capitaine espagnol d'un château voisin qui les harcelait, le château fut bientôt obligé de se rendre. Gonsalve marcha sur Potenza, soumit Gésualdo et se rendit directement à Atella. (1)

Le 24 juin, il fut reçu et comblé de félicitations par Ferdinand, le cardinal César Borgia et le marquis de Mantoue, qui étaient allés à sa rencontre. Arrivé au camp, il étudie la situation des lieux, fait camper son armée et se met immédiatement à l'œuvre. En quelques heures, il détourne un affluent de l'Ofanto qui alimentait Atella et sur lequel étaient établis des moulins. Le 1er juillet, la garde des moulins composée de Suisses et de Gascons est

(1) Juan de Ferreras. *Hist. de la España*, an. 1496.

obligée de céder après un combat de cinq heures : la noblesse française réussit un instant à tenir tête aux Espagnols et même à introduire dans la ville un convoi de provisions ; mais les moulins avaient été détruits et l'eau manquait absolument. Il fallut capituler.

C'est à partir de cette époque que Gonsalve fut appelé le « Grand Capitaine, » nom qui lui avait été donné par ses ennemis eux-mêmes assiégés dans Atella.

On traita le 20 juillet. On convint d'une trève de trente jours au bout de laquelle les Français, s'ils n'étaient pas secourus, rendraient à Ferdinand le royaume de Naples, moyennant qu'on leur procurerait les moyens de retourner en France.

Ce traité ne fut pas exécuté avec la même bonne foi des deux parts. Tout le temps que Charles VIII avait nommé en Italie des gouverneurs de places fortes, il leur avait fait signer une promesse par laquelle ils avaient juré de ne pas capituler avant que cet engagement, qu'on leur retirait, ne leur fût rendu. Or Charles avait emporté en France tous ces actes, et le délai de trente jours n'était pas suffisant pour les faire venir. Montpensier ne put donc que remettre entre les mains de Ferdinand les engagements qu'il avait fait signer lui-même en qualité de vice-roi, après le départ de Charles.

Ferdinand prétendit que les clauses du traité

n'était pas accomplies, et, se servant de ce prétexte contre ses ennemis désarmés, il leur ferma la route de France. Il les rejeta dans les pays de Baïes et de Pouzzoles, où privés d'eau, manquant de tout, le climat malsain les réduisit de cinq mille à cinq cents.

Sollicité d'une façon pressante, Ferdinand permit non sans difficultés au marquis de Mantoue, dont la sœur était mariée à Montpensier, que son beau-frère pût retourner en France. « Il (Montpensier) se remit entre leurs mains, lui et tous ses gens, à condition qu'ils auroient bagues sauves et permission de s'en aller où bon leur sembleroit. » (1) Montpensier étant tombé gravement malade mourut peu de temps après (5 octobre).

Regrettant d'avoir agi de mauvaise foi, et, ayant laissé à son oncle Fridéric le soin de continuer la guerre, Ferdinand s'était retiré à Monte-di-Somma, petite ville située au pied du Vésuve, et il y était mort de l'épidémie, le 7 octobre 1496.

1) Mezerai, *Histoire de France*, règne de Charles VIII.

CHAPITRE DEUXIÈME

SOMMAIRE : Le roi Fridéric charge Gonsalve de la conquête de la Calabre. — Soumission de cette province. — Gonsalve est appelé à Rome par Alexandre VI pour délivrer Ostie de l'aventurier Menauld de Guerri. — Prise d'Ostie. — Gonsalve et le pape. — Appelé par Fridéric, Gonsalve revient à Naples, pacifie la Sicile et s'empare de Diano. — Il repasse en Espagne. — Les Maures et l'inquisition. Gonsalve marche contre les Maures. — Il les bat et intercède pour eux. — (1496-1500).

Ferdinand le Jeune étant mort sans postérité, le royaume de Naples était échu à son oncle Fridéric, frère de l'ancien roi Alphonse II.

Dès son avènement, Fridéric résolut à tout prix de réunir à la couronne les pays qui en dépendaient, et il communiqua son dessein au Grand Capitaine.

Gonsalve renforça son armée, et marcha vers la Calabre, contre d'Aubigny qui avait enlevé plusieurs places depuis l'éloignement des troupes espagnoles. Le Grand Capitaine reprit Potenza, Tito, Calvelo et d'autres villes, puis il soumit le comté d'Aliano et celui de Segni, s'empara de Valdelayno, fit capituler les places des environs et celles du comté de Lauria. Le château de Murano fit en vain quelque résistance ; il se rendit ainsi que celui de Casano,

Castrovillari et les villes environnantes. Cosenza fut reprise avec ses dépendances. Enfin Manfredonia, le poste le plus fort des Français, et sur lequel comptait surtout d'Aubigny, fut mal défendu par son commandant Montfaucon, effrayé à l'approche des ennemis, et se livra sans difficultés.

Gonsalve fut rappelé par Fridéric pour l'aider à venir prendre Gaëte où d'Aubigny s'était enfermé sans espoir d'être secouru. Le Grand Capitaine traversa le duché de Saint Séverin, pilla la ville d'Autela qui avait refusé de vendre des vivres à son armée, passa par Mola et arriva à Gaëte qui se rendit le lendemain. Gonsalve se dirigea ensuite dans le duché de Sora et le comté d'Oliveto : ces territoires s'empressèrent de se soumettre à son approche.

Fridéric ne sut comment témoigner sa reconnaissance au capitaine espagnol, il lui offrit des présents et des terres, mais Gonsalve ne voulut rien accepter sans le consentement du roi d'Espagne.

Cette même année (1497), Gonsalve, qui se trouvait depuis peu de temps à Naples, fut mandé par le pape Alexandre VI, afin de venir expulser des États du Saint-Siége un aventurier qui mettait obstacle à l'approvisionnement de Rome. Menauld de Guerri, d'origine biscayenne, s'était établi à Ostie et y avait installé une garnison formée des débris de l'armée française. Il se souciait aussi peu des foudres du Vatican que des forces temporelles pontificales.

Tout vaisseau qui s'engageait dans le Tibre était impitoyablement capturé, pillé et coulé à coups de canon. Les galères apostoliques n'osaient approcher, et plus d'une n'avait dû son salut qu'à l'agilité de ses rameurs. Rome n'était plus approvisionnée et demeurait plongée dans la consternation. Le pape connaissant la réputation de Gonsalve, sollicita son appui, et ce dernier, avec l'autorisation de Ferdinand le Catholique, conduisit son armée vers les États Ecclésiastiques. Il s'arrêta peu de temps à Rome et se rendit à Ostie où il opéra pendant trois jours des reconnaissances. Puis il convint avec ses officiers d'attaquer la ville en deux endroits différents afin de diviser les forces des assiégés. L'artillerie au bout de cinq jours ayant ouvert une brèche, Gonsalve ordonna à une partie de ses troupes de tenter un assaut à l'extrémité opposée. L'ordre fut exécuté et une compagnie commandée par Garcilas de la Vega, ambassadeur d'Espagne à Rome, escalada à grands cris la muraille. Les assiégés se portèrent en masse de ce côté en laissant sans défense l'ouverture de la brèche. Gonsalve y pénétra à la tête du reste de son armée. La panique gagna les habitants qui se soumirent ou furent égorgés, et Menauld vint se livrer lui-même à la merci du vainqueur. Trois jours après, Gonsalve rentrait triomphalement à Rome au milieu des acclamations. Il était suivi de Menauld hissé sur un cheval maigre et boiteux : la

barbe inculte du prisonnier descendait jusqu'à sa ceinture, et les vaincus, les fers aux mains, formaient l'escorte de leur sauvage commandant. Gonsalve se dirigea vers le Vatican où il fut admis en présence du pape ; s'étant prosterné aux pieds du Saint-Père, Alexandre le releva avec bonté, l'embrassa au front il lui remit la rose d'or, récompense accordée par le Souverain-Pontife à celui qui, pendant l'année, a rendu le plus de services au Saint-Siége (1). Sur la demande de Gonsalve, Menauld de Guerri fut renvoyé dans son pays, et la ville d'Ostie obtint pour dix ans une immunité d'impôts.

Pendant son séjour à Rome, Gonsalve eut avec Alexandre VI un entretien qui n'est pas dépourvu d'intérêt. Dans une audience particulière, la conversation étant tombée sur Leurs Majestés Catholiques, le pape critiqua en des termes peu mesurés, la conduite que Ferdinand et Isabelle tenaient à l'égard de Gonsalve dont, prétendait-il, « les services n'étaient pas justement récompensés. » Le Grand Capitaine releva sévèrement ce blâme qu'il considéra comme une injure de la part d'un homme qui n'était après tout que le sujet du roi d'Espagne ; il ne manqua pas de lui dire, que son élévation au rang qu'il occupait dans la chrétienté n'était due qu'à Ferdinand qui l'avait débarrassé de ses ennemis, les

(1) Cette coutume existe encore de nos jours.

partisans de la France, et que c'était encore grâce au roi d'Espagne qu'Ostie venait de lui être rendue; puis il reprocha aigrement au Souverain-Pontife les débauches et les crimes dont il souillait chaque jour la chaire de Saint-Pierre. Gonsalve fut le seul qui osa parler au pape aussi ouvertement. Alexandre ne s'en fâcha point, il promit au contraire à Gonsalve de réformer sa conduite privée, mais cette parole ne fut pas tenue; le Saint-Père devait jusqu'à sa mort se vautrer dans la fange et le sang.

Gonsalve se rendit à Naples où il n'était jamais encore entré. L'armée et le peuple étant allés au-devant de lui, lui firent une ovation enthousiaste et Fridéric lui témoigna sa reconnaissance en lui conférant le titre de duc de San-Angelo, il le força d'accepter deux villes de l'Abbruzze-citérieure près de la marche d'Ancône, et sept bourgs qui en dépendaient, en lui assurant qu'une couronne seule eut été le prix de ses services.

Gonsalve avait terminé sa première expédition en Italie.

Il partit pour l'Espagne (1498) où Ferdinand le Catholique l'attendait. Ce prince l'accueillit avec sympathie, lui prodigua des marques d'amitié et proclama bien haut que lui-même, en conquérant Grenade, avait moins mérité que Gonsalve, en rétablissant les princes aragonais sur le trône de Naples. Puis il le combla de présents.

Le Grand Capitaine était déjà depuis deux années en Espagne, lorsque les Maures, opprimés et vexés dans l'exercice de leur religion, se soulevèrent à Guejar (1500).

Nonobstant les promesses qu'on leur avait faites au traité de Grenade, le clergé espagnol s'était mis en campagne pour obtenir de gré ou de force la conversion de ces mécréants. A défaut de la secte inventée plus tard par Loyola, les théologiens et les casuistes s'étaient chargés de faire appliquer le principe proclamé par le concile de Constance : *On ne doit tenir aucune promesse au préjudice de la foi catholique* (1). L'inquisition avait déjà fait abjurer les plus timides, mais les fermes croyants fournissaient encore trop de besogne aux familiers du Saint-Office. Tyrannisés et exaspérés, les Maures implorèrent le secours de leurs corréligionnaires d'Afrique et se révoltèrent à Guejar.

Gonsalve partit de Grenade avec le comte de Tendilla, gouverneur de la province, et à la tête d'une armée ils se dirigèrent vers la ville rebelle.

On cite, à l'occasion d'une revue passée à ses troupes, un trait du Grand Capitaine qui dénote sa rigidité au point de vue du devoir militaire. Son frère aîné, Alphonse d'Aguilar, qui commandait un régiment, avait négligé de former promptement sa

(1) J. Lenfant. *Hist. du concile de Constance*, p. 47.

cavalerie en bataille, comme il était ordonné. Gonsalve le reprit hautement, et prouva ainsi à tous les officiers présents que, quand il s'agissait du service, aucune considération ne l'empêchait de se faire obéir.

L'armée traversa un pays montagneux pour se rendre à Guejar. Chemin faisant, Gonsalve donna l'exemple du courage. Il fut le premier à escalader le rempart à l'aide d'une échelle et se retenant au mur avec la main gauche, une lance dans la droite, il combattait les ennemis qui se précipitaient sur lui pour le repousser ; ses soldats entrèrent à sa suite et passèrent les rebelles au fil de l'épée.

Cependant les Maures, loin de se calmer, organisaient une résistance plus active. Ferdinand le Catholique se dirigea en personne à la tête d'une armée vers cette contrée, et prit d'assaut la ville de Lanjaron. Les Maures épouvantés proposèrent de traiter et demandèrent à Gonsalve de soutenir leurs intérêts ; ils connaissaient la loyauté de leur adversaire et ils n'avaient aucune raison de douter de sa bonne foi. Gonsalve intercéda pour eux, obtint du roi qu'ils pourraient librement pratiquer leur religion et qu'on n'emploierait pas la force pour les faire convertir au catholicisme. Puis les ayant réprimandés, il leur fit comprendre que, s'il avait été le premier à les protéger au nom de la justice, il serait aussi le premier à les châtier dans le cas d'une nouvelle rébellion.

Pendant ces évènements, les affaires d'Italie avaient pris une nouvelle tournure. Louis XII, roi de France, venait d'envahir le Milanais, et Ferdinand le Catholique commençait à concevoir des inquiétudes au sujet du royaume de Naples. Il crut devoir charger Gonsalve d'aller de nouveau dans ce pays soutenir la politique aragonaise.

LIVRE TROISIÈME

DEPUIS L'EXPÉDITION DE GONSALVE EN ITALIE CONTRE LOUIS XII, JUSQU'A LA CONQUÊTE DÉFINITIVE DU ROYAUME DE NAPLES.
(1500-1504).

CHAPITRE PREMIER

SOMMAIRE : Louis XII envahit le Milanais. — Ligue de Venise contre le Turc. — Gonsalve part de Malaga avec la flotte espagnole. — Il arrive à Corfou, passe à Zante où il confère avec le général vénitien. — Ils débarquent en Céphalonie. — Ils somment Gisdar, commandant de Saint-Georges. — Siége et prise de cette place. — Gonsalve revient à Messine. — Il reçoit des présents de la République de Venise. — Il apprend la mort de son frère.— Il se déclare adversaire de Fridéric.— (1500-1501).

Louis XII, roi de France, avait succédé à son cousin, Charles VIII, en 1498. Dès son avènement il tourna les yeux vers l'Italie. Comme son prédécesseur,

il croyait avoir des droits sur le royaume de Naples, et de plus, il réclamait le duché de Milan en qualité d'héritier de Valentine Visconti. Les Sforza n'étaient à ses yeux que des usurpateurs. Il réussit à exciter contre Ludovic le More la haine de ses voisins. Aux Vénitiens, Louis XII offrit Crémone, Brescia, Bergame et la rive gauche de l'Adda. A Alexandre VI, il promit de soutenir son fils, César Borgia, contre les barons de la Bologne et de la Romagne ; aux Florentins, il persuada qu'il subjuguerait Pise. Ludovic se trouvant isolé, appela les Turcs à son secours. Cela fait, Louis XII passe les Alpes (juillet 1499), s'empare de Gênes et conquiert le duché de Milan en quinze jours. Le More s'était enfui à Inspruck. Mais le gouverneur français, Trivulce, ayant traité les Milanais avec violence, le peuple se souleva et Ludovic à la tête d'une armée de Suisses, s'avança vers le lac de Côme et força Trivulce à se réfugier dans le château de Milan. A son tour, l'armée française, renforcée par la Trémoille, menace Ludovic dans Novarre : le More, trahi pas ses Suisses, est livré aux Français (10 avril 1500). Il fut conduit à Pierre-Encise, et de là, au château de Loches, où il mourut dix ans après.

Les Turcs pendant ce temps s'étaient emparés de plusieurs établissements vénitiens. La République demanda protection à la France, au pape et à l'Espagne. La France ne pouvait s'y refuser.

Alexandre VI, qui cherchait partout un bénéfice pécuniaire, saisit cette occasion pour proclamer la croisade et prélever un dixième des revenus ecclésiastiques sur toute la chrétienté ; il fit un grand commerce d'indulgences et imagina le rachat par argent des âmes du purgatoire. Enfin Ferdinand le Catholique trouvait un excellent prétexte d'envoyer en Italie des troupes espagnoles pour garantir Naples dans le cas d'une invasion française.

La flotte de Ferdinand fut vite équipée ; elle se composait de soixante bâtiments qui portaient cinq mille fantassins et six cents chevaux. Gonsalve, qui avait le commandement de cette flotte, était accompagné par l'élite de la noblesse espagnole : entre autres gentilshommes se trouvaient don Diego de Mendoze, fils du cardinal d'Espagne, Villalba, plus tard devenu fameux dans les guerres d'Italie, Diego de Paredes, remarquable par son audace et sa force herculéenne, Zamuido, la terreur des Italiens et des Allemands, Pizarre, fils du futur conquérant du Pérou, Alphonse de Sylva, grand dignitaire de l'Ordre de Calatrava, et enfin Alphonse d'Aguilar.

On partit dans les premiers jours de juin (1500). Faute de vents favorables, la flotte dut mouiller en Sardaigne, et n'arriva à Messine que le 16 juillet. Fridéric, qui se trouvait là, demanda du secours à Gonsalve contre le pape et les Français ; mais le

Grand Capitaine avait reçu ordre de Ferdinand d'aller dans la mer Ionnienne et il conseilla au prince d'acheter l'alliance du Souverain-Pontife par des échanges de terres, ce qui, parait-il, mécontenta fort le roi de Naples.

Le 27 septembre la flotte quitta Messine, et arriva le 2 octobre à Corfou. Le 8 on s'arrêta à Zante. Gonsalve y rencontra la flotte vénitienne commandée par Benedetto Pesaro qui lui apprit que les Turcs, après avoir conquis Lépante et Durazzo, venaient de s'emparer de Céphalonie. Les deux généraux convinrent de joindre leurs flottes, d'opérer une descente dans cette île, et d'attaquer la forteresse, appelée Saint-Georges.

D'abord Gonsalve envoya auprès de Gisdar, gouverneur de cette place, deux hérauts, Puccio, capitaine de galère, et Solifi, colonel d'infanterie. Ils avaient mission de le sommer, au nom du « Grand roi d'Espagne, vainqueur des Maures, » dont les soldats ne feraient point grâce si on les poussait au combat. « Merci, chrétiens, répondit Gisdar, de l'occasion que vous nous procurez de témoigner par une résistance ou une mort glorieuse notre dévouement pour Bajazet, notre empereur. Vos menaces ne nous effraient point ; seul, le Destin a la puissance de décider à l'instant de notre perte. Allez dire à votre général que chacun de mes soldats a six arcs et sept mille flèches, avec quoi nous

vengerons notre mort si nous sommes destinés à être sacrifiés par la fatalité ou par votre valeur. » Ceci dit, il remit, pour porter à Gonsalve, un arc immense et un carquois doré, puis il congédia les messagers.

La flotte des alliés profita d'un vent favorable, et le débarquement s'effectua sur deux points différents. La grosse artillerie vénitienne se mit aussitôt à battre les murs. Mais la ville, située sur un roc escarpé, souffrait peu de cette attaque et les sept cents assiégés accablaient les assaillants de flèches empoisonnées qui, malgré les tranchées, eurent bientôt rempli le camp et les tentes. De plus, ceux qui s'aventuraient trop près des remparts étaient renversés par des boulets et des blocs de granit, ou saisis par des crocs de fer appelés *loups ;* c'est ainsi que Diego Garcia de Paredes enlevé par un de ces crampons fut fait prisonnier par les assiégés qui, par ce moyen, espéraient obtenir de meilleures conditions, s'ils étaient obligés de se rendre. L'action était vive des deux parts. Les fréquentes sorties des Turcs tenaient constamment l'assaillant en éveil, et, dans une de ces attaques, l'armée aurait subi un désastre notable, si Gonsalve qui dormait, ayant eu dans son sommeil vaguement conscience de ce qui se passait, ne se fut promptement levé et n'eut ordonné une prise d'armes. Cependant les flèches ne cessaient point d'arriver dans le camp, et les

provisions diminuaient chaque jour ; le blé était abondant, mais la difficulté de le moudre le rendait inutile : on essaya de le hacher et de le mêler avec du lard, les soldats ne supportèrent pas cette nourriture, et Gonsalve dut dépeupler ses galères pour employer les rameurs à fabriquer des moulins ; la farine fut tamisée dans des toiles servant de coiffure aux femmes qui accompagnaient l'armée. Pendant ce temps, un homme obscur de naissance et qui devint célèbre dans la suite, Pierre Navarre, eut l'idée de creuser des mines au-dessous de la citadelle et d'en faire sauter les murailles avec de la poudre. Au bout de cinquante jours, la mine fut en état de servir, et, le 24 décembre 1500, le Grand Capitaine donna le signal de l'assaut. L'explosion détermina des brèches considérables. Pesaro et Gonsalve, suivis de leur armée, s'élancèrent dans la place sur les pas d'un officier espagnol, Martin Gomez, à qui revient l'honneur d'y avoir pénétré le premier. Les assaillants, plus nombreux, se rendirent facilement maîtres de leurs ennemis ; trois cents braves périrent avec Gisdar, les armes à la main, quatre-vingts autres qui s'étaient réfugiés dans une tour furent faits prisonniers.

Le mauvais temps ayant retardé son départ, Gonsalve ne put se mettre en route pour la Sicile que le 17 janvier 1501. Il arriva à Syracuse avec une partie de sa flotte ; l'autre, commandée par Mendoze, qui

avait été surprise par une tempête et obligée de relâcher en route, regagna plus tard cette ville.

A Syracuse, l'ambassadeur de Venise délivra au Grand Capitaine, au nom de la République, le diplôme de gentilhomme, qui comportait l'inscription de son nom sur le livre d'or de la noblesse vénitienne ; de plus, il lui fit don de dix chevaux de Thrace, de dix mille écus d'or, de vases ciselés et d'étoffes brochées d'or. Gonsalve distribua l'argent à ses troupes et envoya les autres présents au roi d'Espagne. Il ne garda pour lui que quatre vases en souvenir de la République et accepta le titre de noblesse pour prouver, disait-il, à ses ennemis que « si eux étaient plus arrogants, lui n'était pas moins gentilhomme. »

C'est vers cette époque que Gonsalve apprit la mort de son frère. Les Maures, vexés par l'archevêque de Tolède, s'étaient révoltés de nouveau. Alphonse d'Aguilar et le comte de Ureña étaient accourus aussitôt pour réprimer la rébellion. Mais, chemin faisant, ils tombèrent dans des embuscades au milieu des montagnes. Alphonse fut tué, et son fils, don Pedro, aurait partagé son sort, s'il n'eût été promptement secouru par Alvarez.

En même temps qu'il apprenait ce malheur, le Grand Capitaine recevait de Ferdinand des ordres secrets de préparatifs. Il resta quelque temps en Sicile pour les accomplir, et, le 3 juillet 1501, il s'embarqua à Melazzo pour traverser le détroit.

Fridéric, à cette nouvelle, pensait que des secours lui étaient envoyés par l'Espagne, et il s'apprêtait déjà à conclure un traité d'alliance avec les principautés de l'Italie pour prévenir l'invasion française, quand il reçut un gentilhomme, nommé Gonzalo de Focès, envoyé par le Grand Capitaine. Ce messager avait pour mission de lui apprendre que Gonsalve, par un revirement de politique, était obligé de le combattre, et qu'il le priait de reprendre les lettres-patentes par lesquelles Fridéric lui avait conféré le duché de San-Angelo. Le prince fut touché de cette probité, il ordonna de dresser de nouvelles lettres pour confirmer les premières, et fit savoir à Gonsalve que, malgré les intérêts différents qui les séparaient, son amitié ne l'abandonnerait point.

CHAPITRE DEUXIÈME

Sommaire : Partage du royaume de Naples. — Gonsalve lève des troupes en Sicile. — Fridéric est battu par les Français. — Gonsalve passe le détroit. — Il soumet la Calabre et gagne la noblesse napolitaine. — Il prend Manfredonia. — Il met le siége devant Tarente. — Murmures des soldats espagnols. — Gonsalve s'empare de la personne du duc de Calabre. — (1501-1502).

Pendant que Gonsalve était occupé dans l'île de

Céphalonie au siége de Saint-Georges, un évènement politique inattendu, qui devait provoquer un brusque changement dans les affaires d'Italie, s'opérait en Espagne. Le roi de France, sur le conseil de ses ministres, avait fait signer à Grenade, le 11 novembre 1500, avec les Rois Catholiques, un traité secret de partage du royaume de Naples. Ce pacte attribuait au roi de France : le Labour et l'Abruzze avec le titre de roi de Naples ; au roi d'Espagne : la Pouille et la Calabre. Traité maladroit de la part de Louis XII qui payait à Ferdinand moyennant deux provinces, le prix d'une alliance sur laquelle il n'aurait pas dû compter, traité infâme pour Ferdinand qui détrônait Fridéric avec l'espoir de dépouiller Louis XII.

Ce traité demeura secret jusqu'au mois de juin 1501. Dès le printemps de cette année, le roi de France avait dirigé des troupes vers le sud de l'Italie : une armée de terre, commandée par d'Aubigny, venait de quitter la Lombardie et marchait à grands pas sur Naples, en même temps qu'une flotte partait de Gênes sous les ordres de Philippe de Ravenstein.

Ferdinand avait expédié de Grenade, le 1er mars 1501, un courrier à Gonsalve. Selon les instructions de son maître, il devait se transporter immédiatement à Messine jusqu'à nouvel ordre : en attendant, il était nommé lieutenant-général de la Pouille et

de la Calabre. Gonsalve éprouva un grand regret d'être contraint à combattre Fridéric, mais il ne pouvait s'y refuser. Il partit de Syracuse, et se rendit à Messine où il laissa sa flotte, puis alla à Palerme afin de s'entendre avec le vice-roi, Juan de Lanuza pour une levée de troupes. La jalousie de Lanuza éclata pour la première fois dans cette entrevue ; il aurait voulu disputer à Gonsalve l'honneur de la nouvelle conquête, mais l'intérêt personnel le fit céder, et le Grand Capitaine revint à Messine avec des soldats et de l'argent.

D'Aubigny était arrivé à Rome, le 25 juin. Les ambassadeurs de France et d'Espagne, ayant présenté aussitôt à Alexandre VI le traité de partage, et ayant réclamé au nom de leurs souverains l'investiture des provinces napolitaines, le pape demanda trois jours pour réfléchir ; on lui laissa trois heures, et l'investiture fut accordée.

Gonsalve, ayant reçu de nouveaux ordres de Ferdinand, avait passé le détroit et avait adressé un messager à Fridéric. Le malheureux prince, abandonnant en toute hâte San-Germano, ne songea plus qu'à garder Naples, Atella et Capoue, où il concentra toutes ses troupes. D'abord il envoie à Tarente son fils aîné, Ferdinand, duc de Calabre ; puis, ayant divisé son armée en trois corps, il se jette avec l'un dans Atella, et charge les deux frères, Prosper et Fabrice Colonna, de la défense de Naples

et de Capoue. Capoue seule résista. Malgré l'héroïque courage de Fabrice, elle fut enlevée d'assaut, le 25 juillet 1501 ; César Borgia, ennemi des Colonna, avait aidé d'Aubigny à se saisir de cette place. Les vainqueurs y commirent d'atroces excès : toutes les femmes furent abandonnées à la brutalité du soldat, sauf quarante que César envoya au sérail de son père, au Vatican ! Fridéric n'osa plus résister. D'Atella il se réfugia à Naples et se livra à d'Aubigny (8 août 1501). En échange de la rénonciation à ses droits sur son royaume, il obtenait le duché d'Anjou et une pension de trente mille écus d'or.

Gonsalve avait débarqué à Tropea, le 5 juillet, avec trois cents lances, trois mille huit cents fantassins et huit cents hommes de diverses nations levés par François de Roxas, agent de Ferdinand à Rome, et conduits en Sicile par Diego Garcia de Paredes. Le Grand Capitaine reçut sur le champ la soumission de quinze villes ; sauf Sainte-Agathe, Gieraci et Cosenza qui furent prises d'assaut, aucune place ne résista dans la Calabre. Gonsalve s'étudia alors à faire une politique de conciliation, en s'attachant la noblesse italienne : la maison de Saint Séverin fut réintégrée dans les domaines que Fridéric lui avait enlevés ; les Colonna, dont l'un, Prosper, avait vaillamment combattu les Français, et l'autre, Fabrice, fait prisonnier, avait été rançonné par Gonsalve,

eurent chacun le commandement des meilleurs corps dans l'armée du Grand Capitaine ; la noblesse du second rang fut également gagnée.

Manfredonia et Tarente étaient les deux seules villes qui tenaient encore pour Fridéric, et les Français ne cessaient de faire des propositions aux habitants pour qu'ils consentissent à livrer leur place.

Iñigo de Ayala et Mendoze furent chargés de donner l'assaut à Manfredonia. Les murs tombèrent sous les coups de l'artillerie espagnole et les habitants, sommés par Gonsalve, capitulèrent à la seule condition qu'ils se joindraient aux soldats du Grand Capitaine pour faire le siége de Tarente.

Il était temps de commencer cette expédition. Déjà, Yves d'Allègre, sous le prétexte d'aller accomplir un vœu à Sainte-Cathalde (en grande vénération chez les Tarentais), avait pénétré dans la ville et fait au gouverneur des offres séduisantes.

Gonsalve avec une armée de douze cents hommes se présenta devant Tarente, le 27 septembre 1501.

Fridéric n'avait pu choisir une place plus forte pour mettre en sûreté son fils, le jeune Ferdinand. La ville, placée sur un roc, était très défendue par sa position naturelle : entourée par la mer, elle ne communiquait avec le continent que par deux ponts situés à l'est et à l'ouest et commandés chacun par une forteresse. La garnison comptait six mille hommes, et toutes les munitions des forteresses de Naples et

de l'île d'Ischia avaient été transportées dans Tarente. Gonsalve comprit que le siége pouvait durer un an, et, dans l'impossibilité d'une attaque directe, il commença par donner ordre à Juan Lezcano de saisir tout approvisionnement qui arriverait du côté de la haute mer.

Cependant Léonard, gouverneur du jeune Ferdinand, fit part de ses craintes à Gevarre, commandant de la place, et fut d'avis de chercher un moyen pour sauver le prince à tout prix; on convint de proposer à Gonsalve une trève de six mois, pendant laquelle le duc de Calabre pourrait se transporter où bon lui semblerait, avec promesse de livrer la ville, si, à l'expiration de ce délai, des secours n'étaient pas envoyés aux Tarentais. C'était ce qui pouvait survenir de plus heureux pour les Espagnols : mais le Grand Capitaine se garda bien de paraître accepter sans hésitation, et il demanda aux assiégés que la trève fut réduite à quatre mois, ce qui fut accordé. Gonsalve promit de consacrer par un serment la fidélité de sa parole. Comme on l'exigeait de lui, il se rendit à moitié distance du camp et de la ville ; il entendit la messe dite par un évêque ; au moment de la communion, le commandant de la ville et le gouverneur du prince ainsi que Gonsalve, jurèrent sur une hostie, d'accomplir le traité de bonne foi et de ne point trahir leurs paroles, sous peine de l'Enfer et de tous les effets de la colère de Dieu.

Cette suspension d'armes, qui n'était aux yeux des soldats qu'une prolongation du siége, suscita de vifs mécontentements dans l'armée espagnole. Le Grand Capitaine venait d'apprendre que la flotte française avait récemment essuyé une tempête épouvantable. Son commandant Ravenstein ayant, par jalousie de Gonsalve, tenté la conquête de Métélin, avait été jeté sur les côtes de Cerigo ; Gonsalve lui fit parvenir aussitôt pour ses troupes des vivres et des présents, ce qui lui valut de la part de Ravenstein de grands éloges, mais de la part des soldats espagnols de nombreux murmures, à la nouvelle que leur capitaine employait son argent dans des largesses de ce genre ; « mieux vaudrait nous payer, disaient-ils, que d'être si généreux à nos dépens. » L'un d'eux avança même sa hallebarde près du visage de Gonsalve ; mais lui, sans s'effrayer, la détourna de la main gauche : « prends garde de me blesser, camarade, en voulant ainsi jouer avec ton arme », lui dit-il d'un air gai. Toutefois, le Grand Capitaine dut punir sévèrement une injure faite à l'honneur de sa famille ; sa fille, nommée Elvire, le suivait dans toutes ses expéditions ; un capitaine biscayen appelé Iciar, à qui Gonsalve avait manifesté son regret de ne pouvoir encore solder les troupes, alla même jusqu'à lui répondre : « Eh bien, si tu n'as pas d'argent, prostitue ta fille et tu pourras nous payer. » Le Grand Capitaine ne ré-

pliqua rien : le lendemain l'armée espagnole put voir attaché à un poteau le cadavre de l'insolent ; pendant la nuit, Iciar avait été arrêté et pendu par ordre de Gonsalve. Quelque temps après, ayant condamné à mort un soldat coupable, celui-ci reprocha vivement cette sévérité au Grand Capitaine et lui dit qu'il l'attendait au tribunal de Dieu : « Camarade, répondit Gonsalve, je ne suis pas encore prêt à me rendre au lieu de ton assignation, mais pars le premier et tu trouveras là mon frère qui te répondra pour moi. » Cette rigidité et ce sang-froid retinrent encore les mutins ; mais l'argent manquait, et le Grand Capitaine était devenu plus inquiet depuis qu'il savait que César Borgia recrutait des troupes mercenaires pour conquérir la Romagne et la Bologne. Le hasard vint heureusement le tirer d'embarras. Puccio, le même capitaine de galère qui avait sommé Gisdar en Céphalonie, captura un vaisseau génois qui faisait voile vers le Levant, et sous prétexte qu'il portait des armes en Turquie, il confisqua son chargement. Gonsalve trouva là cent mille écus d'or qu'il distribua à ses soldats et lorsqu'on lui reprocha d'avoir de cette manière violé le droit des gens, il répondit qu'il réparerait plus tard le dommage causé.

Vers cette époque les Rois Catholiques, ayant eu connaissance de la trève conclue à Tarente, blâmèrent vivement Gonsalve de n'avoir point demandé

leur adhésion, et estimèrent qu'il était du plus haut intérêt pour l'Espagne que le duc de Calabre ne pût leur échapper pour revendiquer peut-être un jour les droits de son père. Ils assemblèrent un conseil de jurisconsultes et de théologiens. Ceux-ci déclarèrent que, si Gonsalve avait juré sur le corps et le sang de Jésus-Christ de laisser en liberté le duc de Calabre, il n'en avait pas moins eu le tort d'agir sous sa responsabilité privée et de traiter, sans le consentement de ses souverains, une affaire de la plus haute importance ; qu'il ne pouvait désormais enfreindre les ordres des Rois Catholiques puisque déjà bien auparavant il avait juré soumission à Ferdinand et Isabelle ; enfin que ce premier serment annulait le second et que par conséquent le Grand Capitaine était délié de la promesse faite aux Tarentais.

Gonsalve se vit tout à coup dans la triste obligation de se rendre odieux et de discréditer sa parole, ou bien d'être accusé de rébellion envers son souverain. Il résolut de sacrifier son honneur à son devoir.

Les assiégés, qui comptaient sur la promesse du capitaine espagnol, sortirent au jour indiqué et furent autorisés à se retirer avec leurs biens. Mais au moment où le duc de Calabre et son gouverneur se présentèrent sur le rivage, le vaisseau sur lequel ils voulaient s'embarquer fut éloigné à coups de canon

et une galère vint prendre le jeune prince pour l'emmener en Espagne. Le gouverneur du duc de Calabre et le commandant de la ville adressèrent à Gonsalve les plus amers reproches ; ils l'accusèrent d'avoir outragé Jésus-Christ dans son corps et dans son sang, et invoquèrent sur lui la malédiction divine. Le Grand Capitaine demeura impassible ; il leur répondit qu'il avait agi de bonne foi avec la ferme intention de ne pas manquer à son serment, mais que, depuis lors, des ordres formels l'avaient contraint à revenir sur sa parole, et qu'après tout il n'avait aucun compte à leur rendre de sa conduite. N'ayant rien à répliquer à ces raisons, le gouverneur du prince et le commandant de la ville s'embarquèrent pour Naples, et les Espagnols prirent possession de Tarente (1502).

Tel est le seul fait qui a terni la réputation de Gonsalve aux yeux de la prostérité, et que les historiens ne doivent pas avoir la prétention de justifier. Néanmoins, on peut faire observer en faveur du Grand Capitaine que, s'il a ainsi trahi sa parole, ce n'est pas sans de graves motifs, et, dans cette circonstance même, il a prouvé une fois de plus qu'il ne faisait que suivre la ligne de conduite qu'il s'était tracée, que se conformer à l'obligation qu'il s'était imposée : une obéissance absolue à son souverain. On verra dans la suite comment il en fut récompensé.

CHAPITRE TROISIÈME

Sommaire : Les alliés se brouillent. — Gonsalve parlemente avec le duc de Nemours. — Gonsalve dans Barlette. — Combats singuliers. — Le duc de Nemours fait défier Gonsalve. — Réponse du Grand Capitaine. — Sortie des Espagnols. — Combat en champ clos. — Gonsalve prend Castellanetta, puis Ruvo. — Gonsalve apprend la victoire d'Aubigny et sort de Barlette. — Bataille de Cérignoles. — (1502-1503).

Le traité de partage du royaume de Naples avait été rédigé de telle sorte que, dès qu'il faudrait en assurer l'exécution, les alliés ne pouvaient faire autrement que de se brouiller. En effet, la Capitanate, la Basilicate et le Principat ne tardèrent pas à donner lieu à des contestations entre les partageants. Les Français se fondant sur une ancienne division, soutenaient que ces provinces étaient comprises dans le Labour et l'Abruzze et que sans elles le lot de la France était de moitié moins considérable que celui de l'Espagne. A cela les Espagnols objectaient la délimitation faite en dernier temps par Alphonse d'Aragon, et de laquelle il ressortait que les provinces réclamées par la France dépendaient de la Calabre et de la Pouille ; ils répliquaient en outre que, si le roi d'Espagne avait une plus grande

étendue de terres que le roi de France, il y avait compensation pour celui-ci dans le titre du roi de Naples et de Jérusalem, attaché au possesseur du Labour et de l'Abruzze. (1).

Cependant, les Français impatients de combattre s'étaient déjà emparés de quelques places. Le duc de Nemours et Gonsalve demandèrent l'avis de leurs souverains au sujet du litige ; mais Louis XII et Ferdinand le Catholique ne voulurent pas se prononcer, et les généraux résolurent de tenter eux-mêmes une conciliation. Une première conférence eut lieu le 9 juin 1502 dans l'hermitage de Saint-Antoine entre Melfi et Atella : Gonsalve y était accompagné de douze gentilshommes et d'un jurisconsulte, le docteur Thomas Malserit ; le duc de Nemours avait dans sa suite autant de gentilshommes et le docteur Jules Escraciote. Les deux partis ne purent s'entendre, et, le lendemain 10 juin, la ville de Tripalta fut occupée par les Français qui y avaient devancé les Espagnols. Toutefois Gonsalve n'avait pas un nombre suffisant de troupes pour se mettre en campagne ; il feignit de ne point voir dans la prise de Tripalta un retour d'hostilités, et demanda une seconde entrevue au même endroit que la

(1) V. Bibliothèque Nationale, département des manuscrits « *Abrégé du Partaige* » *du royaume de Naples* « *selon l'intencion et vouloir de Gonsalles Ferrand* ». Catalogue ancien fond, tome Ier. 2930, pièce VII, fol. 25.

première. Mais on ne se mit pas plus d'accord qu'auparavant et la guerre fut considérée comme déclarée.

Les Français s'emparèrent aussitôt d'un certain nombre de places, et Gonsalve, suivant l'avis de Prosper Colonna, se renferma dans la ville de Barlette située sur la côte de Bari.

Les principaux chefs de l'armée française discutèrent alors sur le parti à prendre. Trois avis furent en présence. Le premier, le seul raisonnable, fut proposé par le duc d'Aquaviva ; il s'agissait de se saisir de Bari où se trouvait encore Isabelle d'Aragon, veuve de Jean Galéas Sforza ; la prise de Bari devait couper toute espèce de secours aux assiégés de Barlette : mais cet avis fut repoussé avec indignation par les généraux français, qui ne voulurent pas employer leurs forces contre l'infortunée Isabelle. Le second plan, celui de la Palisse et de d'Aubigny, consistait à attaquer Barlette et à l'enlever de vive force : mais le résultat de cette expédition était complétement imprévu. Enfin, selon le dernier avis qui fut suivi jusque dans ses détails, on divisa l'armée française en deux corps, l'un de dix mille fantassins et de trois cents lances, sous les ordres de Nemours, demeura campé à une demi-lieue de Barlette afin de surveiller les mouvements de Gonsalve ; le reste des troupes, commandé par d'Aubigny, s'avança vers la Calabre dans le but de couper les

renforts espagnols qu'on savait devoir passer le détroit dans peu de temps.

En effet, Hugues de Cardonne avait rassemblé en Sicile trois mille fantassins et trois cents chevaux ; rejoint par Emmanuel Benavide et Antoine Leva, il avait pris plusieurs villes de la Calabre et venait d'arriver à Terranova. D'Aubigny était en ce moment à Cosenza. Les deux armées se rencontrèrent le 11 octobre 1502 ; les Espagnols furent battus et Hugues de Cardonne ne put que jeter les débris de son armée dans les meilleures places calabraises.

Gonsalve, toujours à Barlette, voyait ses provisions diminuer de jour en jour, et les soldats espagnols commençaient à murmurer. Le Grand Capitaine essayait de les amuser par des promesses et des expédients : tantôt il leur faisait espérer qu'il allait les conduire à Tarente, où les vivres et le butin, assurait-il, devaient se trouver en abondanee ; d'autres fois il leur persuadait qu'un coffre, qu'il leur montrait, était rempli d'or, et qu'il leur payerait la solde le lendemain de la bataille. Heureusement pour lui, quelques vaisseaux vénitiens chargés d'étoffes et d'argent vinrent ravitailler la ville ; était-ce par entente avec la République ou par le simple effet du hasard que ces subsides arrivèrent ? L'on sait seulement que Chaumont, l'ambassadeur de France, fit à ce propos des reproches et des menaces à l'État vénitien. Le Sénat répondit que, dans cette circonstance, des

négociants avaient agi dans leur intérêt particulier, et que la responsabilité de la République n'était nullement engagée dans les affaires privées des citoyens.

D'un autre côté, Octave Colonna, qui avait été chargé par Gonsalve de demander des troupes à l'empereur Maximilien, s'embarquait à Trieste avec deux mille soldats allemands.

A Barlette, les deux armées ennemies soutenaient avec une patience héroïque les fatigues du siége et du blocus ; les chefs ne manquaient pas de chercher des diversions pour les troupes, et ils excitaient leurs soldats à ces combats singuliers, tant célébrés par les historiens de l'époque.

Le premier de ces combats eut lieu entre Espagnols et Français. Le bruit s'étant répandu que les Français, sans accuser d'infériorité les Espagnols comme fantassins, se targuaient d'être meilleurs cavaliers que leurs ennemis, cent cavaliers espagnols, sur les conseils de Gonsalve, allèrent porter défi à l'armée française et annoncer qu'ils étaient prêts à démentir une aussi injuste prétention. Le lundi 11 novembre 1502, un héraut vint du camp à Barlette, et proposa un combat de onze cavaliers français, contre onze cavaliers espagnols ; la convention fut acceptée et le rendez-vous fut donné à Trani, entre Viselo et Barlette. Parmi les Espagnols se trouvait Diego Garcia de Paredes qui, malgré

trois blessures à la tête, voulut participer à la lutte. Avant le combat Gonsalve les fit venir et leur dit que, ne pouvant douter de la justice de leur cause, et de leur valeur comme cavaliers, ils devaient compter sur une victoire certaine ; que non seulement leur propre gloire était engagée, mais la réputation de l'armée tout entière, de leur nation et de leurs princes dépendaient de cette lutte ; qu'il fallait en conséquence combattre avec bravoure et s'aider les uns les autres, avec la ferme intention de périr plutôt que d'être vaincus. (1) Tous le jurèrent. La lutte fut acharnée et la victoire indécise. Ceux des Français qui se distinguèrent le plus furent la Palisse et Bayard ; parmi les Espagnols, on remarqua Diego de Vera et surtout Diego de Paredes qui, se trouvant un instant sans armes, se défendit à coups de pierres, et cet incident ayant été répété, Gonsalve s'écria : « Je ne m'étonne point que ce brave homme ait eu tant de succès avec des armes dont la nature lui a si bien appris à se servir. » Il paraît qu'à certains moments, Diego de Paredes, pris de

(1) « La première chose, leur dit Gonsalve, que doivent foire les cavaliers qui se disposent à se battre en champ clos, doit être de foire voir la justice de la cause qu'ils entreprennent de défendre ; car sans cela ils ont à craindre que Dieu, leur souverain Juge et Protecteur de l'innocence, ne les abandonne, et qu'ils ne remportent au combat que de la honte et de la confusion. Au reste dans cette occasion, ce n'est point votre affoire particulière, c'est la cause

subites envies de lutter avec un ennemi imaginaire, frappait à coups de pieds, ou poursuivait avec des pierres ceux qu'il rencontrait. (1).

Peu de temps après, eut lieu un duel célèbre surtout par la qualité des combattants. Bayard dans une escarmouche avait fait prisonniers quelques Espagnols, parmi lesquels se trouvait Alonse Sotomayor, cousin du roi d'Espagne. Le vainqueur avait usé envers son captif de la plus grande courtoisie et n'avait exigé de lui qu'une modique rançon ; de retour au camp, Sotomayor se plaignit vivement de la façon dont il avait été traité,et ce reproche étant parvenu aux oreilles de Bayard, celui-ci demanda satisfaction : Gonsalve obligea Sotomayor à accepter

du Roy et de toute la nation ; elle est conforme au droit et à la raison ; ne doutez donc pas de la victoire puisque la cause que vous soutenez est juste ; disposez-vous au combat, braves cavaliers, courez au champ de bataille pleins de confiance et avec cette valeur dont vous avez déjà donné tant de preuves, et souvenez-vous que le succès décidera de votre réputation, de l'honneur de votre Patrie, de la gloire de leurs Majestés Catholiques et du bonheur de tous tant que nous sommes : un seul de ces titres suffiroit pour vous animer à prodiguer votre vie et à répandre tout votre sang. Nous comptons sur vous, ne trompez point nos espérances. Si vous ne sortez pas vainqueurs du combat, comment oserez-vous rentrer dans le camp, de quel œil vous regarderons nous ? » — J. de Mariana, *Histoire d'Espagne*. Trad. de Charenton. An. 1502.

(1) Le P. Duponcet. *Consalve de Cordoue*, l. III in-fine.

le défi, prétendant que, s'il y avait eu insulte de part ou d'autre, elle devait être réparée. (1) Sotomayor était d'une taille très élevée et se flattait d'avance d'être victorieux ; mais, dans le feu de l'action, Bayard, ayant profité d'un intervalle entre la cuirasse et le casque de son adversaire, le frappa mortellement.

A cette époque et par suite des nombreux engagements, beaucoup de prisonniers avaient été faits de chaque côté. Gonsalve d'accord avec Nemours réglementa le tarif de la rançon : il fut convenu que le rachat d'un fantassin équivaudrait au prix de sa solde pendant un mois, celui d'un cavalier pendant trois, celui d'un officier subalterne ou d'un capitaine pendant six mois, celui d'un colonel pendant un an. De plus, les deux généraux s'engagèrent à traiter leurs prisonniers avec courtoisie et humanité.

Cependant les Français s'étaient emparés de plusieurs places dans la Calabre. D'Aubigny avait enlevé Canosa, sur la rivière d'Ofanto ; Pierre Navarre et Péralta, malgré une héroïque défense, avaient été obligés de se rendre, Péralta ayant capitulé après le deuxième assaut. La garnison aurait été massacrée sans d'Aubigny qui retint ses soldats et réussit à faire échapper les vaincus ;

(1) « ... que era preciso hacer olvidar sus injuriosas palabras con la gloria del combate, ó sufrir el castigo que merecia por ellas. »

ceux-ci se retirèrent à Tarente et s'établirent en garnison. Gonsalve, moins généreux dans cette occasion et indigné de la prise de Canosa, voulait faire égorger les ôtages français ; mais Péralta, reconnaissant envers d'Aubigny, put les faire enfuir. A cette nouvelle le Grand Capitaine envoya aux galères le malheureux Péralta, qui s'évada plus tard et entra dans l'armée française (1).

Gonsalve tenait toujours dans Barlette, et, grâce aux sorties de Mendoze, des troupeaux capturés entraient fréquemment dans la ville. Les soldats français au contraire se plaignaient, et les bergers de la Capitanate menaçaient d'aller demander protection aux Espagnols. Le duc de Nemours se décida à prendre une nouvelle attitude ; il envoya un héraut défier Gonsalve et provoquer une sortie de Barlette. Le Grand Capitaine fit répondre qu'il avait coutume de combattre quand l'occasion s'en présentait et non quand l'ennemi en avait envie ; qu'il le priait d'attendre que les Espagnols eussent ferré leurs chevaux et affilé leurs épées. (2) Nemours, croyant l'avoir intimidé, s'éloigna de Barlette. Les

(1) Mézerai. *Histoire de France*, règne de Louis XII.

(2) « ... que él estaba acostumbrado á combatir cuando la ocasion y conveniencia lo pedia, y no cuando á su enemigo se le antojaba : y asi que aguardase á que los suyos herrasen los caballos, y afilasen las espadas. » Manuel José Quintana, *Vidas de Españoles célebres*, t. II, p. 74-75.

soldats de Gonsalve se récrièrent : ils voulaient combattre immédiatement ; le Grand Capitaine les loua de leur bravoure et leur assura qu'avant peu ils auraient l'occasion de se signaler. En effet les Français ayant pris le chemin de Canosa, Gonsalve lança à leur poursuite, le 15 janvier 1503, un corps de cavalerie et un autre d'infanterie, sous les ordres de Mendoze. L'infanterie s'avança sans être vue sur les deux côtés de la route que suivait Prosper Colonna avec la cavalerie, seule en évidence. Les Français, trompés par cette manœuvre, firent tourner bride à leur gendarmerie qui suivait le gros des bataillons ; celle-ci fit une charge sur la cavalerie espagnole qui simula une retraite et l'entraîna fort en arrière. Alors l'infanterie de Mendoze se mit brusquement en ligne et coupa la gendarmerie française qui, surprise de cette manière, laissa à la cavalerie de Colonna tout le temps de se rassembler, et fut taillée complétement en pièces, en abandonnant les bagages et les bestiaux de l'armée française.

Quand Nemours apprit la nouvelle de cette déroute il ne lui était plus possible de la réparer, car il venait de diviser son infanterie, dont une partie avait été envoyée à Ruvo avec la Palisse, et l'autre à Quadrata avec Formans.

Mendoze, après avoir quelque temps poursuivi les fuyards, retourna vers Barlette et rencontra en route le Grand Capitaine, tout prêt à venir à son

secours en cas d'échec. Gonsalve félicita son général et remercia ses troupes auxquelles il promit une paye double pendant un mois.

Le 20 janvier, des espions informèrent le Grand Capitaine que la Palisse devait sortir de Ruvo avec deux cents lances et trois cents chevaux pour venir piller les environs de Barlette. Gonsalve donne à Mendoze deux cents lances, cinq cents chevaux et trois cents fantassins, et le fait embusquer pendant la nuit dans un endroit que les Français devaient traverser. Le cheval de la Palisse s'étant abattu en sortant de Ruvo, le général voulut renoncer à l'expédition, mais un de ses lieutenants, nommé la Motte, prit avec lui soixante-dix lances, et se dirigea sur Trani, où il espérait surprendre les Espagnols qui venaient s'y approvisionner. La Motte tomba dans l'embuscade et fut fait prisonnier avec sa troupe dont deux soldats seulement se sauvèrent. (1)

Quelques jours après, Mendoze invita à un festin les officiers espagnols et italiens ainsi que les prisonniers de distinction ; parmi ces derniers se trouvait la Motte. La conversation s'étant engagée sur l'expédition du 15 janvier, Mendoze félicita d'abord les Français de la façon dont ils avaient combattu, puis il adressa des éloges aux Espagnols et aux Italiens de Colonna. A ces mots la Motte s'écria

(1) Juan de Ferreras. *Historia de la España*, an. 1503.

qu'il voulait bien accorder aux Espagnols une expérience militaire égale à celle des Français, mais qu'il n'admettait pas que l'on plaçat les Italiens sur le même rang. Iñigo de Ayala, qui se trouvait à côté de la Motte, l'engagea à se modérer en lui disant qu'il ne fallait pas s'attirer un mauvais parti pour quelques mots lancés dans l'excitation d'un repas. « Qu'ils m'appellent, reprit la Motte, et je m'engage à justifier par une action d'éclat ce que je viens d'avancer, et de prouver à tous que c'est la vérité et non le vin qui parle par ma bouche. »

Prosper Colonna, ayant appris ce qui s'était passé, demanda une réparation et, la Motte la lui ayant refusée, se rançonna, puis alla chercher dans l'armée française l'élément nécessaire pour mettre son défi en exécution. Telle fut l'origine de la lutte qui eut lieu en champ clos le 13 février 1503, entre treize Italiens et treize Français, combat tant vanté par les historiens de l'époque et dans lequel les Français, supérieurs pendant toute la durée de l'action, furent à la fin terrassés par surprise. Guicciardini cite les moindres détails et donne les noms de tous les combattants italiens (1). Gonsalve félicita les vainqueurs, les fit dîner à sa table et les combla de présents.

Le 12 février, veille de ce fameux combat singulier, les habitants de Castellanetta, opprimés par

(1) Francesco Guicciardini (l. V, § 12).

les Français, avaient fait offrir à Pierre Navarre et à Luis de Herrera, qui se trouvaient à Tarente, de se livrer à eux, s'ils venaient avec leur armée pendant la nuit. La prise de cette ville était d'autant plus importante pour les Espagnols, que les Français y avaient mis en réserve leurs armes et leurs victuailles. D'après les ordres de Gonsalve, Pierre Navarre et Luis d'Herrera se rendirent à Castellanetta, comme il était convenu, et, profitant du sommeil de la garnison, ils entrèrent sans difficultés dans la ville. Sur cent Français, quarante furent tués et les autres faits prisonniers puis envoyés à Barlette. On blâma sévèrement le duc de Nemours d'avoir laissé enlever de la sorte Castellanetta, et, afin de réparer cette faute, il se hâta de retirer ses meilleures troupes qui assiégeaient Barlette, pour les envoyer reprendre une place aussi importante. Mais les Espagnols avaient eu le temps de se fortifier dans Castellanetta, et les Français, à leur arrivée, rencontrèrent des murs et des retranchements contre lesquels leur artillerie fut employée sans succès. Toutefois, le duc de Nemours était à même de prendre de nouvelles mesures pour forcer la place, quand il se vit tout à coup obligé d'abandonner son entreprise.

Il avait envoyé vers Castellanetta une grande partie de la garnison de Ruvo, et la Palisse se trouvait avec trois à quatre mille hommes seulement

dans cette dernière place. Gonsalve, étant au courant de cela, jugea qu'il pourrait sans difficultés sortir de Barlette, qui n'était plus bloquée, et s'avancer jusqu'à Ruvo, dont la distance n'était que de cinq ou six lieues. Le 22 février, le Grand Capitaine sortit de Barlette avec onze canons, six cents chevaux et trois mille fantassins. La garnison de Ruvo, brusquement attaquée à l'improviste, se défendit courageusement mais en vain ; la gendarmerie française fut rompue et les assaillants pénétrèrent dans la place : la Palisse fit des prodiges de valeur. « Ce gentil chevalier, » dit Mézerai (1), « une halebarde à la main, après avoir renversé par terre l'enseigne qu'ils (les Espagnols) avoient arborée, estant environné de toutes parts et durement assailly, ne s'esbranloit non plus qu'une tour inexpugnable, sinon qu'il frappoit à toutes mains si dru et si fort qu'il escartoit bien loin ou renversoit à ses pieds ceux qui le vouloient approcher. Les ennemis, après l'avoir en vain choqué à coups de lances et de piques, laschèrent leurs traits et leur artillerie sur luy. Mais voyant qu'ils endommageoient les leurs-mêmes, ils s'advisèrent de luy jetter un caque de poudre enflammé sur la teste. De la pesanteur du caque et de la violence du feu le chevalier fut porté à bas du rempart, tout froissé et tellement en feu

(1) *Histoire de France*, règne de Louis XII.

que la fumée luy sortoit à gros boüillons par l'ouverture de ses armes. Néantmoins, ayant été promptement secouru par la grande abondance d'eau que les siens lui jettèrent, demy-grillé qu'il estoit et tout meurtry de la pesanteur des coups et de celle de sa cheute, chose incroyable, il fit retraitte jusqu'aux pieds du chasteau. Et là s'estant encore défendu à merveilles, le sang et les forces, non pas le courage lui défaillant, il se rendit à Diego Mendoza, mais ne luy voulant pas rendre l'espée il la jetta le plus loin qu'il put. Consalve le fit mener à l'instant sur le bord du fossé du chasteau, pour obliger ceux de dedans à le rendre : mais bien loin de les y persuader de peur de la mort, il les exhorta de tenir tant qu'ils en auroient le moyen. » La Palisse fait prisonnier, la ville fut bientôt prise et les habitants demandèrent grâce. Gonsalve recommanda à ses troupes d'agir avec douceur, et emmena la plus grande partie de la population à Barlette, où il arriva avant que le duc de Nemours, qui marchait au secours de Ruvo, en eut connu la prise. Le Grand Capitaine récompensa ses meilleurs fantassins en leur donnant les chevaux des ennemis qu'on venait de capturer. Les femmes des habitants furent respectées et congédiées sans rançon, les hommes purent se racheter pour peu d'argent ; quant aux soldats prisonniers, ils furent envoyés sur les galères de Lezcano : on blâma Gonsalve de cette

mesure de sévérité ; il répondit que c'était au contraire une grâce qu'il faisait, en laissant la vie à des hommes pris les armes à la main au moment d'un assaut.

Le succès paraissait avoir complètement abandonné les Français. Le 5 mars 1503, Hugues de Cardonne avait reçu des secours en Calabre ; il s'empressa de venger par une revanche éclatante la défaite que d'Aubigny lui avait infligée à Terranova. La bataille eut lieu à Seminara le 21 avril. D'Aubigny, battu par Hugues de Cardonne et Fernand d'Andrade, fut obligé de se réfugier dans le château d'Angitola où il capitula quelques jours après.

Gonsalve ne connut pas immédiatement la victoire de Cardonne, que le duc de Nemours avait tout intérêt à lui cacher. Le Grand Capitaine songeait néanmoins à quitter Barlette où un renfort de deux mille Allemands l'avait rejoint depuis le 10 avril. Les provisions de bouche commençaient à diminuer sensiblement depuis l'augmentation des troupes, et de plus le typhus venait de se déclarer parmi la garnison, beaucoup d'Allemands ayant été rendus malades par le climat malsain. Gonsalve résolut à tout prix de sortir de Barlette et il ordonna à Navarre et à Luis d'Herrera qui étaient à Tarente de venir auprès de lui. Ceux-ci profitèrent de leur retour pour surprendre Louis d'Ars et le duc d'Aqua-

viva, qui, de leur côté, avaient été mandés par le duc de Nemours.

Le lendemain du jour où Navarre et Luis d'Herrera furent arrivés, un prisonnier espagnol qui s'était évadé, vint annoncer à Gonsalve la défaite de d'Aubigny à Seminara. Le Grand Capitaine ne demeura pas un jour de plus à Barlette où il était depuis sept mois ; le 27 avril 1503, il prit avec ses troupes le chemin de Cérignoles. La marche fut des plus accélérées ; les soldats supportaient difficilement la chaleur excessive sur ces routes poudreuses, et beaucoup tombaient épuisés de fatigue. Gonsalve ordonna à chaque cavalier de prendre un fantassin en croupe, et lui-même donna l'exemple en faisant monter sur son cheval un porte-drapeau allemand. Le lendemain on arriva à Cérignoles.

Cérignoles est située en haut d'une colline sur le penchant de laquelle se trouvaient des vignes limitées au bas par un fossé. Gonsalve eut le temps de faire élargir le fossé ; au-delà, les Espagnols plantèrent des pieux et firent des cavités qu'ils recouvrirent de feuilles sèches, afin d'entraver la cavalerie française. Ces travaux étaient à peine terminés que l'on signala l'ennemi au Grand Capitaine.

Toutefois le combat n'eut pas lieu immédiatement. La nuit commençait à tomber et le duc de Nemours préférait attendre le lendemain pour livrer bataille : il prétendait que les vivres manquaient à

Cérignoles, et que l'armée espagnole serait obligée de quitter la hauteur pour se retirer dans la plaine, où il y aurait alors plus d'avantage à lutter. Mais Yves d'Allègre critiqua cette opinion, assura que le lendemain il ne serait plus temps d'agir et qu'il fallait profiter de ce que les Espagnols étaient mal retranchés. Nemours, piqué au vif par les paroles de son général, donna le signal de l'attaque (1).

Les forces des Français consistaient en cinq cents lances, deux mille chevaux et quatre mille fantassins ; du côté des Espagnols on comptait cinq mille

(1) Quand les Espagnols se virent surpris par les ennemis, Gonsalve leur dit : « Vous sçavez que les guerriers ne doivent respirer qu'à la gloire de vaincre leurs ennemis. La victoire est toujours achetée au prix du danger. Accoutumés aux plus grandes fatigues, vous loisserez-vous abattre à la vue du péril dans un jour où vous devez recueillir le fruit de votre constance. La cause que nous défendons est si juste que nous ne devrions pas douter un moment de la victoire, quand même nos ennemis auroient l'avantage du nombre ; mais aujourd'hui vous l'emportez sur eux en nombre comme en courage. Accoutumés que vous êtes à remporter des victoires, les François que vous voyez devant vous viennent eux-mêmes vous apporter leurs dépouilles ; mais ce qui doit encore vous animer, c'est que tous les Italiens font des vœux, ou en public, ou en secret, pour le succès heureux de nos armes. Vous me demandiez à tout moment que je vous menasse à l'ennemi ; le voilà. Il n'est plus temps de reculer. Si vous êtes encore animés de votre ancienne valeur, ce jour, oui ce jour, va mettre fin à toutes vos infortunes. » Puis il sonna la charge. J. de Mariana, *Histoire d'Espagne*, an 1503. Trad. de Charenton.

cinq cents fantassins et quinze cents cavaliers. L'armée française fut divisée en trois corps placés à hauteur inégale « de telle sorte, dit du Poncet (1), que sans se toucher ni être sur une même ligne, ils alloient en déclinant avec un intervalle assez considérable entre la droite et le champ de bataille, comme entre le corps de bataille et la gauche, ce qui ne représentoit pas mal les trois derniers doigts de la main ». Gonsalve avait placé son infanterie au centre, Allemands et Espagnols séparés par un intervalle suffisant afin qu'un escadron d'arrière-garde put se porter en avant sans déranger cet ordre ; la cavalerie espagnole était aux deux ailes. Le fossé séparait les deux armées.

L'artillerie espagnole causa beaucoup de mal aux Français qui ne pouvaient franchir le fossé, et commençaient à se débander lorsque l'on vint annoncer à Gonsalve que sa réserve de poudre avait pris feu. « Courage, s'écria-t-il en apercevant les flammes, ces lueurs sont le présage de la victoire (2). » La détonation épouvantable effraya les Français et les Espagnols prévenus les attaquèrent vivement à l'arme blanche. La déroute fut complète : Nemours

(1) *Consalve de Cordoue*, livre III in-fine

(2) « Buen ánimo, amigos; esas son las luminarias de la victoria. »

fut tué d'un coup d'arquebuse (1) ; Louis d'Ars se réfugia à Venouse et Yves d'Allègre battit en retraite vers Gaëte; enfin près de quatre mille Français restèrent sur le champ de bataille.

La bataille de Cérignoles fut livrée le 28 avril 1503.

CHAPITRE QUATRIÈME

Sommaire : Tentatives de conciliation. — Politique du roi d'Espagne. — Gonsalve marche sur Naples. — Il entre dans Naples et s'empare des forteresses. — Il enlève plusieurs places du Labour et se présente devant Gaëte. — Il ne peut s'en rendre maître. — Il fait camper son armée. — (1503.)

Vers l'époque où se livra la bataille de Cérignoles, Gonsalve reçut de France un courrier expédié de Lyon par l'archiduc Philippe d'Autriche, gendre de Ferdinand le Catholique, qui lui faisait connaître qu'une transaction avait été signée le 2 avril entre

(1) « Après la bataille, Gonsalve fit chercher parmi les morts le corps de Nemours, et, l'ayant trouv, el'envoya en grande pompe à Borléta pour y être déposé dans l'église du couvent de Saint-François après des obsèques très solennels. » — J. de Ferreras. *Hist. de la España,* traduct. d'Hermilly, an 1503.

les rois de France et d'Espagne, et que toute hostilité devait être suspendue en Italie.

Il avait été convenu que Ferdinand et Louis XII conserveraient chacun leur part du royaume de Naples jusqu'au mariage du jeune Charles d'Autriche avec Claude de France, et que les provinces contestées seraient confiées en dépôt à l'archiduc Philippe, père du fiancé. Deux courriers lancés au nom de la France et de l'Espagne avaient ordre de prévenir le duc de Nemours et Gonsalve de cesser la guerre.

Mais Ferdinand était trop habile et n'avait pas assez de loyauté pour se conformer à un pacte qui eut été actuellement utile à ses adversaires. Voulant empêcher que la France envoyât une nouvelle armée au duc de Nemours, il avait feint de désirer la paix et en avait signé les conditions. Mais d'un autre côté, le roi d'Espagne savait que le renfort de troupes envoyé à d'Aubigny était arrivé en Italie, et que Gonsalve venait de recevoir de l'empereur Maximilien deux mille Allemands, enfin que l'armée du Grand Capitaine était deux fois plus nombreuse que celle du duc de Nemours : dans de pareilles conditions l'intérêt de Ferdinand était de continuer la guerre et il avait fait avertir son général de ne point se conformer au traité de Lyon.

Gonsalve était donc prévenu et quand le messager de l'archiduc vint lui annoncer que la paix était

signée : il lui répondit que, malgré le respect qu'il portait à Philippe d'Autriche, il ne pouvait renoncer à la lutte sans un ordre formel du roi d'Espagne. Puis, voyant que Ferdinand n'avait point désavoué les conquêtes de Castellanetta et de Ruvo, le Grand Capitaine prit le 1er mai 1503 la direction de Naples.

Melfi se trouvait sur son passage. Devant les sommations de Gonsalve, Caraccioli qui commandait cette ville, n'osa point capituler lui-même, et laissant les habitants libres de leur sort, il se retira à Venosa où Yves d'Allègre s'était réfugié avec les débris de l'armée française, après la bataille de Cérignoles.

Arrivé à Acerra, des députés napolitains vinrent au-devant du vainqueur, lui jurèrent fidélité et lui demandèrent le maintien de leurs priviléges. Le Grand Capitaine accorda ce qu'on réclamait de lui et arriva à Naples le 14 mai ; il fut logé dans le palais de Salerne et ses soldats reçurent le meilleur accueil des habitants.

Les Français s'étaient réfugiés dans les forteresses de Naples, et paraissaient disposés à s'y défendre opiniâtrement. Gonsalve résolut d'abord d'attaquer la tour de Saint-Vincent, située à l'entrée du port, qui était plus faible que les deux châteaux. Les murailles tombèrent sous les coups de l'artillerie, et les assiégés capitulèrent. L'ordre fut aussitôt donné de s'occuper aussi promptement que possible de la

réduction du Château-Neuf, car on avait signalé l'approche de la flotte française commandée par Ravenstein. Grâce à Pierre Navarre, une mine creusée en dessous de la citadelle fut en état de jouer le 11 juin 1503. L'explosion renversa le mur, et le lendemain les Espagnols purent facilement pénétrer dans le château. Gonsalve à la tête de ses troupes donna l'assaut; les Français tentèrent de se renfermer dans une cour intérieure, mais, de nouveau forcés en cet endroit, ils furent obligés de se rendre. Malgré les efforts du Grand Capitaine, ses soldats égorgèrent la garnison française et pillèrent les nombreuses richesses amassées par les Français et réunies par eux dans le Château-Neuf; mais tous les vainqueurs n'eurent point une part du butin et quelques-uns des moins favorisés s'en plaignirent à Gonsalve : « Allez chez moi, leur répondit-il, prenez ce que vous trouverez et qu'ainsi ma libéralité compense votre mauvaise fortune. » Il fut pris au mot, tous les vagabonds et le rebut de la population napolitaine coururent à son palais et le dévalisèrent de fond en comble. Gonsalve nomma Nuño d'Ocampo gouverneur du Château-Neuf, et il partit le 18 juin pour Gaëte en laissant à ses généraux le soin de s'emparer du château de l'Œuf qui fut enlevé par Pierre Navarre le 11 juillet. Le lendemain de sa prise, la flotte de Ravenstein se présentait devant la forteresse qui l'éloigna à coups de canon.

Le Grand Capitaine s'aperçut bientôt que les troupes amenées avec lui ne suffiraient pas pour prendre Gaëte, où se tenait d'Allègre avec quatre cents lances et de quatre à cinq mille fantassins. Il donna l'ordre à Prosper Colonna de marcher sur cette place en passant par Sessa; lui, au contraire, résolut de s'emparer des petites villes des environs, et de retourner sur Gaëte du côté de Fondi.

Il alla droit à San-Germano qu'il prit le 24 juin avec l'aide de Diego de Paredes et de Zamuido, puis, après avoir fortifié cette place, il se dirigea sur Roccaguillermo d'où il chassa les Français le 29 juin, et, s'étant rendu maître de Trajetto, de Mola et de Castelnovo il se présenta devant Gaëte le 1er juillet 1503.

Mais il ne tarda pas à apprécier toutes les difficultés de son entreprise. L'invention de Pierre Navarre devenait inapplicable vis-à-vis des fortifications avancées de Gaëte, et il ne fallait point songer à affamer une ville que la flotte de Ravenstein approvisionnait constamment. Deux assauts, dont l'un causa la mort de Hugues de Cardonne, furent tentés par Gonsalve : deux fois les Espagnols furent repoussés. De plus, le Grand Capitaine apprit qu'une flotte franco-génoise avait, le 6 août, amené devant Gaëte, sous les ordres du marquis de Saluces quatre mille Corses et Gascons. Cette flotte précédait le corps considérable que Louis XII avait lancé en Italie.

Tout en ne perdant pas de vue le siége de Gaëte, Gonsalve voulut se tenir sur la défensive. Il fit camper son armée aux environs de Mola et se borna à attendre la suite des évènements.

CHAPITRE CINQUIÈME

Sommaire : Louis XII lance une armée en Italie. — Séjour de la Trémoille dans les États-Pontificaux. — La Trémoille est remplacé dans son commandement par le marquis de Mantoue. — Rencontre des deux armées sur les bords de Garigliano. — Un pont jeté par les Français est disputé avec acharnement. — Le marquis de Saluces commandant de l'armée française. — Gonsalve reçoit des renforts. — Il attaque le marquis de Saluces qui bat en retraite. — Déroute de l'armée française. — Le Grand Capitaine se présente devant Gaëte. — Traité de Gaëte. — Générosité de Gonsalve envers ses lieutenants. — (1503-1504.)

En apprenant de quelle manière Ferdinand venait d'exécuter le traité de Lyon, Louis XII avait ordonné des levées considérables. Deux armées devaient passer les Pyrénées et entrer en Espagne par la Biscaye et le Roussillon. Une flotte française, sous les ordres du marquis de Saluces, nommé vice-roi de Naples en remplacement du duc de Nemours,

devait croiser dans la Méditerranée les secours envoyés à Gonsalve. Enfin Louis de la Trémoille, avec huit cents lances et cinq mille fantassins, allait en Italie se joindre aux troupes que les barons de Toscane et de Bologne mettaient à la disposition de la France. L'enthousiasme était tel chez les Français que quelqu'un ayant dit à la Trémoille que les Espagnols l'attendaient en Italie, il avait répliqué : « Je donnerais vingt mille ducats pour rencontrer Gonsalve dans les plaines de Viterbe. » Cette réponse, prétend Quintana (1), parvint aux oreilles de Laurent Suarez, ambassadeur d'Espagne à Venise, qui avait ajouté en riant que le duc de Nemours aurait donné bien davantage pour ne pas rencontrer le Grand Capitaine dans la Pouille (2).

Gonsalve dut rester plus de temps qu'il ne l'avait cru tout d'abord dans les environs de Mola. L'armée française, retardée par différents motifs, avait dû, pour son malheur, ajourner son entrée dans le royaume de Naples.

Alexandre VI était mort subitement le 18 août 1503, et le roi de France ne pensait qu'à faire proclamer par le conclave son ministre, le cardinal Georges d'Amboise. Le candidat français avait un

(1) *Vidas de Españoles célebres*, t. II, p. 96.

(2) « Mas hubiera dado el duque de Nemours por no haberle encontrado en Pulla. »

adversaire redoutable, le cardinal Julien de la Rovère, et, pour empêcher l'élection de ce dernier, Georges d'Amboise dut faire reporter les voix qui lui étaient acquises, à lui-même, sur Francesco Piccolomini, vieillard atteint d'une maladie mortelle, qui fut proclamé sous le nom de Pie III. Mais, pendant tout ce temps, l'armée française était à Rome, et la Trémoille, déjà malade, n'avait pu résister au climat malsain des rives du Tibre : il avait été contraint de résigner son commandement. A sa place, Louis XII avait nommé le marquis de Mantoue. Ce choix mécontenta gravement les officiers français, qui se voyaient obligés d'obéir à leur ancien ennemi de Fornoue.

Pie III mourut le 19 octobre 1503, et le nouveau conclave eu lieu le 31. Julien de la Rovère, ennemi déclaré de la France, fut élu pape sous le nom de Jules II.

L'armée française avait pris la route de Naples dans les premiers jours d'octobre, et les retards subis par elle avaient donné à Gonsalve le temps de lui fermer l'entrée du royaume en plusieurs endroits. Il avait laissé quelques troupes auprès de Mola et s'était avancé vers le mont Cassin, célèbre par la fameuse abbaye des Bénédictins. Le 10 octobre l'assaut s'était livré, la garnison de la place avait été égorgée et le monastère pillé, malgré les ordres du Grand Capitaine. Puis, Gonsalve s'était

fortifié dans San-Germano et y attendait les Français.

Ceux-ci avaient pris Rocca-Secca, courageusement défendue par Zamuido, Pizarre et Villalba; puis, le marquis de Mantoue, sollicité par ses officiers d'attaquer San-Germano, y envoya quelques détachements qui n'obtinrent aucun résultat. De là, on s'avança vers Roccaguillermo, et, profitant de l'absence momentanée du gouverneur Tristan d'Acuño; les Français s'emparèrent de cette ville, avec l'aide des habitants, le 15 octobre 1503. Le lendemain, Gonsalve envoyait deux mille cinq cents fantassins, sous les ordres de Pierre Navarre pour reprendre Roccaguillarmo.

Le marquis de Mantoue était pressé de se rendre à Naples, et, vers la fin d'octobre, en arrivant au bord du Garigliano, il aperçut l'armée de Gonsalve sur la rive opposée. On hésita longtemps, dans le camp français, pour savoir comment on l'attaquerait. L'on convint de jeter un pont de bateaux, et l'artillerie placée sur une hauteur, de manière à dominer le fleuve, protégea suffisamment cette exécution. Le 5 novembre, les Français se hasardèrent à traverser; mais, les Espagnols s'étant élancés à leur rencontre, une lutte acharnée s'engagea. L'artillerie française, vis-à-vis d'une mêlée aussi confuse, devenait sans action. Gonsalve, au milieu de ses soldats, combattait corps à corps et s'aventurait

dans les situations les plus périlleuses, tellement, que Diego de Paredes, le voyant au plus fort du danger, lui reprocha de s'exposer de la sorte : « C'est vous qui me blâmez, Diego ! répondit le Grand Capitaine; eh bien, si vous me jugez trop téméraire, donnez-moi vous-même l'exemple de la lâcheté. » Hugues de Moncade prétendit n'avoir jamais vu de lutte plus terrible. Le pont ne suffisait plus à contenir cette masse compacte et frémissante de combattants. Les uns, couverts de blessures, étaient foulés aux pieds ; d'autres, renversés par le choc, étaient précipités dans le fleuve. Un enseigne espagnol nommé Illescas, ayant eu la main droite enlevée par un boulet, avait saisi son fanion de la gauche, et cette main, à son tour coupée par une épée, il avait réussi à maintenir le drapeau entre ses bras. Gonsalve, témoin de cet héroïsme, le récompensa dignement. Les Français, n'ayant rien retiré de cette expédition, apprirent, en arrivant au camp, que les Espagnols s'étaient rendus maîtres de Roccaguillermo, après avoir forcé le commandant Montfort à capituler.

Le marquis de Mantoue fut alors amèrement critiqué par ses lieutenants : on lui reprochait d'avoir, en essayant de passer le Garigliano, perdu un temps précieux, car l'hiver s'annonçait comme devant être humide, et les boues du marais de Minturnes ne paraissaient pas une des moindres difficultés pour

arriver jusqu'à Naples ; de plus, on le blâmait avec juste raison d'avoir laissé reprendre Roccaguillermo. Pour se soustraire à ces accusations, le général se retira, sous prétexte de maladie, le 1er décembre, et laissa l'armée entre les mains du marquis de Saluces, vice-roi de Naples.

Le nouveau commandant des Français prit d'autres mesures. Il fit placer un nouveau pont dans un endroit plus convenable. Yves d'Allègre le traversa, et, tenant tête avec quatre cents gendarmes à la cavalerie de Gonsalve, des travailleurs français eurent le temps de construire un fort sur la rive appartenant aux Espagnols. Gonsalve ne se découragea pas ; il résolut de temporiser. Il fit camper son armée à un quart de lieue du pont français, dans un vallon que le marquis de Saluces était obligé de traverser pour continuer son chemin sur Naples.

La position des Espagnols paraissait beaucoup moins avantageuse que celle des Français. Les eaux de pluie, accumulées dans le bas-fond qu'occupait l'armée de Gonsalve, ne pouvaient s'écouler, et, si la température ne se modifiait pas, le débordement du Garigliano ou la gelée, dans cet hiver exceptionnellement rigoureux, auraient anéanti en quelques heures des milliers de soldats ; les officiers ne manquèrent pas de faire ces remarques et de manifester leurs craintes à Gonsalve : « J'aime mieux trouver

ici la mort, avait répliqué le Grand Capitaine, que de reculer d'un pas pour prolonger ma vie de cent ans. » (1)

Le marquis de Saluces au contraire, mieux bivouaqué, paraissait tirer profit de cet état de choses en attendant du secours. Mais la situation ne demeura pas longtemps si prospère. Le manque d'argent et de vivres, résultat de la malversation des trésoriers, le climat humide et malsain, causèrent une notable diminution dans les rangs de l'armée française : chaque jour des soldats désertaient ou mouraient par centaines.

Au bout de quelques semaines de patience, l'armée espagnole, maintenue par une discipline sévère, avait résisté : la cavalerie française était absolument décimée. Un secours inattendu vint tirer Gonsalve de son immobilité. Bartelemi Alviano, chef de la maison des Orsini, avait, après la mort d'Alexan-

(1) Gonsalve dit à ses officiers qui lui conseillaient la retraite : « Je sçais très bien quelle est la situation de nos affoires et de quelle importance est pour le service du Roy de combattre ici l'ennemi ; je suis résolu d'avancer et de passer sur le ventre des François quand je devrois y périr, et trouver mon tombeau sur le champ de bataille plutôt que de reculer un seul pas avec assurance d'un siècle de vie ; je regarde ce jour comme le terme de mes travaux ou la fin de ma vie. Dieu décidera aujourd'hui de mon sort comme il ploira à sa Divine Majesté, mais que personne n'ose seulement me proposer le controire. » — J. de Mariana. *Histoire d'Espagne.* Trad. de Charenton. An. 1503.

dre VI, rompu toute relation avec César Borgia, et venait de se rallier à la politique espagnole. Vers le milieu de décembre, il envoya au camp de Gonsalve une grande partie des troupes du duc de Valentinois. L'armée du Grand Capitaine, ainsi renforcée, compta alors neuf cents hommes d'armes, mille chevau-légers et neuf mille fantassins espagnols. Sur les conseils d'Alviano, Gonsalve résolut de changer promptement de position, à l'insu des ennemis, et de surprendre l'armée française après l'avoir tournée. On décida de jeter clandestinement un pont à une lieue en amont, de faire passer le gros de l'armée et de tomber brusquement sur le marquis de Saluces, pendant qu'un corps de détachement laissé au camp attirerait l'attention des Français en attaquant leur fort. Dans les derniers jours de décembre ce projet put être mis à exécution, et le Grand Capitaine, ayant voulu ajourner son expédition après la fête de Noël, dès la journée du 26, les troupes simulèrent un mouvement de retraite vers Capoue, afin de donner le change aux Français. Mais à la tombée de la nuit, on suivit la route convenue : Alviano était en tête de la colonne avec un corps de cavalerie et d'infanterie ; Navarre le suivait immédiatement, puis venait Prosper Mendoze avec la gendarmerie, et enfin Gonsalve commandant la cavalerie légère et un régiment d'infanterie allemande ; Fernand d'Andrade

formait l'arrière-garde avec un corps de troupe, afin d'assurer la retraite en cas d'évènement imprévu. Ils traversèrent ainsi le Garigliano à la hauteur du village de Suyo, et les Français qui s'y trouvaient furent massacrés, mais quelques-uns parvinrent à s'enfuir et annoncèrent la nouvelle au marquis de Saluces, qui, croyant à une fausse alerte, négligea de préparer aussitôt une défense, et, quand il connut la vérité, il n'était plus temps que de battre en retraite vers Gaëte. Il résolut auparavant de détruire le pont français qui conduisait à l'ancien camp des Espagnols ; les bateaux furent abandonnés à la dérive, mais le détachement laissé par Gonsalve les rassembla, et, s'en servant pour traverser le Garigliano, il rejoignit de l'autre côté du fleuve l'armée du Grand Capitaine.

Abandonnant aux Espagnols ses blessés et ses bagages, le marquis de Saluces partit en toute hâte vers Gaëte, et prit le chemin de Mola où il pensait pouvoir tenir tête à ses adversaires ; mais, pour retarder sa marche, Gonsalve lança le 29 décembre à sa poursuite Alviano et Prosper Colonna avec deux cents cavaliers qui devaient attaquer l'arrière-garde de l'armée française au moment où celle-ci s'engagerait dans un défilé. Le Grand Capitaine profita de ce retard pour rassembler ses troupes et rejoindre le marquis de Saluces afin de lui livrer bataille à la sortie du défilé. En effet la lutte s'engagea vivement

dans un espace assez large. Des deux côtés on fit des prodiges de valeur. Bayard défendit, avec une ardeur digne d'Horatius Coclès, le pont qui donnait l'accès de Mola. Gonsalve fut désarçonné et ses officiers étant arrivés à son secours, « quand la terre nous embrasse, leur dit-il, c'est qu'elle nous veut du bien. » (1) Les Français, en désordre et harcelés par les Espagnols, ne purent se rallier à Mola. Des cris de *sauve qui peut* ayant été entendus, l'armée du marquis de Saluces se débanda et s'enfuit à Gaëte qu'elle plongea dans la consternation.

Après la victoire, Gonsalve passa la nuit à Castellon. Le lendemain, trois corps espagnols furent chargés d'aller se saisir de Fondi, d'Istri et d'une tour située à l'embouchure de Garigliano, seuls postes importants que les Français possédaient encore. Le Grand Capitaine se présenta sans retard devant Gaëte avec le reste de son armée. Le marquis de Saluces, à la première sommation, rassembla le conseil des officiers et tous convinrent de traiter. Un colonel de la brigade d'Yves d'Allègre, nommé Sainte-Colombe, fut chargé de porter cette décision à Gonsalve qui ne refusa point de parlementer, et le lendemain, d'Allègre pour les Français, Bassée pour les Suisses et Trivulce pour les Italiens,

(1) « Ea, amigos, que pues la tierra nos abraza, bien nos quiere. » M. J. Quintana. *Vidas de Españoles célebres*, t. II, p. 110.

vinrent arrêter les conditions de paix dans la tente du Grand Capitaine. Il fut décidé que les assiégés pourraient revenir en France par terre ou par mer, et que les gentilshommes français seraient mis en liberté. Parmi ceux-ci se trouvaient d'Aubigny qui, ayant demandé en plaisantant à Gonsalve de lui donner de bons chevaux pour retourner bien vite en France : « Revenez quand il vous plaira, répondit le Grand Capitaine, et dès que vous paraîtrez j'aurai soin de vous faire tenir des chevaux tout prêts afin que vous puissiez reprendre une seconde fois le chemin que vous allez faire. » (1)

Les Espagnols entrèrent à Gaëte le 1er janvier 1504. Gonsalve donna l'ordre de montrer le plus grand respect pour les assiégés : s'étant aperçu qu'un de ses soldats avait dérobé le collier d'un Suisse, il tira son épée et poursuivit le délinquant qui ne trouva de salut qu'en se jetant dans la mer. Luis d'Herrera qui se trouvait à Tarente fut nommé gouverneur de Gaëte, et le Grand Capitaine retourna à Naples. Il récompensa généreusement ses généraux. Aux Colonna, il restitua leurs biens confisqués par les Français ; à Alviano, il donna la ville de San-Marco ; à Mendoze, le comté de Melito ; à Navarre, le domaine d'Ovelito, et à Diego de Paredes, la seigneurie de Colonetta. A chaque offi-

(1) Le P. Duponcet. *Consalve de Cordoue*, l. VI in-fine.

cier il fit un présent, et les soldats, qui s'étaient distingués, ne furent pas oubliés.

Cette magnificence royale, qui le rendit plus tard suspect à Ferdinand, fut appréciée par les Napolitains ; on dit même qne deux d'entre eux, nommés Mantuano et Catalicio, firent en l'honneur de Gonsalve un poëme latin : le Grand Capitaine les aurait remercié et récompensé largement, et ceux-ci, se jugeant peu dignes de tant de faveur, auraient engagé Pedro Gravina à chanter en vers plus élevés une gloire aussi éclatante. Ce serait à cette occasion que l'illustre écrivain aurait composé le *de Consalvi Cordubæ rebus gestis* dont on regrette aujourd'hui la perte.

Une clause avait été oubliée dans le pacte de Gaëte relativement à la mise en liberté des prisonniers italiens, et, Gonsalve ayant refusé de restituer le duc d'Aquaviva et les frères Saint Séverin, Louis d'Ars qui se trouvait à Venouse depuis la défaite de Cérignoles, ainsi que d'autres généraux français qui se tenaient encore dans de petites places de la Pouille refusèrent d'exécuter le traité de paix. Ils guerroyèrent pendant un an (1) mais affamés dans

(1) « Les ennemis mêmes ne purent se tenir de blasmer la lascheté de nos gens, et Louis d'Ars et Bayard refusèrent d'accepter ce traitté, mais demeurèrent encore un an à Venouse et autres places circonvoisines à faire sorte de guerre, et n'en partirent qu'à un ordre exprès du roy, et se frayant un passaige à la pointe de l'espée. » Mézerai. *Histoire de France*, règne de Louis XII.

leurs forteresses, ils furent obligés d'en sortir. Les uns furent dispersés par les paysans, d'autres purent se réunir à Louis d'Ars et se frayèrent avec lui, l'épée en main, un passage à travers l'Italie. Mais le royaume de Naples était perdu pour la France.

LIVRE QUATRIÈME

DEPUIS LA CONQUÊTE DÉFINITIVE DU ROYAUME DE NAPLES PAR GONSALVE, JUSQU'A LA MORT DU GRAND CAPITAINE. (1504-1515).

CHAPITRE PREMIER

SOMMAIRE : Gonsalve à Naples. — Révolte de ses soldats — Il se saisit de César Borgia. — Gonsalve traite avec les Pisans. — Il apprend la mort d'Isabelle. — Le Grand Capitaine est à la cour l'objet d'infâmes calomnies. — Il est rappelé en Espagne par Ferdinand. — Raisons pour retarder son départ. — Colère de Ferdinand. — Lettre de Gonsalve à l'archevêque de Séville. — Ferdinand reçoit des protestations de fidélité du Grand Capitaine, et il part pour Naples au moment où Gon-

salve s'embarque afin de retourner en Espagne. — (1504-1506).

Une fois la conquête de Naples assurée à l'Espagne, Gonsalve n'avait pas tardé à éprouver certaines difficultés d'un tout autre genre que celles qu'il avait affrontées pendant toute la durée de sa campagne. Ses soldats cantonnés à Naples n'avaient point été régulièrement payés, et, n'étant plus retenus dans l'obéissance par l'espoir d'un butin quelconque, ils s'étaient révoltés pendant une maladie qui frappa le Grand Capitaine (1504). Gonsalve, malgré les vives sympathies du peuple napolitain qui était allé en masse dans les églises assister à des prières publiques pour son rétablissement, n'osait point prélever de nouveaux impôts sur un pays récemment conquis et épuisé par les exigences d'une longue guerre. D'un autre côté, il hésitait à renvoyer en Espagne des troupes qui pouvaient lui être nécessaires dans le cas où Louis d'Ars et les autres généraux français, qui tenaient encore dans certaines places, viendraient à recevoir des secours de la France. Il demanda en toute hâte à Ferdinand le Catholique de quoi solder ses troupes, et il se borna, en attendant, à retenir son armée par une discipline sévère. Mais ses ordres ne furent point exécutés ; les soldats mirent à mort plusieurs de leurs officiers et choisirent eux-mêmes

de nouveaux chefs, qui décidèrent que les troupes se transporteraient successivement dans les parties les plus fertiles du royaume de Naples et y séjourneraient à la charge des habitants. Heureusement pour Gonsalve, cette situation difficile ne dura point : le roi d'Espagne lui envoya de l'argent et quelque temps après la réception de ces subsides, Louis d'Ars ayant capitulé, il ne restait plus à la France la moindre forteresse en Italie.

C'est à la même époque (1404), que s'est accomplie la disparition momentanée, on pourrait même dire le retrait définitif de la scène politique, d'un aventurier qui, si Alexandre VI avait encore vécu quelques années, serait peut-être devenu dans l'histoire un personnage considérable. Celui qui avait pris pour devise : *aut Cæsar aut nihil*, se trouva par la mort de son père complètement dépourvu d'alliés, et menacé de tous côtés par des ennemis. L'ambitieux Jules II ne demandait qu'à augmenter son pouvoir temporel, et la République de Venise qu'à rentrer dans ses anciennes possessions : les armées françaises étaient trop occupées par Gonsalve aux bords du Garigliano pour défendre le duc de Valentinois. Trop faible pour ne pas succomber à ses ennemis, César ne l'était point assez pour ne pas essayer de leur tenir tête. Il prévoyait que la guerre entre l'Espagne et la France ne pourrait se prolonger bien longtemps, et, en attendant

l'issue de la lutte, il résolut de parlementer avec le Souverain-Pontife et d'acheter son alliance en lui livrant Cézèna. Jules II, sous prétexte d'une entrevue, attira César Borgia dans ses États, le fit enfermer et réclama de lui la possession de toute la Romagne (1). César, ne pouvant qu'à ce prix recouvrer sa liberté, se laissa dépouiller et, muni d'un sauf-conduit, il alla demander à Naples l'appui de Gonsalve. Mais le Grand Capitaine venait de recevoir des Rois Catholiques l'ordre de s'emparer du duc de Valentinois. Il le fit saisir au Château-Neuf par Nuño d'Ocampo et le fit embarquer pour l'Espagne.

La disparition de César délivrait Florence d'un

(1) Jules II n'oublia pas tout à fait que César l'avait puissamment aidé à obtenir la tiare, et ne voulait point permettre qu'on infligeât à ce monstre le châtiment dû à ses crimes : il le fit cependant arrêter pour l'obliger à céder ses places de la Romagne ; César s'échappa et alla chercher un asile à Naples auprès de Gonsalve ; le *Grand Capitaine* le reçut d'abord très honorablement, puis, un beau jour, le fit enlever et l'envoya prisonnier en Espagne. César s'évada encore, se réfugia à la cour du roi de Navarre, son beau-frère, prit une part active aux troubles qui agitaient la Navarre et y trouva une fin romanesque et tragique. Un matin, une bande d'insurgés navarrois rencontrèrent dans un défilé, près de Viana, un chevalier couvert d'une armure dorée. Environné, seul contre une foule d'ennemis, il se défendit jusqu'à la mort ; après l'avoir terrassé et percé de mille coups, on lui arracha son heaume, et l'on reconnut César Borgia. — Henri Martin. *Histoire de France*, t. VII, p. 344, note.

ennemi dangereux, mais la rapprochait de Rome. La République dut alors chercher un puissant allié contre Jules II et, au besoin, contre Louis XII. Prosper Colonna fut chargé d'aller demander à Gonsalve l'alliance de l'Espagne, en stipulant particulièrement que les Florentins conserveraient toute leur liberté pour continuer la guerre contre les Pisans. Ce traité, qui eut un caractère tout privé et purement officieux (1), car chaque partie désirait se dégager dans le cas d'un revirement de politique, ne fut pas d'ailleurs de longue durée : la guerre de Florence contre les Pisans soutenus par les Génois ayant pris une plus grande extension, Gonsalve ne jugea point à propos de persister dans une alliance qui aurait pu amener entre la France et l'Espagne de nouvelles hostilités.

Pendant que Gonsalve, débarrassé de la guerre, s'occupait à Naples du licenciement des troupes, il était en butte à la cour de Ferdinand aux plus injustes calomnies. Prosper Colonna, jaloux de la puissance du Grand Capitaine en Italie, venait de se rendre en Espagne et avait fait concevoir au roi méfiant des craintes absurdes. Isabelle, pendant les dernières années de sa vie, avait toujours pris la défense de Gonsalve, mais, à la mort de cette princesse (26 novembre 1504), Ferdinand, préoccupé de

(1) Le P. Duponcet. *Consalve de Cordoue*, l. V.

l'idée que l'administration de la Castille allait peut-être lui échapper pour tomber entre les mains de Jeanne la Folle et de l'archiduc, se croyait menacé au même titre pour le royaume de Naples et ajoutait foi aux infamies racontées sur le compte de Gonsalve. Sous l'empire de semblables soupçons, le Roi Catholique s'appliquait à désavouer les actes du Grand Capitaine, et il avait commencé par enlever à Nuño d'Ocampo le commandement du Château-Neuf pour le donner à Luis Peyjoo. Gonsalve, froissé dans son amour-propre par une aussi grande injustice, avait demandé immédiatement à son neveu, Pierre de Cordoue, marquis de Priego, de lui donner des renseignements exacts sur sa situation actuelle à la cour, et avait appris de la sorte comment l'on reconnaissait ses services. Il envoya aussitôt Nuño d'Ocampo pour le justifier auprès de Ferdinand (1). Mais, dès son arrivée en Espagne, Nuño d'Ocampo, perverti, acheté peut-être, par les ennemis de Gonsalve, se tourna lâchement de leur côté. Avec Juan de Lanuza, vice-roi de Sicile, il convenait que Gonsalve avait accablé d'impôts le peuple napolitain et qu'il possédait d'immenses trésors. Prosper Colonna d'autre part ne cessait de répéter à Ferdinand que le Grand Capitaine avait acquis une popularité suffisante

(1) J. de Mariana. *Histoire d'Espagne*, an. 1505.

pour se faire proclamer roi. Ces calomnies, qui se contredisaient, trouvaient cependant du crédit dans l'entourage de Ferdinand. Sur la demande de Gonsalve, le Roi Catholique étant venu à ordonner le licenciement des troupes à Naples et à renvoyer Prosper Colonna en Italie (1), les ennemis du Grand Capitaine insinuèrent que Gonsalve n'avait fait mander Prosper que pour se réconcilier avec lui et marier sa fille à un descendant de l'illustre famille des Colonna.

Ferdinand résolut alors à tout prix de faire revenir Gonsalve en Espagne et il lui écrivit plusieurs fois pour le rappeler. Mais le Grand Capitaine objecta, sans refuser toutefois, de divers prétextes, et, pour le décider, le Roi Catholique alla jusqu'à lui offrir de détacher en sa faveur de la couronne de Castille, la Grande-Maîtrise de Saint-Jacques, certain que, si Gonsalve refusait une semblable dignité, c'était qu'il avait un intérêt tout particulier à le faire et qu'il méditait une trahison.

Le Grand Capitaine différa encore de répondre catégoriquement, et sa véritable raison était d'attendre que les divisions intestines au sujet du royaume de Castille fussent terminées en Espagne. L'archiduc venait au nom de sa femme, Jeanne la Folle, de réclamer au Roi Catholique l'héritage d'Isabelle, et

(2) J. de Ferreras. *Hist. de la España*, an. 1505.

les gentilshommes castillans avaient pris parti soit pour Philippe le Beau, soit pour Ferdinand.

Gonsalve ne tenait point à retourner en Espagne dans un pareil moment, et son hésitation fournit un prétexte à ses ennemis pour le calomnier avec une nouvelle ardeur. Ils prétendaient qu'il voulait marier sa fille Elvire au duc de Calabre, puis s'approprier de cette manière et quasi-légitimement le royaume de Naples. D'ailleurs on n'ignorait pas que Maximilien, Philippe le Beau et le pape étaient à même de faire au Grand Capitaine, pour qu'il entrât à leur service, les offres les plus séduisantes. Celles de l'empereur d'Allemagne et de l'archiduc, il les avait repoussées dédaigneusement; à Jules II il avait répondu avec fierté que celui qui s'appelait Gonsalve de Cordoue ne trahissait pas son souverain.

Cependant Ferdinand voyait avec terreur se confirmer ses soupçons. Il conçut le projet insensé d'envoyer à Naples son fils naturel, l'archevêque de Saragosse, avec la mission de s'emparer de Gonsalve; un certain Albéric de Terracina aurait été chargé de promulguer des lois et de distribuer des priviléges aux Napolitains pour leur faire accepter une si grave mesure. Ce dessein ne fut pas mis en exécution, et les historiens en ont en vain cherché la cause; de plus, la situation se détendit tout à coup dans les rapports de Gonsalve et du roi. Une lettre datée de Procida, adressée à l'archevêque de

Séville, le 28 mai 1505, par le Grand Capitaine (1) et portée à sa destination par un gentilhomme nommé Antoine de Deza, permet de faire bien des conjectures sur la manière dont s'est terminé le conflit. Voici la traduction de cette lettre :

Procida, le 28 mai 1505.

TRÈS NOBLE ET VÉNÉRÉ SEIGNEUR,

« J'ai écrit plusieurs lettres à Votre Seigneurie, et, n'ayant reçu aucune réponse, je crains qu'elles ne vous soient parvenues ; car, dans le cas contraire, j'aurais eu la satisfaction d'être honoré d'une réponse. Il y aurait à dire bien des choses et à discuter beaucoup sur les évènements d'ici ; mais je ne crois pas devoir m'étendre sur ce sujet, ni vous parler davantage de moi, car je compte, et je suis persuadé que sera là mon salut, sur mon innocence ainsi que sur la probité de mon messager, Antoine de Deza qui, étant au courant de toutes les affaires, est à même de vous expliquer, non seulement la cause de sa venue, mais encore quoi que ce soit qui

(1) Lettre autographe de Gonsalve de Cordoue donnée à l'auteur par M. Benjamin Fillon. Voir aux appendices le texte exact de cette lettre, et à la fin du volume, le *fac-simile* des premiers et des derniers mots.

puisse vous intéresser. Je ne puis qu'être fâché que ma probité, mes actions et mes nombreux services soient, de la part d'un petit nombre de gens passionnés, de nature à faire concevoir des doutes si défavorables à l'intérêt général et à l'avantage des particuliers. Et, bien que l'argument se présente clair et évident pour réfuter des accusations basées sur le soupçon et non sur le raisonnement, que Votre Seigneurie estime quelle est la satisfaction ou l'espérance qu'on puisse prévoir, lorsque ceux mêmes qui, par leurs méchancetés, pour mon malheur et non pour d'autre motif, ont émis ces calomnies vis-à-vis d'une expérience telle que la mienne, trouvent du crédit et de l'autorité au sujet de mes affaires. Je ne puis que sentir avec peine ce qu'exige une telle situation ; et c'est pourquoi j'ai résolu ce qu'Antoine de Deza dira à Votre Seigneurie, car autrement eux ne seraient ni punis ni considérés comme coupables, et moi je ne serais point satisfait. Je supplie Votre Seigneurie de toutes mes forces de me favoriser et de m'aider en cette occasion et c'est le plus grand secours que je puisse recevoir, car dans ma position actuelle je ne puis exécuter ce qu'Il (le roi) me demande de faire : à part cela, j'espère avec l'aide de Dieu pouvoir le prouver avec une entière satisfaction, et si Sa Majesté, en Prince juste, veut exercer une sanction, elle fera un acte de bon Roi ; s'il n'en est pas ainsi,

quoiqu'il m'en coûte, je n'en conserverai pas moins mon droit. Et si je peux, que Votre Seigneurie le croie, je ne me laisserai pas condamner en taisant ou en cachant ma défense et je ne manquerai pas de prendre la revanche qu'exige une telle situation sur ceux qui, sans motif, m'imputent ce dont Dieu m'a exempté et qu'ils feraient, puisqu'ils pensent qu'un autre en pourrait faire bien davantage, car ils sont mes ennemis. Mais je ne dois point me plaindre d'eux autant que de Celui qui tolère tout cela sans les punir s'ils ont tort, ou sans me châtier si je le mérite, mais d'une manière directe et non indirectement comme on fait. Et puisque je m'en rapporte au porteur de cette lettre, je prie Votre Seigneurie Vénérée de faire qu'on le croie comme moi-même et de me répondre, si vous voulez bien. »

Gonsalve a-t-il fait agir auprès de Ferdinand le moyen de défense auquel il fait allusion et que nous ne connaissons point ? Ou bien le roi d'Espagne fut-il assez absorbé par l'alliance qu'il contractait en ce moment avec la France en épousant Germaine de Foix, ou seulement par de nouvelles complications dans les affaires de Castille, pour se désintéresser un instant du royaume de Naples ? Quoiqu'il en soit, l'innocence de Gonsalve ressort incontestée de cette lettre, et les reproches amers, les termes pleins de franchise que Gonsalve n'épargne pas

à l'adresse de Ferdinand, démontrent assez combien les opinions de quelques auteurs (1), sur la prétendue trahison du Grand Capitaine, sont dénuées de fondement.

En 1506, la situation n'est plus la même : le Roi Catholique ne songe plus à envoyer son fils naturel, l'archevêque de Saragosse, comme dictateur à Naples, et des preuves d'attachement envers son souverain sont prodiguées par Gonsalve le 2 juillet. « Votre Altesse serait-elle dans la plus triste situation de fortune, écrit-il à Ferdinand, et réduite seulement à la possession d'un unique cheval, moi, au contraire, aurais-je entre les mains la plus grande puissance du monde avec toute la liberté qu'il est possible de désirer, je ne laisserais pas de reconnaître ni d'avoir, de ma vie, d'autre roi et d'autre maître que Votre Altesse, tant qu'elle m'agréera comme son serviteur et son vassal ; et pour le prouver, par cette lettre autographe, je le jure devant Dieu comme chrétien et rends hommage comme chevalier, signant de mon nom avec le sceau de mes armes et j'adresse le tout à Votre Majesté, afin qu'elle ait de moi ce qu'elle n'a jamais eu encore, bien que je croie que cela est inutile pour que je me considère comme plus obligé envers Votre Altesse que je ne l'ai

(1) Antoine Varillas, *Vie de Louis XII*, livre IV.

constamment été par ma volonté et ma reconnaissance (1). »

Aussitôt cette lettre reçue, Ferdinand résolut d'aller visiter le royaume de Naples. Il s'embarqua à Barcelone le 4 septembre 1506, au moment où Gonsalve quittait Naples (6 septembre) pour retourner en Espagne.

CHAPITRE DEUXIÈME

Sommaire : Gonsalve rencontre Ferdinand à Gênes. — Ils arrivent tous deux à Naples. — Ferdinand est reconnu roi. — Gonsalve rend compte de son administration. — Le roi fait dresser en l'honneur du Grand Capitaine des lettres-patentes. — Gonsalve est victime de l'avarice de Ferdinand. — Ferdinand et Gonsalve quittent Naples.— (1506-1507).

Gonsalve et Ferdinand se rencontrèrent à Gênes. Le Roi Catholique arriva dans cette ville quelques jours seulement après le Grand Capitaine. A la vue

(2) « Aunque V. A. se redujece á un solo caballo, y en el major extremo de contrariedad que la fortuna pudiese obrar, y en mi mano estuviese la potestad y autoridad del mundo, con la libertad que pudiese desear, no he de reconocer ni he de tener en mis dias otro rey y señor sino á V. A. cuanto me querrá por su siervo y vasallo. En firmeza

de son général, le prince demeura interdit d'aise et d'étonnement, et en quelques minutes il n'eut pas de peine à reconnaître que tous les griefs, imputés pendant plusieurs années à Gonsalve, n'étaient que des calomnies. Peu de mots suffirent au Grand Capitaine pour expliquer sa présence à Gênes : il dit à Ferdinand qu'il avait quitté Naples pour retourner en Espagne, mais qu'il se tenait néanmoins aux ordres de son roi. Le prince lui témoigna sa satisfaction de le revoir, le combla d'éloges et le pria de l'accompagner à Naples, afin de l'aider de ses conseils dans l'établissement d'une constitution pour cette nouvelle conquête.

Ils s'embarquèrent ensemble, mais ils furent obligés de relâcher, au bout de peu de temps, à Portofino, les vents contraires ne permettant point de continuer la route. C'est pendant ce retard qu'ils apprirent la mort de l'archiduc Philippe, qui avait eu lieu le 25 septembre à Burgos. Cet évènement avait pour le Roi Catholique une grande importance :

de lo cual, por esta letra de mi mano escrita, lo juro á Dios como cristiano, y le hago pleito homagene como caballero, y firmo con mi nombre, y sello con el sello de mis armas, y lo envio á V. M. para que de mí tenga lo que hasta agora no ha tenido ; aunque creo que para con V. A., ni para mas obligarme de lo que yo lo estoy por mi voluntad y deuda, no sea necesario. » — M. J. Quintana. *Vidas de Españoles célebres*, t. II, p. 129-130.

par la mort de son gendre, il recouvrait l'administration de la Castille au nom de Jeanne la Folle, jusqu'à la majorité de Charles d'Autriche. Un moment Ferdinand eut envie de revenir en Espagne, mais ensuite il lui sembla préférable de continuer le voyage qu'il avait entrepris et de rester seulement en Italie le temps nécessaire pour être reconnu par le peuple napolitain.

Une réception magnifique l'attendait à Naples. Mais avant toute solennité, le roi voulut se rendre à un service funèbre célébré en l'honneur de l'archiduc, et auquel il assista avec Gonsalve et quelques gentilshommes de sa maison.

Ce ne fut qu'après, que commencèrent les réceptions officielles. Toute la noblesse napolitaine vint rendre hommage à Ferdinand. Le Grand Capitaine nommait chaque seigneur, chaque officier, chaque bourgeois, et obtenait du roi les faveurs pour lesquelles on le priait d'intercéder. Ferdinand ne manqua pas de chercher de la popularité, Gonsalve ne perdit point l'occasion, tout en rendant service à chacun, de s'effacer devant la personnalité de son maître. Le roi, enthousiasmé et heureux, remercia et félicita publiquement son général.

Quelques jours plus tard, les ennemis du Grand Capitaine engagèrent Ferdinand à demander l'état des dépenses faites au sujet de la guerre de Naples. Gonsalve fournit une énumération de comptes telle

ment détaillée (1) que le roi ne songea pas même à propos d'en tenter une vérification. Quelques auteurs ont prétendu que Gonsalve avait composé au hasard des chiffres imaginaires et infiniment nombreux pour détourner à l'avance Ferdinand d'un pareil calcul. Telle a été l'origine du proverbe espagnol : *Les comptes du Grand Capitaine* (2).

En récompense de ses services, Ferdinand assigna à Gonsalve le duché de Sessa et lui confirma les donations antérieures faites par Fridéric. Un acte relatant les exploits du Grand Capitaine fut dressé le 28 février 1507, sous les ordres du roi, et des exemplaires expédiés dans tous les états de la chrétienté. Voici le contenu de cet acte (3) :

« Nous, Ferdinand, par la grâce de Dieu, Roi d'Aragon et de Sicile, etc.

» Considérant que dans ces dernières années, vous, l'illustre Gonsalve Fernandez de Cordoue, Duc de Terranova, Marquis de San-Angelo et de

(1) Deux cent mille sept cent trente-six ducats et neuf réaux distribués aux monastères, aux communautés et en aumônes; sept cent mille quatre cent quatre-vingt-quatorze ducats pour espionnage. — Le P. Duponcet. *Consalve de Cordoue*, l. V in-fine ; Manuel José Quintana. *Vidas de Españoles célebres*, t. II, p. 133.

(2) « las cuentas del Gran Capitan »

(3) V. le texte aux appendices, II.

Bitonto, mon Connétable dans le royaume de Naples, notre bien aimé cousin, membre de notre Conseil privé, avez terminé victorieusement une guerre périlleuse pendant laquelle vous avez accompli contre les Français des exploits plus grands qu'on ne pouvait espérer en présence de difficultés de toute nature ; considérant qu'avec notre consentement vous avez acquis définitivement et à juste titre le nom de Grand Capitaine, donné à vous par beaucoup de nations auprès desquelles vous avez été envoyé en qualité de mon Capitaine-général. Par ces motifs, il nous a semblé qu'il était juste et digne d'un Roi, en souvenir éternel, de donner témoignage de votre valeur et, avec toute la reconnaissance que nous vous devons, nous faisons et écrivons cet acte en votre faveur, quoique nous avouons volontiers que vous avez augmenté de telle manière notre gloire et nos États qu'il paraît difficile de vous en prouver dignement notre gratitude, car, quelque récompense que nous vous accordions, il nous semble qu'elle sera encore bien inférieure à vos mérites.

» Et nous rappelant en outre, comment, envoyé par nous au secours du Roi Ferdinand, l'époux de notre nièce, vous l'avez en peu de temps rétabli sur le trône de Naples, et qu'ensuite, après la mort de ce prince, son oncle et successeur, le Roi Fridéric, vous accorda la seigneurie de Monte Gargano ainsi que

plusieurs bourgs des environs, raison pour laquelle nous vous avons reçu en Espagne avec honneur. Nous rappelant encore qu'envoyé une seconde fois en Italie, par la nécessité des choses, vous vous êtes emparé de Céphalonie, dans la mer Ionienne, depuis longtemps occupée par les Turcs, d'où vous êtes revenu pour soumettre la Pouille et la Calabre, après quoi nous vous avons confirmé, ratifié et transmis les titres de Duc de Terranova et de San-Angelo. Puis en dernier lieu, par suite de la guerre entre Nous et Louis, Roi de France, sur le partage dudit royaume de Naples, vous êtes longtemps et habilement demeuré avec tout l'armée à Barlette, où vous avez vaincu les galères des Français tourmentés par la faim et la peste qu'ils supportaient avec une patience héroïque, et de là, en vingt-quatre heures, vous avez enlevé Ruvo à une grande armée ennemie. Puis, sortant de Barlette, vous avez livré bataille aux Français, à l'endroit où Annibal vainquit les Romains ; et, chose plus merveilleuse encore, quoique cerné de toutes parts, vous avez fait une sortie contre ceux qui vous assiégeaient, expédition dans laquelle vous avez tué leur Capitaine-général et, après avoir poursuivi les Français jusqu'au Garigliano, en les mettant en déroute et hors de combat, vous les y avez vaincus et leur avez fait une importante capture de bonne artillerie, d'enseignes et de drapeaux, avec la ténacité du

dictateur Fabius, l'adresse de Marcellus et la promptitude de César. Et nous rappelant aussi que vous avez pris la ville de Naples, grâce à votre expérience et vos efforts héroïques, et vous vous êtes emparé de deux châteaux jusqu'alors imprenables ; et nous rappelant encore comment plus tard vous avez campé pendant l'hiver au milieu des torrents près du Garigliano, tandis que les ennemis, en grand nombre sur l'autre bord, traversaient le fleuve sur un pont de bateaux en s'avançant contre vous et votre armée, non seulement vous les avez repoussés, mais encore vous et votre armée, après avoir construit un autre pont, vous avez passé sur la rive opposée, avez livré bataille à vos ennemis, les avez vaincus et forcés jusque dans Gaëte et obligés de se retirer par mer. C'est alors que Gaëte s'est rendue à vous avec son château.

» Et que dire de vos exploits, si ce n'est qu'il en restera un éternel souvenir, de même que de la ruse et des efforts par lesquels vous vous êtes saisi d'Ostie, renfermant une nombreuse et forte garnison avec une artillerie importante, et d'où les Français nuisaient tant à Rome, puis quand ceux-ci furent chassés d'Italie avec les gens du pays qui voulurent les suivre, vous avez mis le royaume de Naples sous notre autorité et y êtes demeuré longtemps notre vice-roi !

» En conséquence et pour ces considérations,

nous vous accordons l'État et Seigneurie du Duché de Sessa, etc. »

Le duché de Sessa, voici la récompense de tant de services et de tant d'habileté ! Ferdinand n'était guère généreux. Peu de temps après, Gonsalve se trouva victime de l'insigne avarice de son maître.

Ferdinand, dans le pacte accompli le 12 octobre 1505 entre la France et l'Espagne, à l'occasion de son mariage avec Germaine de Foix, avait promis aux gentilshommes italiens, qui avaient pris parti pour la France pendant les guerres d'Italie, la restitution de leurs biens (1). Mais on avait déjà disposé de ces possessions. Ferdinand, pour satisfaire les anciens propriétaires, leva des impôts sur le royaume de Naples, et, ayant fait évaluer les terres à bas prix, en paya l'estimation aux gentilshommes.

(1) ... le pacte de mariage fut conclu le 12 octobre : les deux rois s'y promettaient aide et secours pour la défense « de leurs états et de leurs droits » ; Ferdinand accordait amnistie entière et restitution de biens à tous les partisans de la France dans le royaume de Naples, et s'engageait à payer un million de ducats d'or en dedans dix ans à Louis XII, comme dédommagement des pertes et dépenses de la guerre de Naples : le royaume de Naples était constitué en dot à « madame Germaine », devait passer aux enfants qu'elle aurait de Ferdinand, ou, si elle mourait sans enfants, retourner à Louis XII ou à ses successeurs : le roi d'Angleterre était nommé gérant et conservateur du traité. — Henri Martin. *Histoire de France*, T. VII, p. 353-354.

Parmi ceux-ci beaucoup s'étaient ralliés au parti espagnol, et Gonsalve leur avait promis de sa propre autorité la remise de leurs domaines. Etant venus se plaindre au Grand Capitaine, il leur répondit : « Une autre fois, Messieurs, quand nous aurons à traiter avec ce prince, souvenons-nous de lui faire promettre par le Dieu en qui il croit ; car, pour le Nôtre, il faut ou qu'il ne s'accorde pas avec lui ou qu'il en ait obtenu une bonne dispense pour n'être pas obligé de lui tenir parole. » Puis Gonsalve se dépouilla lui-même de ses richesses et hypothéqua ses trois duchés. Sa fortune était compromise, mais son honneur restait intact.

Vers cette époque, le pape demanda à Ferdinand d'autoriser Gonsalve à se placer à la tête des troupes pontificales qui allaient en Romagne guerroyer contre les Vénitiens. La République de Venise de son côté envoya un sénateur chargé de faire au Grand Capitaine les mêmes propositions. Ferdinand, désireux de retourner à Burgos, n'était pas disposé à laisser Gonsalve en Italie. Il le dissuada autant que possible d'accepter des offres indignes d'un grand général et l'engagea à refuser tant au pape qu'à la République. Il lui promit en outre et de nouveau de lui donner, s'il l'accompagnait en Espagne, la Commanderie de Saint-Jacques.

Gonsalve n'osa pas résister aux volontés de son souverain. Il envoya dire au pape et aux Vénitiens

qu'il lui était impossible d'accepter leurs propositions et il se disposa à suivre Ferdinand qui allait passer à Savone pour conférer avec Louis XII.

Le roi d'Espagne s'embarqua le 4 juin 1507 pour Gênes. Les Napolitains le virent partir sans regrets : par son avarice, il avait mécontenté tous les partis.

Gonsalve resta encore quelques jours à Naples. Il employa ce temps à faire ses adieux aux personnes de distinction qu'il avait connues, et à payer ses créanciers « qu'il voulait, disait-il, satisfaire jusqu'au dernier sou. » Il obligea les officiers qui partaient avec lui à imiter son exemple, et il prêta même des sommes importantes à ceux qui ne pouvaient combler leurs dettes. Il s'embarqua touché du véritable regret qu'il inspirait aux Napolitains, et prit la route de Gênes, où il arriva en même temps que Ferdinand. De là, tous deux se rendirent à Savone.

CHAPITRE TROISIÈME

Sommaire : Gonsalve et Ferdinand à Savone. — Entrevue des rois de France et d'Espagne. — Honneurs rendus à Gonsalve à son retour en Espagne. — Disgrâce du Grand Capitaine. — Le neveu de Gonsalve se révolte. — Colère de Ferdinand. — Gonsalve à Loxa. — Le roi charge Gonsalve de commander une nouvelle expédition. — (1507-1512).

Jules II, apprenant que Ferdinand allait prendre la route de Gênes, le pria de relâcher à Ostie pour conférer avec lui, et se rendit lui-même dans cette ville afin d'attendre le roi d'Espagne. Mais Ferdinand reprochait au pape de ne lui avoir point accordé, aux conditions demandées, l'investiture du royaume de Naples : il ne fit aucune réponse à son invitation, et le Saint-Père dut revenir à Rome, indigné du peu de déférence du Roi Catholique. Au surplus, Ferdinand ne désirait point prolonger le retard qu'allait causer à son retour son entrevue avec le roi de France, et Louis XII, qui venait de faire rentrer dans le devoir les habitants de Gênes, l'attendait depuis plusieurs jours à Savone.

Ferdinand et Gonsalve arrivèrent à Savone le 28 juin 1507. La rencontre des deux souverains fut des plus amicales. Louis XII usa envers son hôte

d'une grande courtoisie (1) ; il vint le chercher sur le port et les deux princes accompagnés de « madame Germaine », la nouvelle reine d'Espagne, et suivis immédiatement du cardinal d'Amboise et du Grand Capitaine, entrèrent dans la ville au milieu des acclamations du peuple. Ils passèrent trois jours ensemble (2), mais leurs conférences furent si secrètes que les historiens n'ont jamais connu le véritable motif de cette entrevue : il est probable cependant que Louis XII et Ferdinand, qui tous deux avaient les mêmes griefs contre le pape et l'empereur d'Allemagne, ont dû arrêter la ligne de conduite qu'ils tiendraient désormais vis-à-vis de Jules II et de Maximilien.

Pendant le séjour du Roi Catholique à Savone, Gonsalve fut, de la part des officiers et des gentilshommes français qui avaient fait la campagne d'Italie, l'objet d'un intérêt tout particulier. Louis XII l'accueillit avec honneur, le fit dîner à sa table à côté de Germaine et de Ferdinand. Il lui fit une foule de questions sur les guerres de Naples, et le

(1) Mézerai. *Histoire de France,* règne de Louis XII.

(2) Mézerai prétend que le roi de France cédait constamment le pas à Ferdinand : « Marchez devant, disoit Louis, si j'estois en vos terres, je ferois ce dont vous me prieriez, et parce que vous êtes dans les miennes vous en userez ainsi car je le veux et vous en prie. »

Grand Capitaine, traitant ce sujet avec un tact infini, sut habilement ménager l'honneur du roi de France et la vanité de son souverain. Il parla avec modestie de tout ce qui se rapportait à lui-même, accorda des éloges à l'adresse des officiers français mais blâma sévèrement la conduite des marquis de Mantoue et de Saluces que Ferdinand haïssait en tant que ses ennemis, et que Louis XII considérait comme de mauvais serviteurs. Le roi de France félicita hautement le roi d'Espagne d'avoir un pareil général, puis, ayant remercié Gonsalve, il ôta le collier qu'il portait à son cou et en para de ses propres mains le Grand Capitaine (1).

Ferdinand arriva en Espagne avant Gonsalve, que la fièvre avait retardé pendant son voyage. Quand le conquérant de Naples débarqua à Valence, il fut reçu avec des honneurs presque égaux à ceux rendus au roi. Après quelques jours de repos, il résolut d'aller à Burgos rejoindre Ferdinand : ce voyage fut un véritable triomphe au milieu des populations enthousiasmées. La pompe qu'on pro-

(1) « Après qu'ils (Ferdinand et Louis XII) eurent passé quatre jours de la sorte, Ferdinand pressé de se rendre en Espagne remonta sur mer. Louis le reconduisit jusque dans sa galère où ils se séparèrent avec les mêmes cérémonies qu'ils avoient tenues à l'abord, s'entr'embrassèrent, le genouil en terre et le bonnet à la main. » — Mézerai. *Histoire de France,* règne de Louis XII.

diguait au Grand Capitaine n'était point faite pour apaiser ses ennemis ; « ce bâtiment tant chargé et si magnifique, hasarda le comte de Ureña à propos de tous ces honneurs, a besoin d'une mer bien profonde pour naviguer, sans quoi il ne tardera pas à s'échouer sur quelque banc. » Toute la cour sortit de Burgos (1508), par ordre du roi, pour se porter à la rencontre du Grand Capitaine et, en apercevant l'escorte des soldats qui le précédaient, Ferdinand lui dit avec flatterie : « Je vois, Gonsalve, que vous avez, cette fois, laissé vos soldats prendre les devants au lieu de marcher à leur tête ainsi que dans les combats (1). » Peu de jours après, Gonsalve rendait hommage à son souverain, comme régent de Castille jusqu'à la majorité de Charles d'Autriche.

A partir de ce moment, tous bons rapports cessèrent entre le roi et son général. Calomnié à la cour, éloigné des affaires du gouvernement et sans pouvoir obtenir la Maîtrise de Saint-Jacques qui lui avait été solennellement promise, Gonsalve résolut de passer le reste de sa vie dans la tranquillité et le repos. Quelques amis ne l'abandonnèrent pas.

Parmi eux se trouvaient Bernardin Vélasque,

(1) « Veo, Gonzalo, que hoy habeis querido dar á los vuestros la ventaja de la precedencia, en cambio de las veces que la tomásteis para vos en las batallas. » — Manuel José Quintana. *Vidas de Españoles célebres*, t. II, p. 140.

connétable de Castille, dont Gonsalve connaissait la justice et la probité. Le connétable, veuf d'une fille naturelle de Ferdinand, demanda à Gonsalve la main de sa fille Elvire. Cette alliance eut pour résultat de déplaire au Roi Catholique qui comptait marier à Elvire son petit-fils, le batard de l'archevêque de Sarragosse, et par ce moyen faire entrer dans sa famille les biens du Grand Capitaine. « Comment se fait-il, dit un jour avec colère la reine Germaine à Velasque, qu'un homme tel que vous, marié en premières noces à la fille d'un roi, ait épousé la fille d'un simple particulier? » — « C'est le roi, répliqua le connétable, qui m'en a donné l'exemple, car déjà marié à une grande reine, il s'est uni depuis à une simple princesse. » Cette réponse fit perdre à Vélasque le peu de faveur qu'il avait encore, et augmenta sensiblement l'antipathie de Ferdinand à l'égard de Gonsalve.

Plusieurs mois après, le Roi Catholique eut l'idée de placer son fils, archevêque de Saragosse, à l'archevêché de Tolède. Ximénès, qui occupait ce dernier poste, beaucoup plus important que celui qu'on voulait lui assigner, demanda les avis de Gonsalve et du connétable. Tous deux lui conseillèrent de refuser à Ferdinand, et lui persuadèrent qu'il ne pouvait, sans commettre un acte d'ingratitude envers Isabelle, abandonner un poste confié à lui par la grande reine. Ximénès résista aux pro-

positions de Ferdinand, et celui-ci, ayant appris d'où était venu le conseil de ce refus, conçut pour Gonsalve une haine implacable.

Vers cette époque, Diego Garcia de Paredes, qui avait naguère abandonné Gonsalve pour suivre la cause de Prosper Colonna, rendit hautement justice à la loyauté du Grand Capitaine. Dans le cercle du roi, deux gentilshommes vinrent à parler de Gonsalve et prétendirent que la conduite qu'il menait n'était pas digne de lui. Diego, les ayant entendus, s'écria de manière à être remarqué du roi, que le Grand Capitaine se conduisait comme le sujet le plus fidèle et que quiconque pensant le contraire n'avait qu'à relever le gant qu'il jetait sur la table. Personne n'accepta le défi. Ferdinand prit le gant et le rendit à Diego en approuvant sans réserve les paroles qu'il avait prononcées. Dès ce moment les liens d'amitié rapprochèrent Diego de Paredes et Gonsalve.

Ferdinand pour cela ne revint point à de meilleurs sentiments envers Gonsalve, et il profita d'une occasion fournie par le hasard, et indépendante en elle-même des actes du Grand Capitaine, pour sévir terriblement contre la famille des Aguilar.

Don Alonso de Cordoue, marquis de Priego, neveu de Gonsalve, avait été mécontent de ce que le roi, après être revenu de Naples, ne prît pas davantage cas de lui, et ne l'eût pas admis

dans son intimité. Le marquis ne trouva point de difficulté à faire entrer dans ses vues une grande partie de la noblesse andalouse, qui avait presque toute entière des griefs contre Ferdinand. Quelques troubles s'étant produits à Cordoue, et Alonso ayant dérobé les coupables à la justice de la ville, le roi envoya prévôt et archers pour faire cesser ce scandale. Dès l'arrivée de cette escorte, le marquis de Priego s'empara de la personne du chef et le fit enfermer à Montilla, puis il ordonna une levée générale dans la ville pour faire face à tout évènement. Le roi furieux marcha aussitôt sur Cordoue avec une armée. Gonsalve qui était à sa suite demanda le pardon de son neveu à l'inflexible Ferdinand qui ne cessa de répéter que le coupable serait puni de mort. Sollicité cependant avec instance par les amis du Grand Capitaine, le roi promit de faire grâce au marquis de Priego, s'il consentait à venir faire abandon de tout ce qu'il possédait. Gonsalve fit connaître immédiatement ces conditions à son neveu : « Tout ce que je puis vous dire sur cette faute passée, lui écrivait-il, c'est de venir sur le champ vous jeter aux pieds de Sa Majesté. Si vous le faites, vous serez puni quand même, sinon vous serez mis à mort (1). » D'après ce conseil, le coupable

(1) « Sobrino, sobre el yerro pasado lo que os puedo decir es, que convenie que á la hora os pongais en poder

se dirigea avec toute sa famille au-devant du roi, mais Ferdinand ne voulut point le recevoir : il lui donna ordre de se tenir à une certaine distance de la cour et de lui livrer tous ses biens. Ce ne fut qu'à ce prix que le neveu de Gonsalve put obtenir la grâce de sa vie. Les complices du marquis furent condamnés à mort sans exception, et leurs maisons furent rasées. Le domaine de Montilla ne fut point épargné.

Ce château, une des plus belles résidences de l'Andalousie, avait été enrichi par les ancêtres de Gonsalve. Le Grand Capitaine tenta inutilement de fléchir son souverain : en vain ses amis essayèrent-ils de démontrer au roi qu'il était ingrat de refuser une pareille faveur à celui qui avait conquis à l'Espagne un royaume de deux cents villes et plus de sept cents bourgs. Ferdinand persista dans sa vengeance : le château de Montilla fut démoli.

Pour dédommager le Grand Capitaine, Ferdinand lui assigna, comme don particulier, c'est-à-dire non susceptible d'être transmis à ses descendants, la ville de Loxa, située à quatre lieues de Grenade. Il lui promit même de lui accorder d'autres domaines, mais à condition que Gonsalve lui rendrait les pro-

del rey : si asi lo haceis, sereis castigado ; y si no, os perdereis. » — Manuel José Quintana. *Vidas de Españoles célebres*, t. II, p. 145.

messes écrites, par lesquelles on lui avait offert la Commanderie de Saint-Jacques. Le Grand Capitaine répondit qu'il ne consentirait jamais, pour quelque chose d'aussi peu avantageux (1), à se dessaisir d'un titre qui lui donnait la preuve de l'ingratitude du roi (1509).

Gonsalve passa deux ans de tranquillité à Loxa. Il était entouré de gentilshommes du pays, qu'il recevait royalement et qu'il mettait au courant, grâce à ses nombreuses relations avec les pays étrangers, de la politique de l'Europe. Il attirait également auprès de lui les indigents ou les malheureux et s'appliquait à prêter asile ou protection aux Juifs et aux Maures qui, convertis par force au catholicisme et poursuivis par le zèle des inquisiteurs, n'auraient pu se dérober d'une autre manière aux horreurs du Saint-Office (2).

Les Maures tourmentés, exaspérés, se soulevèrent de nouveau. Il fut question d'aller jusque dans l'Afrique faire une croisade contre les « Infidèles »,

(1) « Y que cuando menos, se quedaria con su queja, que para él valia mas que una ciudad. » M. J. Quintana. *Vidas de Españoles célebres*, t. II, p. 147.

(2) C'est contre les Maures et les Juifs convertis que l'Inquisition se permit d'exercer la tyrannie sans aucune contrainte de la part des pouvoirs de l'État. Elle commença par surveiller d'abord, bientôt par emprisonner ces malheureux ; elle les tortura ensuite pour obtenir la preuve

et le commandement de l'armée espagnole fut confié au cardinal Ximénès (1). Gonsalve ne regretta pas d'être privé d'un honneur qui lui était dû ; au contraire, il s'entretint cordialement avec le prélat chargé de l'expédition, lui donna d'utiles conseils et continua à mener sa vie paisible à Loxa. « Le vaisseau est échoué sur les sables de Loxa », avait dit le comte de Ureña : « le vaisseau est en bon état, fit répondre le Grand Capitaine, et il n'attend

que leur conversion n'était pas sincère. Mais toutes ses manœuvres s'opéraient dans le secret et l'ombre. Du moment où l'Inquisition mettait la main sur l'objet de ses soupçons jusqu'à celui de son exécution, pas une voix ne s'entendait sortir de ses cachots. Les témoins eux-mêmes étaient punis de mort ou de la prison perpétuelle, s'ils révélaient ce qu'ils avaient entendu ou vu devant ce tribunal redoutable. Souvent on ne savait rien des victimes, sinon qu'elles avaient disparu du milieu de leur société accoutumée pour ne plus y reparaître. — G. Tiknor. *Histoire de la littérature espagnole,* traduct. de J.-G. Magnabal, t. Ier, p. 411.

(1) Le cardinal Ximenes était réellement à la hauteur de la position que lui donnaient ses fonctions extraordinaires (d'inquisiteur). Il exerça sa grande autorité avec une sagacité, un zèle et une confiance dans les ressources de son propre génie qui semblèrent doubler sa puissance. Il ne faut pas oublier toutefois que, *sans lui,* l'Inquisition au lieu de s'étendre, comme elle le fit vingt ans après son établissement, aurait été contenue dans des limites comparativement étroites et qu'elle aurait été même probablement bientôt détruite. En effet, en 1512, lorsque les embarras du trésor public portèrent Ferdinand à accepter des nou-

que le flot pour entrer en mer à toutes voiles. » (2) En effet, peu de temps après, les évènements graves qui se passaient en Italie, obligèrent Ferdinand à avoir recours à Gonsalve.

CHAPITRE QUATRIÈME

Sommaire : Progrès des troupes françaises en Italie. — Bataille de Ravenne. — Gonsalve s'apprête à partir pour une nouvelle expédition. — Préparatifs. — Gonsalve reçoit contre-ordre. — Sa libéralité. — Injustice de Ferdinand. — Mort de Gonsalve. — Lettre du roi à la veuve du Grand Capitaine. — (1512-1515).

Le pape Jules II avait rêvé de soumettre l'Italie entière à son autorité, et pour exécuter ce projet,

veaux convertis persécutés une forte somme d'argent nécessaire pour entreprendre la guerre contre la Navarre, don qu'ils offraient à la seule condition que les témoins cités devant l'Inquisition seraient interrogés *en public*, le cardinal Ximenes usa non seulement de son influence auprès du roi pour prévenir l'acceptation de son offrande, mais il lui procura les ressources rendant cette acceptation inutile. — J.-A. Llorente. *Histoire critique de l'Inquisition d'Espagne*, chap. X, art. V et VII.

(2) « La nave cada vez mas firme y mas entera aguarda a que la mar suba para navegar á toda vela. » — M. J. Quintana. *Vidas de Españoles célebres*, t. II, p. 148.

il avait résolu de détacher les Vénitiens de l'alliance française. Par une première ligue conclue à Cambrai (1508), Louis XII et Ferdinand s'étaient alliés avec le Souverain-Pontife, et peu après les Français avaient taillé les Vénitiens en pièces à Agnadel (1509). Il fallait maintenant jeter le roi de France hors d'Italie : Jules II profita d'une maladresse de Louis XII pour faire un pacte avec les Suisses, puis il se brouilla avec la France et parvint facilement par des promesses à faire entrer les Vénitiens dans l'alliance qu'il venait de conclure avec Henry VIII et Ferdinand le Catholique. La Sainte-Ligue était formée (1511). Le clergé français, alors plus patriote que romain, protesta contre les abus du Saint-Père : un concile national déclara nulle toute censure prononcée par Jules II sur des affaires purement temporelles. En peu de jours, l'armée française fit de grands progrès en Italie. Gaston de Foix, neveu de Louis XII, arriva jusqu'à Brescia, renversant tout sur son passage. A Ravenne, il rencontra l'armée ennemie. Une bataille sanglante s'engagea (11 avril 1512). Gaston fut tué, mais l'armée des alliés essuya une déroute complète.

Ferdinand le Catholique éprouva alors de véritables craintes au sujet du royaume de Naples ; il venait de juger la capacité de ses généraux actuels en Italie. Cédant aux sollicitations du pape et des Vénitiens, il ordonna à Gonsalve de se rendre à

Malaga pour prendre le commandement des troupes qui allaient partir pour l'Italie. A la nouvelle que le Grand Capitaine allait commencer une nouvelle campagne, les gentilshommes les plus illustres de l'Espagne, les officiers les plus distingués, s'empressèrent d'accourir au rendez-vous et de prendre rang au service du fameux général. Tout fut bientôt prêt. Cavaliers et fantassins allaient s'embarquer, quand l'ordre arriva tout à coup d'interrompre les préparatifs. La France, attaquée de tous côtés, était obligée d'abandonner ses conquêtes pour défendre ses frontières menacées par l'étranger. Le départ de l'armée espagnole devenait dès lors inutile.

Au moment où le Grand Capitaine allait confirmer par de nouveaux exploits sa fidélité à Ferdinand, et jeter, une fois encore, un démeti aux odieuses calomnies, il se voyait brusquement réduit à la vie privée, abandonné à l'oubli dans son séjour de Loxa.

En face de tous les braves guerriers venus des endroits les plus éloignés de l'Espagne pour le rejoindre, Gonsalve sut dissimuler ses regrets personnels. Il rassembla ses officiers, leur dit qu'il fallait se réjouir d'un évènement qui évitait à l'Espagne une guerre périlleuse ; que sans doute il était fâcheux qu'ils eussent sacrifié une partie de leurs biens dans des préparatifs inutiles, mais qu'il espérait que le roi leur rembourserait ces dépenses,

et qu'il leur promettait, de son côté, de les gratifier en attendant. Il tint parole, et les libéralités qu'il fit à son armée ne s'élevèrent pas à moins, dit-on, de cent mille écus d'or. Cette générosité ayant été blâmée par un de ses intimes : « Qu'on les contente, répondit-il, l'emploi le plus agréable qu'on puisse faire des richesses, c'est de les distribuer (1). »

La plus grande douleur qu'il éprouva fut de voir que le roi ne faisait rien pour dédommager de si braves serviteurs. Gonsalve s'en plaignit vivement : « Ai-je donc suscité quelque humiliation ou quelque honte pour votre gouvernement, écrivit-il à Ferdinand ? Ne suis-je pas votre plus fidèle sujet, celui qui a le plus augmenté votre puissance ? S'il en est ainsi, pourquoi, dans ma patrie, n'ai-je rencontré qu'une disgrâce publique, comme distinction personnelle ? Tout cela ne provient que de la vengeance de quelques-uns qui doivent leurs emplois à la cour seulement aux calomnies qu'ils ont su inventer. Accoutumé à souffrir, je peux supporter cette injustice avec patience ; mais ce qui m'attriste davantage, c'est de voir demeurer sans compensation ceux qui, en vue de cette expédition, ont fait abandon de nombreux avantages. Ma seule satisfaction

(1) « ... que nunca se goza mejor de la hacienda que cuando se reparte. » — M. J. Quintana. *Vidas de Españoles célebres*, t. II, p. 151.

est l'obligation que je me suis imposée d'écouter leurs plaintes (1), et, si elles sont entendues, s'ils reçoivent un dédommagement, personne n'en sera plus satisfait que moi, car les dépenses que j'ai pu faire ont été payées d'avance par votre libéralité, et je suis prêt à sacrifier au service de Votre Majesté, tout ce que je possède, jusqu'aux objets les plus nécessaires. — GONSALVE (1). »

A cette lettre, Gonsalve avait joint une demande d'autorisation pour quitter l'Espagne et se retirer à Terranova. Le roi objecta qu'au moment où la guerre était encore allumée en Italie, il n'était pas prudent que le détenteur d'aussi grandes seigneuries se trouvât à Naples. Le Grand Capitaine fit aussitôt remise à Ferdinand de toutes ses possessions, disant qu'il avait peu besoin d'elles pour vivre en ermite au milieu de « ses sommets des Alpuxarres », et qu'il se contenterait du souvenir de ses services.

Ces réparties n'étaient point faites pour calmer les craintes de Ferdinand. Maximilien l'ayant prié

(1) « Yo no tengo mas premio que la obligacion de escuchar las quejas de todos : mas si á ellos se atiende y en algo se les recompensa, nadie estará mas premiado que yo ; pues por lo que toca á los gastos que he podido hacer con ellos, han salido de las liberalidades de V. A., por cuyo servicio expenderé todo lo que tengo, hasta quedar *en el fuste de Gonzalo Hernandez.* » — M. José Quintana. *Vidas de Españoles célebres,* t. II, p. 152.

de lui envoyer Gonsalve pour en faire le général de ses armées, le roi d'Espagne avait répondu qu'il se garderait bien de fournir au Grand Capitaine les moyens d'aller en Italie, prétendant que le pape lui avait promis le duché de Ferrare. C'était faire honneur à la valeur militaire de Gonsalve, en émettant des doutes sur sa loyauté.

Tout en maintenant le Grand Capitaine dans une disgrâce connue de tous, le roi ne manquait pas l'occasion de le traiter publiquement avec honneur. Au fond, Ferdinand concevait à l'endroit de Gonsalve de véritables soupçons : craignant que le Grand Capitaine ne voulut le détrôner et le remplacer par l'archiduc alors en Flandre, le Roi Catholique fit défendre à Gonsalve de quitter l'Espagne sous peine d'être arrêté.

Jusqu'à sa mort, le Grand Capitaine se tint éloigné de la cour alléguant que « la flatterie était la monnaie qu'il désirait le moins donner ou recevoir. » Convoqué par Ferdinand à une assemblée militaire à Valladolid, il fit répondre au roi « qu'il le gênerait davantage en se rendant à cette réunion qu'en s'abstenant d'y paraître. »

Malade depuis le mois d'octobre 1514, Gonsalve succomba de la fièvre quarte (1) à Grenade où il s'était fait transporter dans l'espoir d'une guérison.

(1) Ferreras. *Historia de la España*, an. 1515.

Il mourut le 2 décembre 1515, âgé de soixante-deux ans.

A ses derniers moments, le Grand Capitaine dit qu'il se repentait de trois de ses actes. Il se reprocha d'avoir trahi le serment fait au duc de Calabre et d'avoir abusé du sauf-conduit de César Borgia pour s'emparer de sa personne ; quant au troisième sujet de ses regrets il ne consentit point à l'énoncer.

A la mort de Gonsalve, tout ressentiment à l'égard de la mémoire du Grand Capitaine, cessa de la part de Ferdinand. Il ordonna le deuil à la cour et fit célébrer des services funèbres dans chaque ville d'Espagne. Enfin, il écrivit à Manrique, veuve de Gonsalve, une lettre des plus flatteuses, qui atténue un peu l'injustice et l'ingratitude prodiguées à son général.

« Duchesse et cousine, j'ai vu la lettre par laquelle vous m'avez fait connaître la mort du Grand Capitaine, et ce n'est pas vous seule qui avez raison de regretter beaucoup sa mort, car, si vous avez perdu votre mari, il ne m'est pas non plus indifférent, à moi, d'avoir perdu un si grand et si distingué serviteur que j'aimais tant, et grâce à qui, avec l'aide de Dieu Notre Seigneur, notre couronne royale s'est accrue du nouveau royaume de Naples : pour toutes ces causes qui sont importantes (et surtout à cause de vous), sa mort m'a beaucoup affligé, et c'est tout naturel. Mais puisqu'il a plu à

Dieu Notre Seigneur qu'il en fût ainsi, vous devez vous résigner à sa volonté et lui rendre grâces. Ne tourmentez pas votre esprit pour ce qui n'a point de remède, parce que cela porte préjudice à votre santé. Et tenez pour certain, en ce qui a rapport à vous, à la duchesse votre fille, et à votre maison, que j'aurai toujours présent le souvenir des services signalés que le Grand Capitaine nous a rendus. Eu égard à ceux-ci et à l'affection que je vous porte, je prendrai grand soin de vos affaires et je les favoriserai constamment, autant que je le pourrai, comme l'expérience vous le démontrera, s'il plaît à Dieu Notre Seigneur, ainsi que vous le dira plus longuement la personne que j'envoie vous visiter. Truxillo, le trois janvier mil cinq cent seize. — MOI LE ROI. »

Conformément au testament du Grand Capitaine, sa fille Elvire hérita de tous ses biens dont l'usufruit revint à Manrique.

Le corps de Gonsalve fut déposé à Grenade dans l'église de San Francisco, et inhumé définitivement dans l'église de San Gerónimo. Son tombeau fut orné de deux cents drapeaux pris sur les ennemis.

« Malheur à toi Espagne, malheur à toi ! » s'écrie Pierre d'Anghiera Martyr dans une de ses épîtres, « Gonsalve Aguilar de Cordoue, nommé le Grand Capitaine par excellence et à juste titre, tu l'as perdu. Mais n'oublie jamais qu'étant cachée aupa-

ravant et comme ensevelie en toi même, c'est lui qui a fait briller ta valeur aux yeux des autres peuples de l'Europe, porté jusqu'au ciel l'honneur de tes armes et acquis à ton nom une glorieuse immortalité. »

CONCLUSION

Gonsalve de Cordoue fut sans contredit le plus habile général de son siècle. Doué de qualités militaires qui s'étaient révélées en lui dès sa jeunesse, il sut, pendant toute la durée de ses guerres, accomplir des prodiges dignes des héros de l'antiquité, laisser des exemples mémorables pour les généraux des temps modernes et de l'époque contemporaine. Luttant avec la même énergie contre les éléments de la nature et les armées de ses ennemis, il parvint à dompter les uns et à anéantir les autres. Sans cesse au plus fort du péril, il ne reçut jamais de blessure. Sa carrière, longue suite d'exploits, n'a

été entachée que par un seul échec, et encore ce revers ne doit-il pas être reproché au Grand Capitaine, la responsabilité de la bataille de Seminara incombant toute entière au roi Ferdinand de Naples. Victorieux de ses ennemis, Gonsalve ne cessa de rendre justice à leurs qualités et d'user envers ses prisonniers d'une générosité sans réserve. Et, faut-il le dire, en récompense de tant de grandeur d'âme, le capitaine espagnol n'éprouva d'autre satisfaction que le témoignage rendu à sa valeur et à sa loyauté par ceux qu'il avait combattus. Alors que Louis XII reconnaissait un grand général en proclamant hautement à Savone ses vertus militaires, alors que les Maures persécutés avaient fait appel à l'impartialité et à l'honneur de leur ancien adversaire, Ferdinand ne voyait dans Gonsalve qu'un traître, et ne reconnaissait en lui qu'un rival.

L'oubli, le discrédit attaché à la mémoire du Grand Capitaine n'a pas eu d'autres causes que la défaveur dont il a été victime pendant sa vie auprès du Roi Catholique, et la postérité, oublieuse des exploits du général, n'a eu l'attention attirée que par le manque de parole obligé d'un soldat trop obéissant. Certes, il eut été plus glorieux pour Gonsalve de n'avoir jamais pris Tarente et de n'avoir point eu à violer son serment. Mais, dans cette circonstance, pouvait-il enfreindre un ordre

formel de la cour ? Au lieu de voir dans le Grand Capitaine l'instrument d'un maître peu scrupuleux, on n'a eu d'yeux que pour le sacrilége et pour le parjure. Au lieu de chercher la cause, le vulgaire, avec sa partialité habituelle, s'est borné à constater l'effet. Comme le microscope qui centuple un objet déterminé en le détachant de ce qui l'entoure, la tradition, en cheminant vers une époque de civilisation et de lumière, n'a eu d'autre objectif dans la vie du Grand Capitaine qu'une tâche qu'elle a étendue indéfiniment et qui n'était peut-être qu'une erreur bien excusable, peu d'années après la mort de Louis XI, dans le siècle enfin de Ferdinand le Catholique et du pape Alexandre VI. Voilà d'où est sortie la devise que l'on prête à Gonsalve : « La toile de l'honneur doit être d'un tissu lâche. » Existe-t-il donc dans la vie du Grand Capitaine une série de faits assez dépourvus de probité pour justifier cette devise ? N'est-ce pas lui qui, pour sauver l'honneur de son maître, a sacrifié deux fois sa fortune personnelle, sans ébranler l'avarice de Ferdinand ? Et Gonsalve ne fut-il pas le seul à avoir l'audace d'aller à Rome flétrir ouvertement la conduite privée de celui qui, pour s'appeler Borgia, n'en était pas moins le chef de la chrétienté, le représentant de Jésus-Christ, celui qu'un concile a proclamé de nos jours le docteur infaillible ? Voici ce qu'on a oublié. Si le Grand Capitaine a commis une faute, ce

serait d'avoir trop longtemps persévéré dans une fidélité, une obéissance envers un roi indigne d'autant d'attachement. Et la postérité devrait se souvenir que, non seulement Gonsalve contribua dans la plus large mesure à l'unité et à la grandeur de l'Espagne, mais que c'est à lui que revient l'honneur, au lendemain du moyen-âge et à la veille de l'ordre de Loyola, d'avoir en arrachant les malheureux aux tortures de l'Inquisition, plaidé le premier la cause sacrée de la liberté de conscience.

APPENDICES

TEXTES ET DOCUMENTS

I

Lettre adressée par Gonsalve de Cordoue à l'archevêque de Séville, le 28 mai 1505.

Al Arzobispo de Sevilla.

Reverendissimo y muy manifico Senor,

Algunas letras escríto á V. Señoria y porque de ninguna e avido repuesta dudo que sean llegadas á sus manos : si lo an sido, merced recibiré me haga dino dalguna repuesta. De las cosas dacá aunque aga que decir de muchas cosas y divirsas maneras, siendo el Sr. Antonio de Deza el mensajero, que de todo va tan bien informado que satisfará bien aquello por que bino, y de lo que mas sa ofrecido y se puede desear saber, no conviene que yo malargue, ni dé otra razon de mí sino que á su relacion me remito ; y aunque mi inocencia y su verdad que me

salvarán. No puedo ser sino mal contento que á tanta crianza y hechura, y tal repuesto de mis servicios, la pasion de pocos pongan dudas tan poco convenientes á ningun servicio ni bien de partes. Y, aunque tan claro se sienta y conozca el descargo que las obras se sigan con la sospecha y no con la razon, juzque Vuestra Señoria que contentamiento se debe tener ni esperanza en lo venidero, que aquellos mismos que con sus maldades, por mi daño y no por otro respeto, an puesto esta nota en fé de tanta ispiriencia como la mia, y que se les dé crédito y autoridad en mis causas; no puedo dejar de sentir lo que tal caso requiere. Y por esto yo soy determinado en lo que el Sr. Antonio de Deza dirá á Vuestra Señoria; pues dotra manera ni estos serán castigados, ó aclarado que lo merecen, ni yo satisfecho. Suplico á Vuestra Señoria cuanto puedo en esto me favorezca y ayude, pues es la mayor merced que puedo recibir; porque estando como agora yo no puedo procurar lo que mande satisfacer; y fuera desto, espero en Dios lo mostraré con entera satisfacion, y si Su Alteza, como principe justo, lo querrá castigar, hará obra de Rey grato: donde no, aquello á mí no me quito razon aunque me dé fatiga. Crea Vuestra Reverenda Señoria que yo, si podré, no me dejaré condenar callando ni encubriendo mi descargo, ni de tomar la enmienda quel caso requiere daquellos que, sin darles causa,

ponen en mí lo que Dios quito, y ellos acian, pues piensan que otro lo podria hacer mas, pues mi son enemigos. No me debo quejar tanto dellos como de quien je lo sufre sin castigarlos si yerran, ó á mí si lo merezo por via reta y no de indireto como se hace. Y pues al levador me remito, suplico á V. S. Rev^da^ lo mande creer como á mí y responderme, si será servido. Nuestro Sr. Su Rev^da^ Persona y Estado guarde y prospere cuanto desea.

De Projita á 28 de mayo
de V. Rev^da^ S. servidor,

GONZALO FERNANDEZ, duque de Terranova.

II

Témoignage public rendu par le Roi Catholique en l'honneur du Grand Capitaine le 25 février 1507.

Instrumento público expedido por el Rey Católico en honor del Gran Capitan, testificado por el Secretario Miguel de Almazan en Nápoles, á veinte y cinco de Febrero de mil quinientos y siete.

Nos Don Fernando por la gracia de Dios Rey de Aragon y de Sicilia, de aquende, de aliende Faro, de Hierusalem, de Valencia, de Mayorcas, de Cerdeña, de Córcega; Conde de Barcelona; Duque de Atenas y de Neopatria; Conde de Ruysellon; Marques de Oristan y de Gociano, etc. Como los años pasados vos el ilustre Don Gonzalo Hernandez de Cordóba, Duque de Terranova, Marques de Santangelo y Vitonto, y mi condestable del reyno de Nápoles, nuestro muy charo y muy amado primo, y uno del nuestro secreto Consejo, siendo

vencedor hecistes guerra muy bien aventuradamente y grandes cosas en ella contra los franceses, y mayores que los hombres esperaban por la dureza della; y ansimesmo por nuestro consentimiento, como por apellidamiento de muchas naciones, justamente para siempre nombre de *Gran Capitan* alcanzastes dondé por nuestro Capitan General vos enviamos. Por ende paresciónos que era cosa justa y digna de Rey para memoria perdurable de los venideros dar tesmonio de vuestras virtudes. Y con tanto el agradecimiento que vos tenemos, daros y escribiros esta: aunque confesamos de buena gana, que tanta gloria y estado nos acrecentastes, que paresce cosa rezia poderos dar digno galardon; de manera que aunque grandes mercedes vos hiziesiemos, parecernos hia ser muy menos que vuestro merecimiento. Y acordándonos otrosi, como enviado por nos por socorro, en breve tiempo restituistes en el reyno de Nápoles al Rey Don Fernando, casado con nuestra sobrina, echado del dicho reyno de Nápoles, el qual muerto, despues el Rey Federico su tio, y sucesor en el dicho reyno, vos dió el señorio del monte Gárgano, y de muchos lugares que estan cerca dél; por lo qual volviendo en España honradamente vos rescibimos. Y acordándonos otrosi, como enviándoos otra vez en Italia (requiriéndolo la necesidad y el tiempo) ganastes muy diestramente la Chafalonia, que es isla del

mar Ionio, ocupada mucho tiempo de los turcos, de la qual volviendo ganastes la Pulla y la Calabria : por lo qual vos confirmamos y retificamos y hezimos Duque de Terranova y Santangelo. Y finalmente despues de la discordia nascida entre nos y Don Luis, Rey de Francia, sobre la particion del dicho reyno de Nápoles, estovistes mucho tiempo con todo el exército con mucho seso en Barleta, donde vencistes las galeras de los franceses, sufriendo con mucha paciencia y constancia hambre y pestilencia assaz ; y de ahí tomastes á Rubo, do muy grande exército de franceses estaba, dentro veynte y quatro horas. Y saliendo de la dicha Barleta distes batalla á vuestros enemigos los franceses, quasi en aquel mesmo lugar adonde venció Anibal á los romanos. Y de lo que es muy mas de maravillar, que estando cercado, salistes á los que vos tenian cercado : en la qual dicha batalla mastastes al Capitan General, y fuistes en el alcance, desbaratando y hiriendo los franceses hasta el Garellano ; abonde los vencistes y despojastes de mucha y buena artilleria, señas y banderas, con aquel sufrimiento de Fabio, Dictador romano, y con la destreza de Marcelo, y la presteza de César. Y acordándonos ansimesmo como tomastes la ciudad de Nápoles con increible sabiduria y esfuerzo, y ganastes dos castillos muy fuertes, hasta entonces invencibles, y de qué manera despues asentastes

real en medio del invierno con grandes aguas cerca del rio Garellano; y estando los enemigos con grande gente de la otra parte del dicho rio, los quales pasados ya por una puente de madera sobre barcas, que hicieron contra vos y los vuestros, no solamente los retraxisteis, pero hechas por vos y los vuestros otra puente, pasaste de la otra parte del rio, y dándoles batalla los vencistes, metiéndolos por fuerza por las puertas de Gaeta; la qual dada que le fue á su capitan para que se pudiese ir por la mar, luego se vos rindió Gaeta con el castillo. ¿Pues qué se dirá de vuestras hazañas, sino que dellas perpetua memoria quedará, con la sagacidad y esfuerzo con que ganastes á Ostia, tan fuerte, proveida de gentes y artilleria, de que tanto daño los franceses á Roma hacian? Los quales por vos echados de Italia con los naturales della que los seguian, sometistes el reyno de Nápoles á nuestro señorio, donde mucho tiempo fuistes nuestro Visorrey. Por ende acatando lo suyo dicho, vos hacemos merced del estado y señorio del ducado de Sesa etc.

III

Lettre du Roi Catholique à la veuve du Grand Capitaine.

Duquesa prima: Vi la letra en que me hicisteis saber el fallecimiento del Gran Capitan ; y no solamente teneis vos muy gran razon de sentir mucho su muerte porque perdistes el marido ; pero téngola yo de haber perdido tan grande y señalado servidor, y á quien yo tenia tanto amor, y por cuyo medio, con el ayuda de nuestro Señor, se acrescentó á nuestra corona Real el nuevo reyno de Nápoles ; y por todas estas causas, que son grandes (y principalmente por lo que toca á vos), me ha pesado mucho su muerte, y con razon. Pero pues á Dios nuestro Señor ansi le plugo, debeis conformaros con su voluntad, y darle gracias por ello; y nos fatigueis el espíritu por aquello en que no hay otro remedio, porque daña á vuestra salud. Y tener por

cierto que en lo que á vos y á la Duquesa vuestra hija y vuestra casa tocare, tendré siempre presente la memoria de los servicios señalados que el Gran Capitan nos hizo: por ellos y por el amor que yo vos tengo, miraré y favoreceré siempre mucho vuestras cosas en todo lo que pudiere, como lo vereis por experiencia, placiendo á Dios nuestro Señor, segun mas largamente vos lo dirá de mi parte la persona que envio á visitaros. De Truxillo á tres de Enero de mil quinientos diez y seis años.

YO EL REY.

Fac Simile

des premières et dernières lignes de la lettre adressée par

Gonsalve de Cordoue,

le 28 Mai 1505, à l'Archevêque de Séville.

(Lettre autographe donnée à l'auteur par M. Benjamin Fillon).

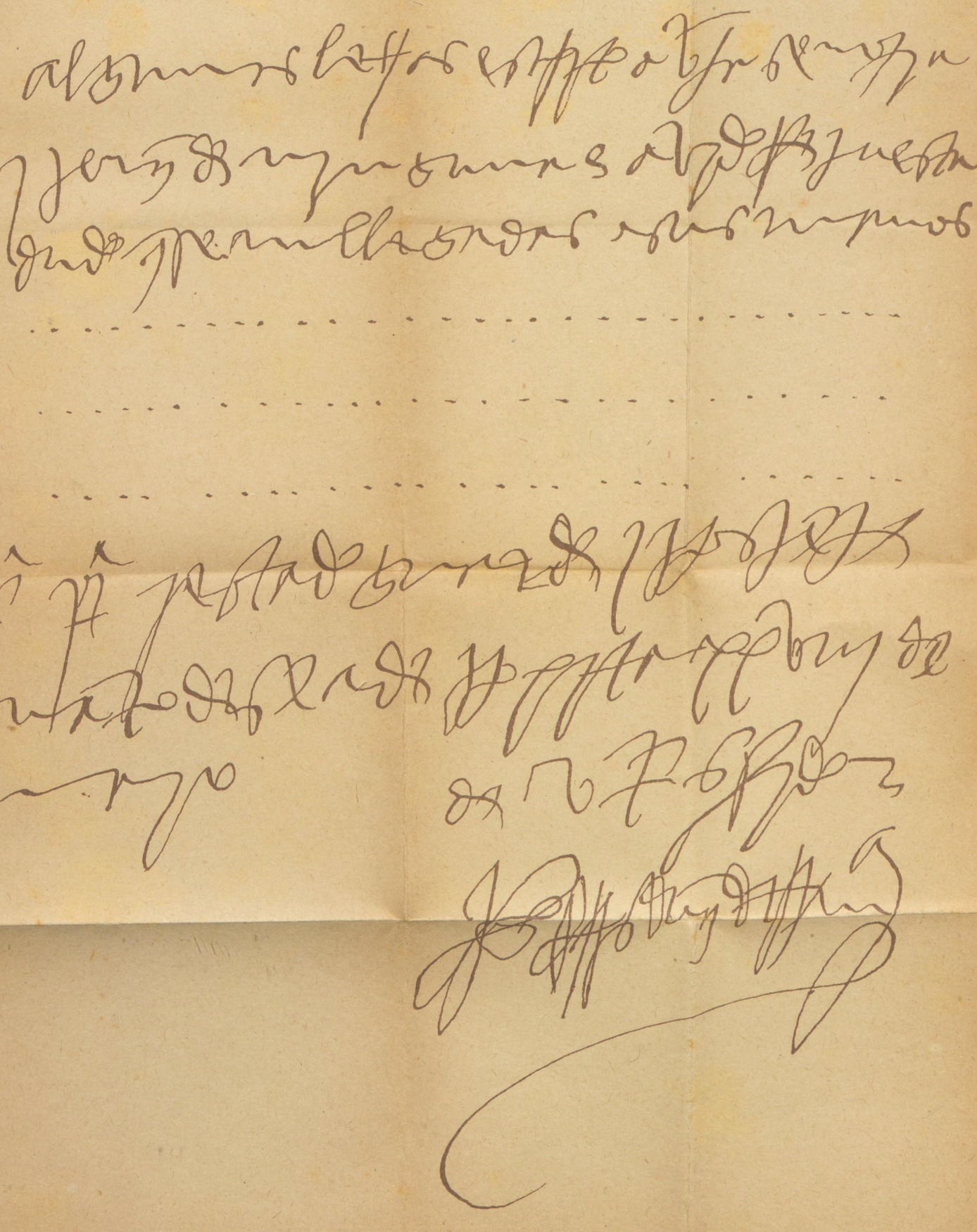


TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

Etat de l'Europe et principalement de l'Italie et de l'Espagne à la fin du quinzième siècle 1

LIVRE PREMIER

DEPUIS LA NAISSANCE DE GONSALVE DE CORDOUE, JUSQU'A LA PREMIÈRE CAMPAGNE D'ITALIE. (1453-1495).

CHAP. Ier : Naissance de Gonsalve de Cordoue. — Son origine. — Sa famille. — Il va à la cour de don Alphonse. — Il est appelé auprès d'Isabelle. — Ses premières armes dans la guerre contre le Portugal. — Il revient à la cour et accompagne Ferdinand et Isabelle dans leur expédition contre les Maures. — (1453-1486) 13

CHAP. II : Les Maures en Espagne. — Leurs divisions intérieures. — Ils violent leur traité avec les Espagnols. — Irruption des armées de Ferdinand dans le royaume de Grenade. — Boabdil et El-Zagal. — Gonsalve assiége et prend Tajara, puis Ilora dont il est nommé gouverneur. — Il attaque une porte de Grenade. — Il envoie des secours à Boabdil pour combattre El-Zagal. — Expédition contre El-Zagal. — Mundajar, Alhendin et Mahala se soumettent à Gonsalve. — Siége de Nihula. — La couronne murale est décernée à Gonsalve. — Episodes du siége de Grenade. — Gonsalve va traiter avec Boabdil pour la reddition de Grenade. — Capitulation des Maures. — Entrée solennelle de Ferdinand et d'Isabelle. — Gonsalve revient à Ilora, puis retourne à la cour où il occupe le premier rang parmi les favoris. — Il est nommé général en chef pour la guerre d'Italie. — (1486-1495). 18

LIVRE DEUXIÈME

DEPUIS LE DÉPART DE GONSALVE POUR L'ITALIE JUSQU'A SON EXPÉDITION CONTRE LOUIS XII. (1495-1500).

CHAP. Ier : Charles VIII envahit l'Italie. — Ligue contre la France. — Gonsalve est envoyé par Ferdinand le Catholique au secours du roi de Naples. — Il arrive à Messine et passe à Reggio. — Défaite de Seminara. — Prise de Naples par Ferdinand le Jeune. — Gonsalve mandé à Atella. — Il s'empare de cette place. — Il est surnommé le Grand Capitaine. — Traité avec les Français. — Mort de Ferdinand. — (1495-1496) 31

CHAP. II : Le roi Fridéric charge Gonsalve de la conquête de la Calabre. — Soumission de cette province. — Gonsalve est appelé à Rome par Alexandre VI pour délivrer Ostie de l'aventurier Menauld de Guerri. — Prise

d'Ostie. — Gonsalve et le pape. — Appelé par Fridéric, Gonsalve revient à Naples, pacifie la Sicile et s'empare de Diano. — Il repasse en Espagne. — Les Maures et l'Inquisition. — Gonsalve marche contre les Maures. — Il les bat et intercède pour eux. — (1496-1500) 46

LIVRE TROISIÈME

DEPUIS L'EXPÉDITION DE GONSALVE EN ITALIE CONTRE LOUIS XII, JUSQU'A LA CONQUÊTE DÉFINITIVE DU ROYAUME DE NAPLES. (1500-1504).

CHAP. Ier : Louis XII envahit le Milanais. — Ligue de Venise contre le Turc. — Gonsalve part de Malaga avec la flotte espagnole. — Il arrive à Corfou, passe à Zante où il confère avec le général vénitien. — Ils débarquent en Céphalonie. — Ils somment Gisdar commandant de Saint-Georges. — Siége et prise de cette place. — Gonsalve revient à Messine. — Il reçoit des présents de la République de Venise. — Il apprend la mort de son frère. — Il se déclare adversaire de Fridéric. — (1500-1501) 55

CHAP. II : Partage du royaume de Naples. — Gonsalve lève des troupes en Sicile. — Fridéric est battu par les Français. — Gonsalve passe le détroit. — Il soumet la Calabre et gagne la noblesse napolitaine. — Il prend Manfredonia. — Il met le siége devant Tarente. — Murmures des soldats espagnols. — Gonsalve s'empare de la personne du duc de Calabre. — (1501-1502) . . 62

CHAP. III : Les alliés se brouillent. — Gonsalve parlemente avec le duc de Nemours. — Gonsalve dans Barlette. — Combats singuliers. — Le duc de Nemours fait défier Gonsalve — Réponse du Grand Capitaine. — Sortie des Espagnols. — Combat en champ clos. — Gonsalve prend

Castellanetta, puis Ruvo. — Gonsalve apprend la victoire d'Aubigny et sort de Barlette. — Bataille de Cérignoles. — (1502-1503) 72

Chap. IV : Tentatives de conciliation. — Politique du roi d'Espagne. — Gonsalve marche sur Naples. — Il entre dans Naples et s'empare des forteresses. — Il enlève plusieurs places du Labour et se présente devant Gaëte. — Il ne peut s'en rendre maître. — Il fait camper son armée. — (1503) 91

Chap. V : Louis XII lance une armée en Italie. — Séjour de la Trémoille dans les États-Pontificaux. — La Trémoille est remplacé dans son commandement par le marquis de Mantoue. — Rencontre des deux armées sur les bords du Garigliano. — Un pont jeté par les Français est disputé avec acharnement. — Le marquis de Saluces commandant de l'armée française. — Gonsalve reçoit des renforts. — Il attaque le marquis de Saluces qui bat en retraite. — Déroute de l'armée française. — Le Grand Capitaine se présente devant Gaëte. — Traité de Gaëte. — Générosité de Gonsalve envers ses lieutenants. — (1503-1504) 96

LIVRE QUATRIÈME

DEPUIS LA CONQUÊTE DÉFINITIVE DU ROYAUME DE NAPLES PAR GONSALVE, JUSQU'A LA MORT DU GRAND CAPITAINE. (1504-1515).

Chap. Ier : Gonsalve à Naples. — Révolte de ses soldats. — Il se saisit de César Borgia. — Gonsalve traite avec les Pisans. — Il apprend la mort d'Isabelle. — Le Grand Capitaine est à la cour l'objet d'infâmes calomnies. — Il est rappelé en Espagne par Ferdinand. — Raisons

pour retarder son départ. — Colère de Ferdinand. — Lettre de Gonsalve à l'archevêque de Séville. — Ferdinand reçoit des protestations de fidélité du Grand Capitaine, et il part pour Naples au moment où Gonsalve s'embarque afin de retourner en Espagne. — (1504-1506) 109

Chap. II : Gonsalve rencontre Ferdinand à Gênes. — Ils arrivent tous deux à Naples. — Ferdinand est reconnu roi. — Gonsalve rend compte de son administration. — Le roi fait dresser en l'honneur du Grand Capitaine des lettres-patentes. — Gonsalve est victime de l'avarice de Ferdinand. — Ferdinand et Gonsalve quittent Naples. — (1506-1507) 121

Chap. III : Gonsalve et Ferdinand à Savone. — Entrevue des rois de France et d'Espagne. — Honneurs rendus à Gonsalve à son retour en Espagne. — Disgrâce du Grand Capitaine. — Le neveu de Gonsalve se révolte. — Colère de Ferdinand. — Gonsalve à Loxa. — Le roi charge Gonsalve de commander une nouvelle expédition. — (1507-1512) 131

Chap. IV : Progrès des troupes françaises en Italie. — Bataille de Ravenne. — Gonsalve s'apprête à partir pour une nouvelle expédition. — Préparatifs. — Gonsalve reçoit contre-ordre. — Sa libéralité. — Injustice de Ferdinand. — Mort de Gonsalve. — Lettre du roi à la veuve du Grand Capitaine. — (1512-1515) 141

Conclusion 151

APPENDICES

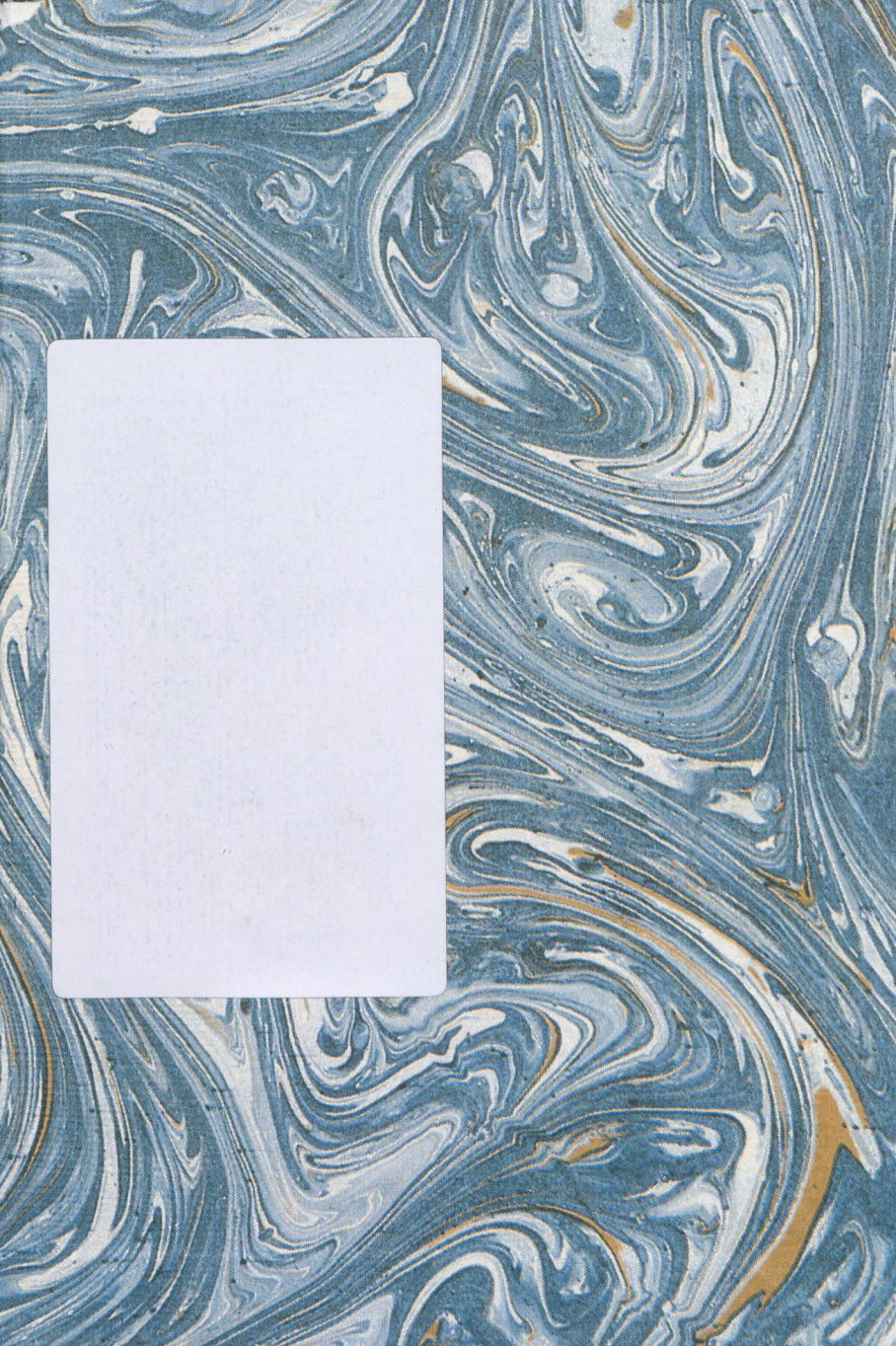
TEXTES ET DOCUMENTS

Lettre adressée par Gonsalve de Cordoue à l'archevêque de Séville, le 28 mai 1505 159

Témoignage public rendu par le Roi Catholique en l'honneur du Grand Capitaine, le 25 février 1507. 162

Lettre du Roi Catholique à la veuve du Grand Capitaine. 166

Fac-simile des premiers et des derniers mots de la lettre adressée par Gonsalve de Cordoue, le 28 mai 1505, à l'archevêque de Séville.

FIN DE LA TABLE

La Roche-sur-Yon. — Typ. Ve Cochard-Tremblay.